

# ILS VONT OU LEUR DIEU LES APPELLE

*Pierre Persat*

*A mes amis Johan et Gillette  
en souvenir des heures sombres*

Reproduction de la première édition  
aux Editions de Lutèce  
8 rue du Conservatoire Paris IX° en Janvier 1952

*Primitivement conçue comme se passant en Pologne après l'invasion de celle-ci en 1939, cette histoire d'amour et de guerre a été transposée en France après la défaite de 1940. Reprise en 1949 et publiée aux Editions de Lutèce en 1952, elle reflète l'esprit idéaliste de toute une jeunesse pendant les quatre années d'occupation où la résistance fut de plus en plus ouverte et de plus en plus réprimée. Ce fut une époque bouillonnante de sentiments et d'idées de tous ordres aussi bien dans la population que dans l'esprit de chaque individu, notamment chez les adolescents que les événements d'une guerre impitoyable mûrissaient très vite. Que d'amours idylliques au départ ont comme dans ce récit tourné au tragique et à la mort ! Mais ne furent-ils pas les plus beaux ?*

- Là-bas, sous les noisetiers, nous serons bien...

La jeune fille désignait un petit promontoire rocheux dégagé des roseaux. Un taillis de noisetiers l'isolait. De l'herbe y poussait dans les creux du sol fertile et la mousse étoffait les affleurements de la roche. Plus haut, sur la droite, deux peupliers s'élançaient vers un cumulus blanc.

Le jeune homme fit virer la barque et donna quelques vigoureux coups de rames. Puis il la laissa filer d'elle-même, les rames relevées. Debout à l'avant, la jeune fille regardait approcher le bord et le fond monter parmi les reflets tremblants des peupliers.

- Attention ! cria-t-elle.

- Tenez-vous bien.

Il plongea les rames dans l'eau, pas assez tôt cependant pour empêcher la barque de venir ficher son nez dans les cailloux. Ils sautèrent aussitôt sur la berge en se tenant par la main. La jeune fille s'assit sur l'herbe. Son compagnon, lui, remontait sa ceinture.

- Vous n'êtes pas fatiguée ? demanda-t-il.

- Moi ? Pas du tout. Pourquoi je serais fatiguée ?

- Après les jeux de cet après-midi et le temps que nous avons passé dans l'eau... Elle n'est pas encore bien chaude.

- Ça va !

- Pour une fille, c'est merveilleux. Bien des garçons vous envieraient.

- On est bien ici, dit-elle simplement en se renversant un peu sur les bras.

Il la trouvait étonnamment belle ainsi dans la lumière du soir avec son visage épanoui et légèrement bronzé, et son corps souple, et ses jambes à demi repliées que les courses dans le parc avaient couvertes d'égratignures. Il s'assit près d'elle et l'entoura de son bras. Alors, lentement, elle laissa glisser son front sur l'épaule de son compagnon en fermant les yeux. Il faisait tiède sur ce coin de l'étang exposé au soleil. De temps à autre, un gros insecte passait lourdement.

Quand elle ouvrit les yeux, elle rencontra le regard clair de son ami. Elle s'y perdit longuement dans une gravité silencieuse.

- Vous êtes heureuse ?

- Et vous ?

Et, brusquement, ils s'embrassèrent.

- Quelle question, Charles ! ... Il me semble que je n'ai pas encore bien compris ce bonheur. Demain peut-être, quand vous serez parti, il me semble que je comprendrai mieux... Charles !...

- Quoi ?

- Je vous aime tellement mieux ce soir...

Elle serra la main du jeune homme et la porta à ses lèvres.

- Avant de vous connaître, Charles, je vivais sans soucis, indifférente aux questions de bonheur et de tristesse. Cela me paraît terne aujourd'hui. C'est

drôle : je n'attendais personne. Il me semble que c'est ainsi, la vie. Chaque instant nous apporte de nouvelles raisons de vivre et chaque fois on se demande comment on a pu vivre satisfait sans elles.

- Oui, c'est vrai.

- Vous vous rappelez ? ... Il y a deux ans... A cette heure-là nous descendions ensemble du col de Landrave... Quelle bonne idée d'avoir fait coïncider nos fiançailles avec cet anniversaire !...

- Il s'en est pourtant fallu de peu que nous ne soyons fiancés que dans un mois. Grâce à vous, Louise...

- Grâce à mon père.

- C'est lui qui a tout préparé en effet. Votre père était resté remarquablement jeune. Il se serait bien entendu avec le mien. Mon père aussi était un véritable copain pour moi et c'est une jeune fille comme vous qu'il désirait me voir épouser. Il voulait vivre jusqu'à notre mariage. Il n'aura même pas eu le plaisir d'assister à nos fiançailles. C'est ça, la guerre ! Sa blessure lui aura juste laissé le temps d'en voir une autre.

- Vous m'avez tant parlé de votre père, Charles, que je l'aime comme le mien.

Charles, pensif, arrachait de l'herbe entre ses genoux repliés. Soudain il sourit à Louise et lui en jeta une poignée au visage.

- Vous avez fini ?

- Non. Tenez encore.

Puis il s'approcha d'elle et lui murmura à l'oreille :

- Je vous aime, Louise.

- Tiens, ça c'est nouveau ! répondit-elle en riant. Vous pourriez... Non ! s'interrompit-elle en esquivant un baiser.

- Oh, pardon Mademoiselle !

Il se leva, descendit ramasser un caillou et le lança de toutes ses forces au ras de l'eau. La pierre glissa très loin sur le bleu de l'étang.

Louise s'était levée, un peu embarrassée.

- Mais oui, Charles, c'est toujours nouveau...

Elle s'appuya par derrière sur les épaules de son ami.

- C'est moi qui veux t'embrasser.

- Je ne veux pas !

- Pardon ! implora-t-elle d'un ineffable accent de petite fille.

Et brusquement, elle se blottit contre la poitrine de Charles qui s'était retourné. Celui-ci la considéra une minute puis il lui baisa le front, puis les lèvres en la serrant fortement contre lui.

- Ça aussi, Charles, c'est toujours nouveau. Et tout est nouveau depuis que je vous connais... Il y a deux ans ! ...

Elle se mit à regarder au loin.

- Depuis, chaque jour est plus riche, chaque jour je suis plus heureuse. Mais aujourd'hui, Charles, c'est bien autre chose...

Elle tressaillit :

- Et puis tout l'avenir est beau, mon chéri, quel qu'il soit, parce que nous nous aimerons toujours et toujours davantage. Quand j'y pense, je bondis de joie comme une gosse et j'ai envie de sauter au cou des gens qui passent !

- Idiote ! ... D'abord, de toutes façons, la vie... attendez-vous à ce qu'elle soit dure. Et je ne suis pas toujours de bonne humeur.

- Et moi je suis une sauvage.

- Oh, je le sais depuis longtemps ! D'ailleurs, l'existence se chargera elle-même de freiner notre enthousiasme. Ne vous faites pas d'illusions. Nous ne serons pas plus épargnés que les autres.

- Je le sais, Charles. Mais, après tout, les difficultés, les souffrances, la bagarre, c'est normal. Je ne me fais pas d'illusions.

- Oui, d'accord pour le moment. Nous voyons cela en théorie comme des gosses, mais je suis sûr que nous ne recevrons pas avec autant de sérénité la première tuile qui nous tombera sur la...

D'une main vive elle lui avait fermé la bouche. Il se dégagea.

-... gueule.

- Quel garçon incorrigible ! Et votre promesse !

- C'est vous qui m'y avez fait penser en me fermant la bouche.

- Oh, pardon ! fit-elle de son air de petite fille prise en faute.

Charles soupira :

- Je pardonne... encore !

Après quoi il l'entraîna par la main le long de la rive.

- Quand vous voudrez me corriger de quelque chose, le plus sûr moyen sera de me faire ignorer cette chose... Tenez, rien qu'entre nous, pour des riens, plus tard, nous nous accrocherons journellement. Indépendants comme nous le sommes !... Mettez avec ça toutes les causes de désaccord qui pleuvront sur nous de l'extérieur... Sans compter les vraies difficultés et, disons-le dès maintenant, au moins autant de souffrances que toute vie normale a de chances d'en rencontrer.

- Mais enfin tout cela, je le sais bien ! Ne me prenez pas pour une gamine ! D'abord, si tout ce que vous dites nous était épargné ce serait injuste. Et puis moi, je crois que chaque difficulté, chaque peine peut devenir une source de joie. Prenez le pire : un accident, une séparation, ce que vous imaginerez, cela nous empêchera-t-il de nous aimer ? Il n'y a que notre amour qui compte pour moi et je le sais inébranlable parce qu'il y a un Dieu et que ce Dieu c'est justement l'Amour.

Ils s'étaient arrêtés face à l'étang et Louise parlait les yeux fixés sur l'autre rive.

- Votre foi est belle, répondit simplement Charles.

- Ecoute, reprit-elle en posant la main sur son épaule. Je ne veux pas recommencer nos éternelles discussions. Je crois que tu es loin du Christ mais pas autant que tu le dis. Ne proteste pas de ton indifférence, mon chéri, cela n'y ferait rien.

- Je ne suis plus indifférent, Louise. Je reconnais que cela m'est impossible. C'est un peu votre faute si toutes les vieilles questions de mes douze ans reviennent me tourmenter.

- C'est toujours toi qui m'en as parlé le premier.

- Peut-être. On se fait une sécurité dans le sport, les études, la guerre vue de loin... On ne pense pas à autre chose. Mais soudain, un événement nouveau nous remet face à face avec les grands problèmes insolubles. Vous êtes venue, vous, je vous ai aimée. Et cet amour si fort, j'ai voulu le connaître. J'avais peur qu'il soit faux comme un truc de la nature pour amener deux êtres à s'unir.

- Mais qu'est-ce qu'il y a de choquant à ce que la nature nous pousse l'un vers l'autre ?

- J'avais peur qu'il n'y ait que cela. Une attirance purement animale à laquelle nous donnerions une fausse couleur de spiritualité. Qu'ensuite, une fois le but atteint, on se trouve ridicule d'avoir parlé d'amour total, éternel, divin, d'avoir tant espéré et tant souffert pour en arriver là.

- Je vous comprends... Mais pas tout à fait. Moi, je vous aime sans me poser toutes ces questions. Je les connais bien, ces questions, mais elles m'ennuient. Je vous aime, Charles, c'est simple. Je suis croyante et la nature n'enlève rien à ma foi... Voyons, au contraire : tout le jeu des forces naturelles qui nous poussent l'un vers l'autre, moi, je trouve ça magnifique ! ... Et puis, ajouta-t-elle en lui serrant la main très fort, il me semble que ça ne peut pas être autrement.

- Oui, vous êtes plus équilibrée que moi. Je vous envie. Tout est simple pour vous. Est-ce parce que vous êtes une femme ? Moi, je suis un garçon. Il me faut des preuves ou du moins un maximum de probabilités. Je veux voir clair, suffisamment clair pour connaître ma route. Cette vérité que je cherche parfois douloureusement, il me semble qu'un jour peut-être je la trouverai. Dans le dernier bombardement, celui du 2, j'étais au fond de l'abri de la place du Trays, je n'ai pas eu peur mais je me suis surpris à supplier le Ciel de ne pas me laisser mourir avant d'avoir trouvé quelque chose.

- Mon chéri, je n'aime pas ce visage triste.

- Un jour peut-être je viendrai te dire : tu as raison.

- Alors tu mettras toutes tes idées au panier et nous partirons sur-le-champ en balade... Non, je dis des bêtises... Je suis tellement sûre de te comprendre, mon chéri ! ... Mais laissons cela. Vois-tu, la vie est bien plus simple. Moi, je pense que quand on nage, quand on mord dans une belle pêche mûre, quand on fait des heureux autour de soi, on est sûr d'être dans la vérité. Et puis nous nous aimons, mon Charles. C'est la plus solide de nos certitudes.

Le visage de Charles s'éclaira :

- Pour moi, c'est la seule, mais elle vaut toutes les autres.

- Et puis, s'écria-t-elle, c'est le jour de nos fiançailles ! ... Et puis il y a le soleil ! Et puis il y a des aubépines ! ...

Elle s'échappa de ses bras pour courir à un buisson chargé de touffes blanches.

- Ça pique ! ...

Joyeusement elle en cassait quelques rameaux et les assemblait.

Charles s'avavançait et, lorsqu'elle se retourna, il vit parmi les branches en fleurs son frais visage et ses longs cheveux et ses yeux qui se levaient vers lui pleins de soleil et son sourire...

- Comme tu es belle !

- Tiens, je te les donne. Ne te pique pas.

- Elles t'iraient si bien, ces fleurs. Attends.

Il en cassa une fine branche et la lui plantait dans les cheveux.

- Tu me griffes ! Attends, attends ! ... Voilà !

- Oh, c'est épatant ! Je voudrais te photographier !

- Pas de bêtises... Je suis belle ?

- Splendide !

- Embrasse-moi.

Ils firent quelques pas sur le sentier qui, à cet endroit, rejoignait le bord de l'étang. Le soleil baissait. L'ombre des grands peupliers de l'autre rive s'allongeait sur l'eau calme. Haut dans le ciel, immobiles, de légers nuages attendaient.

- Comme l'eau est claire, Charles. Les cailloux tremblent sous les vagues. Regardez, ils sont dorés.

De son bras libre il entourait les épaules de Louise tandis que le bouquet d'aubépines pendait à sa main gauche au-dessous de son short brun. Tous deux, ils contemplaient tranquillement la fin du jour.

- Dire que j'étais seule autrefois, dit Louise, poursuivant un souvenir, et que j'ai passé mon adolescence à redouter la vie. J'aurais voulu rester une petite fille bien au chaud à la maison entre papa et ma grand'mère. Je m'imaginai plus tard, seule, dans une chambre froide, avec de gros livres savants sur mon bureau et m'arrêtant d'écrire pour regarder, le stylo sur la bouche, la pluie tomber dehors à travers le brouillard.

- Petite fille romantique, conclut Charles sans sourire comme ils revenaient lentement vers la barque.

- Oui, j'aimais les livres qui parlent de solitude. J'aimais le Chateaubriand de René et des Natchez, Lamartine, Hugo et surtout Vigny, pas Musset, mais beaucoup aussi Verlaine. J'ai lu une foule de romans. J'essayais de me construire un monde à moi-même car j'étais bien seule et j'avais déjà perdu plusieurs amitiés que j'avais crues solides. Il ne faut pas que les enfants soient seuls. On ne s'y habitue pas. Il faut des frères et des sœurs et des camarades. J'ai perdu maman à neuf ans. Heureusement qu'il me restait un papa jeune, sympathique. Il m'emmenait souvent en voiture. J'aimais follement la voiture. Je trouvais qu'il n'allait jamais assez vite et je découvrais de beaux pays. C'est de là que vient ma passion pour les montagnes.

- Et pendant ce temps, moi, je préférais courir avec des bandes de gosses le long du canal du Range et dans les terrils des mines. Ah, on s'y est bagarré son compte !

- J'aime beaucoup les garçons bagarreurs. Petite fille, j'avais deux beaux cavaliers à mes ordres et tous les jours il fallait traverser des pays ennemis. Ils n'arrêtaient pas de combattre pour moi et moi je leur préparais leurs armes, et même je combattais avec eux.

- Ah, ah ! Moi aussi j'aime les filles bagarreuses... Même en rêve !

- C'est moins dangereux ! ... Et c'était moins dangereux toutes vos fredaines, mauvais garnement !

- Qui est-ce qui vous les a racontées ?

- Votre père. Et vous ! Oh, vous en êtes bien assez fier ! Mais je vous aime tellement mieux dans votre solitude de gosse à la campagne chez votre vieille cousine, par exemple ces nuits d'été où pendant des heures entières vous colliez le nez aux vitres pour regarder au loin les éclairs.

Il y eut un silence. Tous deux ils songeaient au passé. Puis Louise ajouta :

- Tout cela est bien fini ! Adieu l'enfance, sa solitude, ses rêveries un peu bêtes. Quel beau soir !

Les petits nuages du couchant commençaient à rosir. Des poissons sautaient hors de l'eau et les ondes qu'ils soulevaient allaient s'élargissant et mêlant sans hâte leurs courbes alternativement brillantes et sombres.

- Dieu est bon, Charles. J'essaie de lui exprimer chaque jour ma reconnaissance. Mais aujourd'hui je suis si heureuse qu'il faudra bien que vous m'aidiez un peu.

Charles se mit à rire :

- Ah, nous y voilà !

- Oh, vous ne me prenez pas au sérieux ! Vous n'êtes pas gentil !

- Vous êtes si convaincue, Louise, que j'ai presque envie de capituler sans conditions, de me jeter dans votre foi les yeux fermés... Non, c'est impossible ! Je veux une certitude, des raisons aussi fondées que possible. Si je vous rejoins, je vous assure que ce sera autant par raisonnement scientifique que par enthousiasme du cœur... et amour pour vous.

- Beau philosophe, va ! Pour le moment il va falloir rentrer.

- Déjà ? Vous n'êtes pas bien ici ?

Ils étaient arrivés près de la barque. Elle voulut monter. Il protesta.

- Moi, je reste !

Et il se jeta sur l'herbe.

- Mais qu'est-ce qu'ils vont dire, voyons ! Il est six heures et demie !

Les mains sur les hanches, elle regardait son compagnon qui, à plat ventre sur le sol, suçait une feuille de dent de lion.

- Six heures vingt huit, rectifia-t-il en consultant son bracelet-montre. Votre père a dit aux invités de rentrer à six heures et demie pour que tout le monde rentre à sept heures. Et nous, diable, nous pouvons bien rentrer les derniers ! Si vous croyez que ça m'intéresse d'écouter votre tante Luce parler à longueur de repas de ses nerfs ou de son intestin ?

- Méchant ! Ce n'est pas sa faute si elle est énorme. Si moi je disais du mal de Mademoiselle Georgette, votre vieille cousine ?

- Oh, allez-y !

Elle éclata de rire.

- On a bien ri, hier, chez Lisbeth, Walter et moi. Cette demoiselle inamovible nous a donné pendant quarante minutes des conseils sur la vie conjugale. Lisbeth ne pouvait plus se contenir. Elle pleurait dans son mouchoir. D'après elle, il ne faut jamais s'embrasser sur les lèvres parce que les lèvres ont des microbes !

Il lui passa la main dans les cheveux :

- Dire que ça a vingt ans, ça ! Nous serons toujours gosses, c'est promis ?

- Promis.

- D'ailleurs, si rien ne nous sépare de Walter et de Lisbeth, elle sera gaie, la vie !

- Au fait, demanda Louise en regardant les alentours, où sont-ils passés, ces deux-là ?

- Ne vous inquiétez pas. Le parc est grand et les coins pour les amoureux ne manquent pas.

Il avait arraché une herbe et il en agaçait l'œil de son amie. Mais celle-ci la saisit brusquement entre ses dents. L'herbe cassa. Il lui en restait un bout entre les lèvres.

- Mon herbe ! hurla-t-il.

- Viens la chercher.

Il n'alla pas la chercher. Louise attendit, puis elle eut un air moqueur et détourna les yeux. Légèrement renversée sur les bras, les jambes à demi repliées, elle promenait maintenant son regard bleu sur l'étang. Ses cheveux retombaient en lourdes volutes sur ses épaules. A chaque aspiration, son chemisier blanc se soulevait, éblouissant de soleil.

Alors il s'approcha et quand il l'eut prise sur lui il perçut contre sa poitrine les battements de son cœur. Une exaltation l'envahissait. Il lui semblait saisir à pleins bras une vie limpide, jeune, fraîche. Elle sentit de son côté le frémissement du jeune homme. Elle renversa la tête dans un lumineux sourire et ils restèrent longtemps lèvres à lèvres en fermant les yeux...

- Vous partez demain, c'est bête, dit-elle mélancolique tout en lui caressant le bras.

- Mais je reviens samedi.

- J'aimerais bien être un de vos élèves.

- Ah non ! Je ne tiens pas à me faire chahuter.

- Comment ? Ils vous chahutent ?

- Ils ne bronchent pas.

- Pauvres gosses ! Quelle vieille barbe vous devez faire !

- Une vieille barbe, moi ? Une vieille barbe ! Vous êtes bien contente de l'embrasser, la vieille barbe ! Mes élèves et moi nous sommes de bons copains.

- Alors vous chahutez ensemble ?

- Quelquefois.

- Un de ces jours vous vous ferez flanquer à la porte, sale gosse !

- Et vous petite peste, vous oubliez que plus d'une fois vous avez fait le mur pour me rejoindre.

- Et qui me l'avait demandé ?

- Si vous aviez été une fille sérieuse, vous ne m'auriez pas obéi.

- Bien ! Entendu pour l'avenir ! fit-elle d'un air mi-amusé mi-vexé.

- Comme il n'y aura plus de mur dans l'avenir ! ...

Subitement le visage de Louise s'assombrit. Elle recula un peu en laissant tomber ses mains sur ses genoux. Une inquiétude filtra de son regard fixé sur Charles. Elle murmura :

- Vous serez prudent, plus prudent ? ...

Il se mit à rire et lui serra les poignets :

- Je n'aime pas les filles peureuses, dit-il avec un peu de rudesse. Combien de fois faut-il vous répéter que ça ne craint rien ?

- Charles, j'ai peur ! ...

Il la secoua :

- Pourquoi venir troubler ces belles heures par des inquiétudes stupides ? Je vous ai dit et redit que nous prenons le maximum de précautions, que nous nous interdisons d'écrire, que nous ne connaissons chacun que quelques membres de notre réseau, que nous sommes très bien renseignés sur les agissements de ces messieurs, qu'au besoin, Hermann, le camarade de Walter, peut nous tirer d'embarras... Et puis, ajouta-t-il pour chasser les craintes de sa fiancée par un argument irrésistible, notre Dieu nous protège.

- Pourquoi me dire cela ? sourit-elle. Vous n'y croyez pas.

- Vous y croyez, vous !



Il chercha une diversion puissante.

- Nous parlions des enfants à midi quand Paul est venu nous déranger. J'aimerais que nous en parlions encore.

Elle comprit la manœuvre de Charles et se mit résolument à la suivre. C'était meilleur en effet que de ressasser d'inutiles craintes.

- Vous ne trouvez pas que c'est un peu fou, dit-elle en se blottissant contre lui, de parler d'avoir des enfants au milieu de cette guerre ?

Mais elle pensait toujours aux dangers qui les menaçaient et elle ajouta avant que le jeune homme eut répondu :

- Si on ne faisait que ce qui est sage ! Toutes les grandes choses sont folles. Moi, quand je songe aux bombardements, aux rafles, aux camps de concentration, à la Gestapo qui nous guette, quoi que tu veuilles me faire croire pour me rassurer, je trouve que c'est un devoir de rallumer la vie. Pauvres gosses qu'on lance au milieu de la bagarre pour aller construire dans l'avenir un monde plus humain ! ... Il le faut, Charles. J'aimerais parler plus longuement de toutes ces choses avec vous ...

En l'écoutant, il s'étonnait d'avoir sans cesse à découvrir un peu plus profondément l'âme de sa future femme. Souvent il se demandait comment il était possible que cette jeune fille si belle soit son amie, sa fiancée et bientôt la compagne heureuse de toute son existence. Il la trouvait en même temps intime et lointaine, mystérieuse comme une nuit de printemps et claire comme un matin. Il n'y avait presque rien de sensuel dans la soif qu'il avait de la garder ainsi dans ses bras des nuits entières. Jamais il ne s'était senti aussi puissant, ni aussi léger.

- J'ai à vous parler de bien des choses, Charles, mais il me semble que c'est impossible, disait-elle.

Il songea avec une joie virile combien Louise était pure. C'était une fille parfaitement épanouie qui ne craignait pas de s'enfoncer dans les ruelles sordides malgré les risques pour aller visiter les familles de ses élèves et n'en gardait pas moins son calme et sa délicatesse. Un souvenir apparut alors devant ses yeux. Un matin il avait neigé dans la montagne et quand ils étaient sortis du chalet, ils avaient découvert, ses camarades et lui, une immense pente de neige qui remontait jusqu'aux crêtes baignées de bleu. Leur émerveillement fut tel qu'un instant ils étaient demeurés immobiles, n'osant imprimer sur la nappe blanche l'empreinte de leurs skis.

- Enfin où sont-ils passés ?

- Je m'en doute. Suis-moi.

Walter prit la main de Lisbeth et l'entraîna en courant à travers les allées qui commençaient à s'obscurcir.

- Pas si vite ! criait Lisbeth.

- Il faut courir si nous voulons les ramener à temps. On les cherche de partout.

Walter, le bras devant sa tête, s'engagea dans un taillis sans lâcher la main de sa compagne.

- Où est-ce que tu me fais passer ? Je vais tomber, je tombe ! ... Eh bien, j'ai chu !

Elle restait étendue dans les broussailles, accoudée, le menton dans les mains.

- Tu l'as fait exprès ! criait Walter.
- Oui, c'est ça ! Et aussi de m'écorcher !
- Ça ? Trois fois rien ! Allez, viens ! Ouste !

Il la releva et l'entraîna de nouveau dans les taillis.

- Où m'emmènes-tu ?
- Au coin où nous étions la dernière fois. Ils ne peuvent être que là.
- S'ils ont traversé tout ça, ils en ont du courage !
- Ils y sont venus en barque. Attention, monte !
- Tu es sûr de ne pas te perdre ?
- Suis-moi donc !

Ils marchèrent un moment en écartant à pleins bras les feuillages. Lisbeth portait un short qui s'accrochait souvent et des nu-pieds qui ne protégeaient pas des épines. Elle ne cessait de crier. Finalement elle s'arrêta.

- Je ne vais pas plus loin, espèce de fou ! Mes jambes seront belles ce soir !
- Sous la robe qu'est-ce que ça peut faire ?
- Je me pique ! hurla-t-elle en pleurnichant.
- Moi aussi. Viens.
- Non !
- Je pars !
- Pars !
- Soit !

Il s'enfonçait dans les fourrés en sifflant. Lisbeth hurla de plus belle.

- Je ne veux pas qu'on continue ! C'est stupide de passer là-dedans !
- Tu ne veux pas continuer ? ... Il paraît qu'ici c'est plein de serpents.

Lisbeth se releva d'un bond.

- Méchant ! Il faut donc que je te suive !

Walter se remit à trouer les feuillages. Elle le suivait en s'accrochant à ses épaules, le front contre son dos.

- Ça y est, ma gazelle.

Ils débouchèrent dans une petite clairière. On apercevait la blancheur de l'étang à travers les arbustes.

- Hé ! Viens voir, dit-il à voix basse.
- Lisbeth s'approcha et toute attendrie :
- Oh ! Il ne faut pas les déranger !
  - Tu vas voir !

Il se baissa en regardant autour de lui.

- Qu'est-ce que tu cherches ?
- Un pavé.

Charles tenait toujours Louise dans ses bras quand une pierre s'en vint plonger dans l'eau tout près d'eux, en même temps qu'une voix, celle de Walter, criait dans les noisetiers

- Eh, là-bas ! Faudrait lever la séance ! On vous attend !

Avec un rire clair, Lisbeth se précipita vers eux, suivi de Walter.

- Tu les as tout mouillés ! Tu pourrais t'excuser !

Les deux autres s'essuyaient le visage.

- Encore un tour de ce gorille ! rouspétait Charles. Non, laisse faire. Y a pas de mal. Alors vous deux, vous vous êtes bien amusés ?

- Oui, c'est charmant ! répondit-elle en montrant son bras. Il m'a mordue !
- Parce que tu m'as griffé.

Louise éclata de rire :

- En voilà une façon de s'aimer ! Oh, Lisbeth, tu as les jambes pleines d'épines !

- C'est sa faute ! Il m'a fait passer par des maquis invraisemblables !

Walter s'excusa :

- Mes amis, c'est bien beau de roucouler loin des regards humains mais tout le monde vous attend. Il faut rentrer. On a encore à se changer.

- Attendez-moi ! suppliait Lisbeth qui, assise sur une pierre, enlevait une à une les épines de ses cuisses.

- On n'a pas le temps. Allez, ouste !

Ils sautèrent dans la barque et Walter saisit les rames. Le bord déjà s'éloignait.

- On chante ? proposa Lisbeth.

- Oui, oui, répondit Louise qui entonna sur-le-champ :

*Nous larguerons gaiement les voiles*

*Au Rio de la Plata*

*Ohé, matelots ! Ohé, les gars !*

\* \* \* \* \*

Tout en parlant avec Walter, Hermann regardait les photographies suspendues au mur. C'était un jeune lieutenant allemand, grand, blond, un peu mince, très à l'aise sous l'uniforme. Des lunettes noires et des cheveux très courts lui donnaient un air sévère mais par moment un fin sourire venait adoucir son visage frais et on devinait sous une carapace officielle une nature de brave garçon.

Walter avait fait sa connaissance dans un tramway au cours d'une conversation avec un groupe d'Allemands. Il le revit seul quelques jours plus tard consultant les horaires sur l'escalier de la gare. Ce fut facile alors de nouer avec lui des relations suivies. Hermann restait dans la ville au service de l'Etat-Major des troupes d'occupation. Comme il ne manquait pas de loisirs, Walter put le rencontrer plusieurs fois par semaine et même l'inviter et lui faire connaître ses amis. Ce jeune soldat pouvait lui fournir des renseignements intéressants et lui permettre de s'introduire discrètement dans quelques cercles de la Wehrmacht.

Hermann se montra tout de suite un garçon sympathique, franc, sensible. Il raconta spontanément son histoire. Né en Autriche, il avait passé la plus grande partie de son enfance à Anspach, petite ville près de Nuremberg et fait ensuite ses études de droit à Heidelberg. De bonne heure il s'enthousiasma pour le national-socialisme et s'en fit un propagandiste actif parmi ses camarades. Son avancement dans la hiérarchie du Parti aurait dû être rapide. Il avait toutes les qualités pour cela sauf peut-être son extrême jeunesse. Mais il trouva sa route barrée par la rancune d'un supérieur qui avait aimé sa fiancée et qui n'acceptait pas d'avoir été dédaigné par elle en faveur d'un subalterne.

Vint la guerre, cette guerre dans laquelle, comme tant d'autres, il avait mis ses espérances. Walter, en l'écoutant, comprit comment on pouvait accepter et aimer une telle monstruosité. Au lieu d'y voir les atroces souffrances, les ruines, les hécatombes, beaucoup de jeunes allemands avaient été emportés par leur imagination idéaliste. Ils avaient rêvé de nuits illuminées d'explosions, de luttes héroïques, de marches grandioses, de victoires sur victoires. Ils avaient rêvé d'une Allemagne dominant le monde, l'unifiant, le guidant vers un avenir supérieur. Ils avaient rêvé d'une épopée qui transformerait leur vie. Il y a dans chaque homme un immense besoin de renouvellement, particulièrement chez les jeunes. La vie ordinaire est trop terne, la vieillesse et la mort banale font peur. Il fallait se délivrer des servitudes terre-à-terre, des soucis neurasthéniques, partir pour une aventure où chaque jour compte, où la mort elle-même se colore d'un héroïsme facile. La doctrine nazie s'était emparée de ces sentiments et les avait exaltés au paroxysme.

Ainsi était Hermann. Ou du moins l'avait-il été au début, car on sentait percer en lui d'autres sentiments plus humains. Il avait durement pris contact avec cette guerre dans toute son horreur sur les champs de bataille de Russie et de Libye. Et parfois il convenait avec Walter que la guerre était

une chose monstrueuse. Mais il n'allait pas plus loin et, si Walter insistait, il se raidissait et redevenait bien vite le jeune nazi officiel. Et Walter se demandait quel pourrait bien être après la défaite l'avenir de la jeunesse allemande si tous avaient la même ténacité.

Cependant Hermann affectait une grande liberté d'opinion. "Je ne suis pas un fanatique" aimait-il à répéter et, en tant qu'intellectuel, il gardait le souci d'appuyer ses idées sur de solides raisonnements. Avec lui on pouvait discuter. "Au fond, pensait Walter qui parfois lui en disait de dures, c'est un brave type et je crois que nous finirons par nous entendre, surtout si, comme il prétend le désirer, nous restons en relations une fois la paix revenue".

Hermann fumait une cigarette et son pas résonnait sur le parquet.

- Wagner ! s'écria-t-il en regardant une reproduction accrochée au mur. C'est un très bon portrait de Wagner que vous avez là. Je vois que vous aimez Wagner.

Walter était assis avec nonchalance dans un fauteuil et appuyait son bras sur le dossier en tenant une cigarette.

- J'aime beaucoup Wagner.

- Vous m'étonnez. C'est le plus grand musicien allemand et le plus allemand.

- C'est le plus allemand sans doute mais pour moi le plus grand c'est Beethoven.

- Un Allemand aussi Beethoven, répondit Hermann d'un air malicieux en tirant sur sa cigarette.

- Un Allemand si on veut. Mais la musique est au-dessus des nations et, bien que je sois Français et que Wagner n'ait pas été un ami de la France, cela ne m'empêche pas d'aimer sa musique et de ne laisser passer aucune occasion d'assister à ses opéras.

- Je ne vous contredis pas. Cela prouve, une fois de plus, le rayonnement de la culture allemande sur le monde en dépit de votre scepticisme. Ce sont peut-être nos musiciens qui nous attirent le plus de sympathie.

- Là, vous voyez juste. Bien des Français, adversaires implacables de l'Allemagne, prennent la radio allemande pour entendre votre belle musique. Moi, je ne manque jamais d'écouter vos vastes programmes de musique ininterrompue où pendant des heures et des heures alternent les chants et l'orchestre. C'est là que je comprends le mieux l'âme allemande.

Hermann s'appuyait contre le mur de la fenêtre. Il lança une bouffée.

- Cela vous serait-il agréable d'assister un jour au festival Wagner à Bayreuth ?

- Beaucoup. Pourquoi ?

- Je vous y conduirai après la guerre. Ce n'est pas loin d'Anspach.

Walter, surpris, le regardait. L'Allemand souriait et ses yeux brillaient.

- Ce serait trop beau. Croyez-vous cela possible ?

- Il faut espérer que cela sera possible. Alors entendu, n'est-ce pas ?

Et il ajouta d'un air malicieux :

- Vous devez avoir du sang allemand dans les veines.

- C'est possible, répondit Walter, à la fois amusé et étonné. Je suis d'origine alsacienne car mon grand-père est né à Schlestadt en Alsace. Il s'est marié à Paris et s'y est installé. Depuis ni mon père, ni moi, nous ne sommes revenus en Alsace.

- Votre prénom est cependant allemand.

- Nous portons toujours les mêmes prénoms dans la famille. Vous voyez que même par mes origines je suis français.

Walter attendait une allusion à la question alsacienne mais Hermann n'en parla pas. Il songeait. A quoi songeait-il ? Peut-être à la guerre, à l'avenir de son pays ...

Lorsqu'ils parlaient de musique tout à l'heure, ils discutaient comme des camarades étrangers qui se rencontrent au hasard des auberges. Ils avaient oublié la stupide guerre qui les séparait. Si tous les jeunes Allemands avaient la loyauté et le bon sens de Hermann, si les jeunes de tous les pays savaient s'unir, partager leurs richesses nationales, chacun cherchant à faire comprendre sa patrie, son idéal social, sa religion, il n'y aurait pas de criminels au pouvoir pour exploiter l'enthousiasme d'un peuple et le lancer contre d'autres peuples.

Peut-être Hermann agitait-il de semblables pensées car il demanda laconiquement :

- Resterons-nous toujours camarades ?

- J'y tiens, répondit spontanément Walter. Je crois qu'après la guerre la jeunesse allemande et la jeunesse française gagneront à se connaître et nous, nous pouvons faire du bon travail en vue de ce rapprochement. Je crois que vous ne vous faites pas d'illusion sur l'issue de la guerre.

Depuis que des liens de vraie camaraderie s'étaient noués entre les deux jeunes gens, Walter avait des scrupules à se servir de Hermann pour obtenir des renseignements utiles à la cause de la France et des Alliés. C'était trahir une confiance et il n'aimait pas de tels procédés d'espionnage lorsqu'ils allaient jusqu'à ravalier l'amitié et l'amour au rang d'habiletés de métier. Du reste, il n'avait obtenu de son camarade que des détails insignifiants. Le jeune officier, si prolix pour lui-même, se montrait singulièrement réservé en tout ce qui touchait à la Wehrmacht. La précieuse documentation concernant les fortifications de toute une partie de la côte méditerranéenne, Walter l'avait tirée d'un officier de trente cinq ans en pleine salle de cinéma.

Mais il n'avait pas de scrupules à dire la vérité au jeune allemand, vérité qui cadrerait tellement bien avec les consignes de démoralisation. Il devenait évident que les Alliés ne seraient pas rejetés à la mer en Normandie. Les Russes reprenaient Mohilev, Orcha, Vitebsk, s'avançaient rapidement sur Minsk, Vilno et la Prusse Orientale. En Italie, le front allemand craquait à Cassino sous les coups des Français et des Anglais. Nuit et jour les bombardiers alliés pilonnaient les villes du Reich.

Hermann répliqua avec force :

- L'Allemagne ne sera jamais abattue même si la guerre se termine mal pour elle. Jamais, l'Allemagne ne se soumettra, pas plus aux Américains qu'aux Russes.

Et il ajouta en reprenant son fin sourire :

- N'oubliez pas que la France aussi a été vaincue. Nous aurons à nous relever ensemble.

- La France sera tout de même du côté des vainqueurs. Vous oubliez que la guerre n'est pas finie.

- Mais que peut-elle faire avant ? Pas d'armes, pas de troupes, la plus grande partie de sa jeunesse chez nous. Votre pays est impuissant pour le moment.

- Croyez-vous ? répliqua flegmatiquement Walter. Vous connaissez pourtant assez bien notre histoire.

- Je la connais mais les peuples changent.

- Qu'est-ce qui vous le fait dire ?

- Je veux dire qu'elle est loin la Révolution Française et loin aussi l'Empire. En 1914 vous étiez encore un peuple guerrier. Pendant cette guerre vous n'avez pas beaucoup compté. Pardonnez-moi si je vous fais de la peine.

- Non pas du tout. Vous voulez dire qu'en 1940, armés et libres, nous avons été battus avec une rapidité déconcertante et qu'aujourd'hui, sans armes, avec des millions de prisonniers et occupés par vos troupes, nous ne pouvons avoir aucune réaction.

- Vous m'avez compris. La France m'a donné une petite déception.

- Pendant que nous y sommes, allons jusqu'au fond de votre pensée. La France d'aujourd'hui a perdu sa vitalité, ses qualités guerrières. Elle s'est laissée enfoncer comme un château de cartes en 1940. Elle n'a pas fait un geste pour se libérer de l'occupation allemande. Bien plus, elle a collaboré.

- Je n'ai tout de même jamais pensé qu'elle avait réellement collaboré. Les Français ne manquent pas d'habileté...

- En somme, cette habileté des faibles, c'est tout ce qui nous reste. Et en face de cette France dégénérée, il y a l'Allemagne qui soutient seule le poids de la guerre contre le monde entier depuis quatre ans, une Allemagne qui, bien que vaincue, ne sera jamais soumise.

- C'est pourtant exact.

- Je vais même plus loin. Vous pensez sans doute qu'à ma place, jeune Français soumis à l'occupation, vous ne resteriez pas comme moi, comme tous mes amis, absolument passifs ?

Hermann ne répondit rien mais il regarda Walter d'un air étrange comme si, subitement, il se posait une question. "S'il savait, songea Walter, à quoi nous passons beaucoup de nos nuits et de nos dimanches ! Mais je ne peux rien dire !" Et il se sentit engagé dans une impasse. Il fallait pourtant bien répondre.

- Et cela vous paraît peut-être étrange, trouva-t-il, que moi, votre vaincu, je sois votre camarade à vous, mon vainqueur ? ...

- Ah non ! Je n'ai jamais pensé cela. Jamais. Nous sommes camarades en dehors de la politique et de la guerre. Je ne suis pas un fanatique.

- Vous admettez alors que les hommes puissent s'unir individuellement alors même que les pays seraient en guerre ?

- Individuellement comme vous dites. Mais cela n'empêche pas chacun de faire son devoir. La patrie passe avant les hommes.

- Alors, si vous me rencontriez dans quelques mois sur un champ de bataille, vous me tueriez ?

- Oh non, répondit l'Allemand avec un large sourire, je vous ferais mon prisonnier.

Walter remercia en riant.

- A moins, ajouta-t-il, que ce soit moi qui fasse de vous mon prisonnier.

- On verra, on verra, dit Hermann amusé en faisant quelques pas pour s'asseoir sur le divan.

- Mais, dites-moi, si la majorité des hommes étaient unis...

- Il n'y aurait plus de guerre.

- Ce serait bien la meilleure des solutions.

- La meilleure. Mais pour cela il faut que le peuple le plus fort l'emporte sur tous les autres.

- Et par la guerre ? fit Walter ironique.

- Oui parce qu'il n'y a pas d'autre moyen que la guerre. C'est par la guerre que les nations se fortifient et progressent. Il existe aussi une sélection naturelle parmi les peuples: les peuples forts triomphent, les faibles sont écrasés et c'est ainsi que les peuples sains et vigoureux subsistent et vont de l'avant.

- Alors parlons franchement. Pour vous, c'est l'Allemagne qui dominera et vivifiera le monde ?

- Pourquoi pas ? Un peuple comme le nôtre se relève vite de ses défaites.

- Et si moi je prétends que ce sera la France ?

- Votre pays en 1940 ...

- Un peuple comme le nôtre se relève vite de ses défaites.

Hermann, surpris, se contenta de sourire. Mais Walter poursuivait :

- Hermann, je veux comme vous la grandeur de ma patrie. Mais, au contraire de vous, j'estime que les autres patries ont tout aussi bien le droit de vivre et qu'il n'est pas besoin de la guerre pour réaliser un monde nouveau. La guerre est une catastrophe pour tous et sa sélection est une sélection négative : ce sont les hommes en bonne santé qu'on envoie à la mort et les nations les plus vigoureuses qui se font exterminer parce que ce sont elles qui se battent. Pour n'avoir pas compris toutes ces choses l'Allemagne sombre.

- L'Allemagne fléchit, rétorqua vivement Hermann parce que tout un monde de profiteurs, de ploutocrates, de fous s'est ligué contre elle en entraînant l'immense multitude des incapables et des dégénérés. Seul en face du monde, si notre pays faiblit un moment, sa guerre n'en reste pas moins glorieuse et même sa défaite. Par le simple jeu des forces naturelles une race jeune et pure comme la nôtre doit reprendre sa place à la tête du progrès.

- Pourtant les faits sont là : vous avez voulu l'épreuve de la force, vous l'avez eue, vous êtes battus.

- Et vous d'abord ! Combien de temps a-t-il fallu pour que votre pays vole en éclats ? Et nous l'avons extirpé le chancre polonais sur le flanc de l'Allemagne ! Nous avons conquis l'Europe ! Du cap Nord au Caucase et aux Pyrénées ! Nous avons été plus loin que dans l'autre guerre et l'avenir nous verra acharnés jusqu'à ce que nous bâtissions un monde nouveau.

- Nous, nous ne comptons pour rien dans vos calculs sur l'avenir ?

Hermann le regarda, étonné.

- Mais où est l'armée française en ce moment ?

Walter se sentit rougir. Il se retint. Il ne fallait pas dévoiler certaines choses à ce jeune officier allemand qui, du reste, méprisait trop les forces de l'intérieur.

- Laissons cela de côté, voulez-vous ? Il est heureux que nous soyons camarades, sans cela il y a longtemps que nous nous cognerions sur la figure.



- Ces choses sont toujours passionnantes, remarqua Hermann en reprenant son sourire habituel.

- Beaucoup trop. Vous, vous ne faites que découvrir la guerre. Si la nation allemande ne s'est formée que récemment, nous, nous menons des guerres depuis plus de dix siècles. Vous connaissez notre histoire. Rappelez-vous. Voici un peu plus de cent ans, alors qu'après notre grande Révolution le monde nous croyait perdu sans recours, nous partions à la conquête de l'Europe. Nous y avons défilé dans Berlin ! Nous y sommes allés, nous, à Moscou, à Madrid, à Lisbonne, à Malte, au Caire ! Et l'empire mondial que nous nous sommes bâti plus tard ! Je crois que vous tombez mal en nous accusant de ne pas comprendre la guerre et en nous croyant vaincus parce que nous avons perdu une bataille.

- Je vous avoue en effet que la défaite de la France nous a un peu surpris, nous, toute l'Allemagne.

- Bien des choses chez nous peuvent encore vous surprendre. Seulement la guerre pour nous aujourd'hui n'est qu'une nécessité. Nous la haïssons comme on hait le bistouri. Je crois qu'au cours de notre longue histoire nous avons compris qu'il y a de plus belles luttes à mener que celles des champs de bataille qu'on transforme en charniers. Il y a des dégénérés sur terre, il y a encore des brutes, nous sommes d'accord et l'humanité est tellement loin de ce que nous la voulons. Mais ce n'est pas en assommant une brute qu'on l'éduquera. Et si vous pensiez supprimer ceux qui ne sont pas de vrais hommes, alors vous dépeupleriez la Terre, votre pays comme les autres. Vous me parlez d'homme supérieur, de race dirigeante, mais ni vous, ni vos compatriotes n'avez compris votre rôle de race dirigeante. Vous auriez dû être à la tête d'une civilisation vraiment humaine, du progrès, des sports, des arts, des sciences, de tout ce qui classe l'homme au-dessus des animaux et le rend maître du monde.

- Notre pays aurait donc éternellement subi le traité de Versailles ?

- Vous pouviez faire réviser le traité.

- Naïf ! Il nous fallait d'abord réarmer.

- Jamais on ne vous a reproché de vous rendre respectables. Mais vous avez vraiment voulu la guerre et vous vous êtes bien foutu des traités. Mais laissons votre pays et le nôtre. Tout homme, tant pis si cela vous étonne, est avant tout citoyen du monde. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'aller prendre obligatoirement un noir chez vous comme Führer. Il s'agit de s'élever à la conception de la solidarité humaine. Le jour où il n'y aura plus de frontières militaires, où une force dominera les égoïsmes nationaux, la paix sera possible.

Hermann se leva :

- Et vous croyez la paix possible !

- Oui, dit Walter, je la crois possible. Le jour où un seigneur a uni sous sa loi plusieurs villes pour former une province, ces villes ont cessé de se faire la guerre. Le jour où un gouvernement a uni plusieurs provinces pour former un pays, ces provinces ont cessé de se faire la guerre. Il serait ridicule aujourd'hui de parler de guerre entre Paris et Dijon. De même quand un gouvernement mondial aura concentré la force de tous les pays en respectant leur autonomie on pourra croire à la paix.

- Je crois que nous sommes d'accord. Mais je suis sûr que vous n'arriverez à votre union mondiale que par la guerre, par la domination d'un état sur les autres.

- En tous cas pas par une guerre comme vous la faites qui n'aboutit qu'à soulever la haine des vaincus. Mais, guerre ou non, avant que notre union mondiale soit possible, il faut que les peuples se connaissent. Et je crois qu'il est primordial que les jeunes Allemands apprennent à connaître les jeunes des autres pays et non à s'opposer à eux. J'ai fait plusieurs camps de montagne et j'ai rencontré beaucoup de camarades étrangers. Nous grimpons ensemble, nous partageons les mêmes repas, les mêmes fatigues, nous dormions sous la même tente. Le soir, autour du feu de camp, combien de fois j'ai pensé à la grande famille humaine. Nous mettions tout en commun. Chacun était fier de son pays et cherchait à le faire aimer. On chantait, on dansait. Les Allemands nous parlaient de Goethe et de Beethoven, et nous, nous leur faisons découvrir Corneille et Berlioz. On se sentait vraiment camarades. Aussi étonnez-vous que je tiens au progrès de l'union mondiale. Pouvez-vous me comprendre ?

Hermann sourit :

- Je vous comprends, dit-il. Je ne suis pas un fanatique.

- Moi, je pense qu'il n'est pas de plus belle formule de progrès humain que celle-ci : aimez-vous les uns les autres. La fraternité entre tous les peuples, la disparition de toutes les classes sociales, de tous les égoïsmes nationaux, de tous les fanatismes religieux, c'est là le sens du vrai progrès. Or la guerre, c'est précisément l'inverse.

- Je vous comprends, répéta Hermann, mais nos conceptions sont bien différentes. Nous, nous avons besoin de luttes, de sacrifices, d'honneur, d'héroïsme ...

- Et c'est pour cela, cria Walter, qu'il faut massacrer femmes et enfants, porter partout la désolation et ruiner les plus belles réussites des siècles ! Pour cela que vos S.S. et votre Gestapo souillent et torturent ! ...

Hermann l'arrêta d'un geste prompt et regarda par la fenêtre comme si quelque passant avait levé la tête.

- Je n'approuve pas les S.S. et la Gestapo, dit-il, mais vous savez qu'il ne faut pas parler ainsi.

Il cligna de l'œil d'un air entendu :

- Forts, les S.S. !

Et il fit avec son poing le geste de visser, ce qui fit rire Walter.

- Vous aussi, les Allemands, vous les craignez, n'est-ce pas ? ... Et plus que nous !...

Il lui tendit un étui :

- Cigarette ?... Cigarette ! Allons, vous me ferez plaisir.

- Merci. Mais il est l'heure.

Walter lui donnait du feu.

- Nos idées sont différentes, dit-il, mais nous avons parlé en camarades parce que nous nous estimons. Allons, espérons que les peuples pourront s'entendre. Je ne demanderais pas mieux que la France et l'Allemagne, la vraie Allemagne, marchent la main dans la main.

Le visage de Hermann s'éclaira :

- Toujours camarades ?

Davantage camarades, appuya Walter en enfilant son imperméable. Je descends avec vous. Vous reviendrez, n'est-ce pas ? Puisque vous désirez connaître les jeunes Français, je vous présenterai encore d'autres copains, entre autres mon meilleur ami, Charles Desnières.

Il pleuvait. Walter quitta l'Allemand sur le trottoir et marcha rapidement dans l'avenue. L'air lui rafraîchissait le visage. On était au commencement de l'été. Les pluies étaient rares et il était content d'entendre sur son imperméable le bruit léger des gouttes. Il fut arrêté à un carrefour par le passage d'un détachement allemand. Les soldats défilaient d'un pas impeccable en chantant à plusieurs parties une marche fortement cadencée mais sur les trottoirs d'autres soldats suivaient la colonne l'arme au poing. Et Walter ne sut ce qui dominait en lui : le dégoût des Boches ou le plaisir d'entendre ces Allemands chanter à la perfection une vieille chanson de marche de chez eux.

Il reprit un pas plus rapide sans se soucier des nombreux uniformes verts qu'il croisait. Mais à peine eut-il fait cent mètres qu'il fut arrêté de nouveau. Des gardes mobiles lui demandaient ses papiers. Vraiment tout se ligua pour lui faire manquer ce rendez-vous.

Il présenta sa carte d'identité et sa carte de travail attestant qu'il travaillait dans un service allemand de circulation de convois militaires. Il passa aussitôt. Mais à côté de lui les gardes avaient arrêté un jeune homme et Walter entendit :

- Les dates sont falsifiées. Avez-vous d'autres papiers ?

- Liberté, liberté chérie !... murmura-t-il sans regarder s'ils emmenaient le pauvre garçon.

La ville lui semblait sinistre ce soir, non pas cette ville où il était né, que par conséquent il chérissait, mais l'atmosphère qui pesait sur elle. On sentait partout le Boche et la Gestapo.

La pluie tombait plus lentement quand il atteignit la place où il devait rencontrer Lisbeth. Il la vit qui marchait sous les arbres en lui tournant le dos, le col de son imperméable gris relevé jusqu'aux oreilles. Une étrange inquiétude alors l'envahit. Une angoisse couvait dans la ville. Mille dangers rôdaient dans l'ombre comme des loups silencieux. Il avait peur pour Elisabeth. La jeune fille se promenait là-bas si calme, si insouciant, et d'un jour à l'autre, demain peut-être, elle pouvait être prise par la Gestapo et... Il ferma les yeux, serra les dents, aspira l'air frais et pensa à la soirée qu'ils allaient vivre ensemble... Peut-être le dernier dimanche...

- Mais tant de fois je pense que c'est le dernier dimanche, ajouta-t-il pour se rassurer.

Lisbeth s'était retournée et elle se dirigeait vers lui avec un sourire tranquille.

- Je t'ai fait attendre, Beth ? lui dit-il en lui prenant le bras et en l'entraînant. J'ai eu une conversation épatante avec Hermann.

- Ah ? A quel sujet ?

- Sur un sujet explosif : nos deux pays.

- Tu as pu ?

- Oui, sans trop de mal. Hermann est un chic type mais lui aussi est contaminé.

- Bien sûr. Raconte-moi. Attention !...

Ils traversaient une rue.

- Je t'en reparlerai, répondit Walter. Auparavant les choses sérieuses. Rien de nouveau ?

- Si, le message est arrivé cet après-midi. Charles est parti. Ça va.

- Ça gaze comme sur des roulettes. Pas d'histoire. Pas même un semblant d'aventure. Ça, c'est du travail ! A propos, Louise est seule ce soir...

- C'est fait. J'ai nos trois entrées. Elle nous attend devant le grand théâtre. Parle-moi vite de Hermann.

- Ah ! Oublions les Allemands pour ce soir.

- C'est un peu difficile avec du Wagner. Le théâtre en est déjà plein. Tu en auras dans le dos. Il y en a qui t'écraseront les pieds.

Elle souriait. Elle lui tira la manche :

- Je te comprends, mon vieux. Nous aurons autre chose à penser tout à l'heure. Lohengrin ne sera tout de même pas en vert de gris.

Mais comme Walter reprenait son air inquiet :

- A quoi penses-tu donc ?

- A Louise.

Elle lui lança un regard malicieux :

- A Louise ?

- A Charles aussi.

- Eh bien quoi ? Tu me fais languir !

- Plus je réfléchis, plus je trouve que Charles a bien fait d'interdire absolument à Louise de s'occuper de nos affaires.

- Voilà le bonhomme inquiet qui ressort de son trou ! Je croyais, mon grand, que tu m'avais fait une promesse.

Walter réfléchit un instant.

- Si je ne t'aimais pas, Beth, ce serait facile. Mais tu es ma fiancée et c'est un crime de ma part de t'exposer ainsi. Ne ris pas comme ça, tu m'énerves !

Elle redevint sérieuse :

- Mon chéri, faut-il encore te rappeler que c'est moi qui ai demandé à partager ton action ? Que je l'ai voulu ! Vraiment voulu !

- C'était bien de ta part mais c'était aussi de mon devoir de refuser... Comme Charles. Te souviens-tu avec quelle violence il s'est opposé au désir de Louise ? Il n'avait que trop raison. Cela devient dangereux.

- Il avait raison, je te l'accorde, et c'est pour cela que je t'ai fait promettre à temps de me laisser entrer dans le service.

Mais elle comprit aussitôt la pauvreté de sa réponse et elle se rapprocha brusquement de lui.

- Non, mon chéri, cette promesse compte peu. Ce qui compte, c'est qu'on s'aime et c'est parce que t'aime qu'il faut que je partage tes dangers. Ce serait vraiment insupportable pour moi que tu travailles pour notre pays et que vous êtes trop peu dans votre équipe alors que je resterais sans rien faire. Je suis tellement heureuse d'être sous tes ordres. Je me sens plus digne de toi. Walter, mon chéri, ne m'enlève pas ce bonheur !

Walter répondit froidement :

- Ce bonheur m'est insupportable à moi. Rends-moi ma promesse.

Lisbeth ne répondit rien. Elle regardait tristement le trottoir ruisselant. Walter attendait en lui serrant la main. Elle ne se décidait pas mais ses yeux se mouillaient.

Walter rompit le premier le silence :

- Une semaine encore.

Elle leva vers lui des yeux suppliants :

- Un mois, Walter.

- C'est vraiment trop. On verra après si tout va bien. Mais pas plus de quinze jours, c'est mon dernier mot.

Brusquement, il secoua la tête :

- Non. C'est encore trop ! Tout de suite !

Ce qui fit rire Lisbeth.

- Tu ne sais pas ce que tu veux. Enfin, j'ai encore quinze jours.

Elle répéta :

- Quinze jours...

Ils marchèrent de nouveau un moment sans mot dire. La nuit tombait. Les quelques rares automobiles commençaient à allumer leurs phares bleus éclairant au ras du sol. La ville était très animée malgré le manque de lumière. De longues queues attendaient aux portes des cinémas.

Ils débouchèrent enfin sur une grande place. Devant eux se dressait, déjà sombre, la façade monumentale du théâtre. La place grouillait de monde. Dans l'obscurité on ne distinguait qu'une masse uniforme d'où s'échappaient une forêt de voix. Et beaucoup de ces voix parlaient allemand.

A ce spectacle Lisbeth redevint gaie :

- Holà ! Si on arrive à repêcher Louise dans cette foule !

- Louise a l'habitude de rencontrer Charles au pied du colosse de droite.

Ils fendirent la foule jusqu'à la grande statue de bronze qui luisait d'eau sous les rares lumières de la place. Louise était là. Elle les accueillit avec enthousiasme, serrant la main de Walter, sautant au cou de Lisbeth

- Oh, c'est chic de m'avoir invitée, ma petite Lisbeth ! C'est chic !

Puis elle les entraîna :

- Venez vite si nous voulons trouver nos places !

\* \* \* \* \*

Walter et Charles s'étaient laissé devancer par les deux filles qui bavardaient ensemble. Ils pédalaient de front, sans se presser, car il faisait très chaud. La route fuyait, noire, sans arbres, sous un soleil éclatant. L'air tremblait sur le goudron. Dans les herbes roussies des fossés une multitude de sauterelles se lançaient leurs crissements aigus. De temps à autre un lézard dérangé dans son sommeil frétilait.

Les deux jeunes gens étaient hantés par le but de leur promenade. Depuis le débarquement les missions se multipliaient. Les dangers aussi. Ce n'était plus l'insouciance relative du début, lorsque les Allemands regardaient comme négligeables les forces de la Résistance. Les rafles étaient quotidiennes. Chaque jour ils cernaient des cafés, des cinémas, des ponts, chaque nuit des blocs entiers de maisons et ils emmenaient tous les gens qui leur semblaient présenter quelque intérêt que ce soit. Beaucoup de ceux-ci ne revenaient pas et souvent on ne savait rien de leur sort.

Que faisaient les Alliés en Normandie ? Depuis un mois la minuscule tache rouge qu'ils occupaient sur la carte de Charles ne croissait guère. Allait-elle subitement disparaître un matin ? Et alors combien de temps cet esclavage devrait-il encore durer ?

Non, il fallait que les Alliés évitent ce désastre et pour cela la Résistance devait les aider le plus possible, accepter de nouveaux dangers, contacter des éléments plus nombreux, se dépenser davantage. Cela imposait en contrepartie un redoublement de prudence. Le meilleur moyen était sans doute de ne pas se laisser obséder par le travail et de rechercher les distractions et même l'insouciance apparente, au fond la meilleure garantie contre les soupçons.

Les deux jeunes filles roulaient à une cinquantaine de mètres en avant. Lisbeth portait un short bleu, Louise une robe blanche qui flottait doucement. Leurs ombres sur la route se rapprochaient et s'éloignaient sans cesse. A les voir pédaler si gaies, si jolies, songeait Charles, qui penserait à la guerre, aux rafles, aux camps de concentration ?... Il avait essayé d'interdire à Louise de s'occuper de Résistance. Elle ne faisait pas partie de l'équipe mais il était bien difficile de l'empêcher de travailler avec eux. Aussi la sentait-il menacée, elle aussi, et comme entraînée dans une mauvaise aventure. Cette campagne si lumineuse en était assombrie. On sentait peser sur elle comme un casque boche.

Une voiture légère arrivait à leur rencontre à toute allure. Elle s'éloignait déjà. Mais ils eurent le temps de reconnaître les occupants à leurs uniformes.

- Ils croient qu'on se balade, dit Walter en levant la tête.
- Les salopards ! répondit Charles.

Les salopards ! Il pensait aux camps de concentration où des milliers d'hommes et de femmes de tous âges, de toutes conditions, périssaient lentement. Il pensait aux tortures innombrables qui se pratiquaient dans toute l'Europe. Il pensait à toutes les jeunes filles semblables à Louise et à Lisbeth, à toutes les femmes des pays occupés, de Pologne en particulier, que ces salauds traitaient en esclaves ! Louise lui demandait de ne pas haïr mais

la rage parfois le prenait et il se serait jeté sur le premier Allemand venu pour le poignarder.

Ah cette lutte ! Oui, il fallait la mener dur. Il n'en était pas de plus belle. Et il n'avait aucune raison d'être sombre. Pour s'en persuader, il essaya de dévier le cours de son imagination mais ses pensées tournaient sans cesse autour du même sujet. Que de telles choses soient possibles, cela le déconcertait et il se demandait s'il n'était pas insensé de croire comme Louise et leurs deux amis à l'existence d'un Dieu. Qu'est-ce qu'il fichait alors, leur bon Dieu ?

Cette question il la posa brutalement à Walter, sans trop savoir pourquoi d'ailleurs. Celui-ci l'accueillit d'abord avec ironie :

- Il fait bien trop chaud pour se lancer dans une telle discussion !

Mais il parut réfléchir et il déclara :

- Tu sais, la croyance, c'est plus une question de sentiment que de raisonnement pur.

- C'est ce que je pense : une belle légende dont on use parce qu'elle est pleine de poésie. En pratique, rien.

Walter ne sut que répondre. Il regardait les muscles de Charles qui tendaient et détendaient son short brun, ses pieds fixés dans les courroies, les rayons scintillants, le sol qui fuyait, un splendide ensemble de mouvements et de lumières.

- Enfin toi, Walter, lui demandait son ami, tu as bien une raison de croire ?

Walter répondit simplement en contemplant toujours le vélo de Charles :

- Je crois en Dieu parce que le soleil luit.

- En voilà, une réponse ! dit Charles.

Mais aussitôt il redevint sérieux. Puis il se mit à sourire.

- Pas si bête que ça ! ... Tiens, pas si bête ! Où est-ce que tu as trouvé ça ?

- Oh, ce n'est pas nouveau ! Je l'avais écrit autrefois sur un carnet au-dessous d'un gribouillage représentant un soleil levant sur la mer.

- En somme, si je comprends bien, tu crois en Dieu parce que le soleil luit, parce qu'il y a Racine, Mozart, Vinci, parce qu'il y a un tas de belles choses sur terre et Lisbeth ?

- C'est ça.

- Mais... moi aussi !

Ils éclatèrent de rire ensemble.

- Quel ballot ! conclut Walter.

- Oui mais, reprit Charles, il y a aussi de sales types, la tuberculose, la guerre, etc... et quand on pense à tout cela à qui faut-il croire ? Au diable ? On aboutit à des idioties ! Au fait, est-ce que je crois en Dieu ou si je n'y crois pas ? Je n'y comprends plus rien !

Il réfléchit un moment.

- C'est tout de même angoissant. Si les temps étaient normaux, si la vie se passait paisiblement, il n'y aurait pas de difficulté à croire en un Dieu bon.

- Non, dit Walter, la paix est trompeuse. On s'y endort dans une fausse sécurité. C'est l'avantage des bouleversements de nous dévoiler tout ce dont les hommes sont capables. N'étant plus enchaînés par les conventions, les habitudes, les hommes s'y révèlent ce qu'ils sont, en mal mais aussi en bien. Marcel Saulieu le vitrier, par exemple, aurait-on pensé qu'il tiendrait le coup

chez les types d'en face et qu'il ne desserrerait pas les dents ? Et tant d'autres, vivant pourtant comme tout le monde auparavant, qui se révèlent des lâches et des sadiques ! Une vraie philosophie doit tenir compte de tous les possibles et il importe que notre foi soit prête à toute épreuve.

- Hé bien, quand tu vois tout ce qui se passe, comment tu t'en sors ?

Walter haussa les épaules :

- Je ne te dis pas que je ne me pose jamais de questions, loin de là. Chaque jour je suis obligé de remettre quelque chose au point.

- Ta foi est donc un bateau qui prend l'eau ?

- Oui et non. Pour répondre à ce que tu me demandais tout à l'heure, je pense à une chose. C'est que l'humanité est en train de créer l'homme. Nous voici sur cette planète jouissant chacun d'une volonté devenant libre et donc encore soumise à une foule de tendances diverses provenant les unes de la nature, les autres de nos corps, beaucoup de la société. Mais l'homme est en marche vers sa propre perfection physique et spirituelle, vers la conquête de sa liberté grâce à la science et à la morale et vers son propre bonheur inséparable de Dieu. Une seule chose donc importe : qu'on soit poussé vers l'avant ou retenu, c'est de tendre vers cette perfection selon la liberté qui nous est laissée. Bien des événements peuvent nous faire reculer malgré nous, par exemple les guerres et toutes les misères d'aujourd'hui. Mais ce ne sera que malgré nous et nous pouvons toujours être tendus vers l'avant, même dans le désespoir. Bien d'autres choses par contre peuvent nous pousser. Alors, notre volonté aidant, nous pourrions marcher plus vite. Voilà. C'est un peu comme un rameur qui, à travers le flux et le reflux, chercherait à atteindre la côte. Avec des suppléments de gains et des réductions de pertes, il y arrivera. A force de maux et de guerres, de joies et de misères, l'homme finira bien, que diable, par apprendre quelque chose !

- Il faut avouer qu'il est dur ! remarqua Charles. Mais, au fait, d'après ta théorie ceux qui viennent en fin de compte sont plus favorisés que les premiers. C'est injuste.

- Non. Il ne faut pas regarder l'individu mais l'ensemble. Le catholicisme nous fait tous solidaires. Le travail du semeur vaut celui du boulanger et tous nous participerons à la réussite finale.

- En tous cas, même si tu as raison, ton Dieu est bien loin et il nous laisse dans le pétrin.

- Dieu n'est pas un bonhomme qui veille sur le monde. Quand nous utilisons nos concepts d'espace et de temps, nous disons qu'il est infini, éternel. En fait, il est mystère absolu. Etant si peu de choses dans l'immensité de la création, n'allons pas lui demander d'intervenir selon nos désirs, fut-ce pour nos plus beaux amours. Oui, je sais ! ajouta-t-il en avançant un geste de Charles, mais écoute : qu'est-ce qui menace nos amours au fond ?

- Comment ! Si Lisbeth mourait...

- Je l'aimerais toujours et même davantage et je sais qu'elle ne pourrait que m'aimer quel que soit son état après la mort.

- Et si quelque accident ou ces salopards t'empêchaient de te marier ?

- On ne s'en aimerait pas moins...

“Belle théorie, pensa Charles admirant l'inébranlable logique de son ami mais c'est de la philosophie. Ça se tient, oui, mais en l'air. Je voudrais bien voir ceux qui en sont passés par là”. Une fois de plus une telle discussion se



révélaient à ses yeux pompeuse et stérile. Il n'eut pas le courage de la poursuivre.

- Je comprends que c'est beau, dit-il, mais le soleil est trop chaud. Je n'ai pas la force de réfléchir. Oui, le soleil luit ! Hourra !

Les deux filles avaient tourné dans un petit chemin à travers champs. Charles en quelques coups de pédales les rejoignit. Chaque fois qu'il abordait des problèmes trop grands, il sentait sa pensée se perdre dans une inextricable confusion de raisonnements, d'objections, de preuves, de doutes, de probabilités, d'ignorances, et s'enfoncer finalement dans le vide. Alors il s'évadait ainsi de toutes les vaines philosophies pour retrouver l'air et la lumière et Louise. Auprès de Louise, il jouissait d'une calme plénitude qui excluait tout problème.

Walter le vit aborder les filles, parler un instant avec elles puis revenir d'un air tout décontenancé.

- Je ne peux pas rester : elles parlent de nous !

- Qu'est-ce qu'elles disent de nous ?

- Beth, que tu avais de jolis yeux bleus.

Là-bas les filles se retournaient en riant :

- Bien et moi alors ?

- Mon cher, les tiens doivent être lumineux, merveilleux, émouvants, explosifs...

- Hum ! Beth est plutôt sobre de compliments. Toute la journée elle m'engueule.

- Tu le lui rends bien.

- Il ne manquerait plus que je me laisse faire par ce capitaine !

Le chemin longeait une prairie très vaste où paissaient quelques vaches.

- Hep ! Je crois que nous avons ce qu'il nous faut. Regarde.

Walter examina le terrain. Il paraissait assez plat avec des herbes hautes au milieu et suffisamment vaste pour répondre aux dimensions exigées. Il y avait bien quelques peupliers au sud mais ils ne présentaient pas d'inconvénient sérieux.

Ils mirent pied à terre en appelant les filles. Mais celles-ci firent demi-tour sans descendre de bicyclette.

- On l'a vu, votre terrain, disait Lisbeth. Il y a une rigole plus loin juste en travers.

Plus loin en effet, sous des herbes hautes, trop hautes même pour un terrain sec, on devinait un ruisseau caché dangereux pour un avion qui atterrit.

- Ils sont très stricts, ces messieurs. Ça ne peut pas faire. Ma foi, il n'y a qu'à continuer.

Les filles étaient déjà reparties et elles avaient repris leur bavardage. Une telle désinvolture ne plut pas à Walter. Il se croisa les bras :

- Non mais, qu'est-ce que c'est que cette promenade ! Nous, on compte pour rien ?

Charles, amusé, prit son vélo et s'élança :

- Allez ! A l'assaut !

Elles roulaient au milieu du chemin et n'entendaient pas les garçons approcher à toute vitesse.

- Elles doivent encore parler de nous !

- Assez de tortures !

Ils passèrent en coup de vent de chaque côté des filles en les frôlant et freinèrent devant elles en travers du chemin. Lisbeth cria :

- Qu'est-ce qui vous prend ?

Et Walter parla :

- Quand Jéhovah créa le monde, il trouva qu'il n'était pas bon que l'homme soit seul et il lui donna la femme pour compagne. Etant donné que le Créateur est infiniment sage, il vous convient mal, mes demoiselles, de mépriser sa meilleure réussite.

- Etant donné, reprit Lisbeth, que Dieu a créé la femme parce que l'homme seul ne fait que des bêtises, nous acceptons, messieurs, de vous prendre sous notre protection.

Cette fois Walter était content. Il roulait à côté de Lisbeth en la tenant par l'épaule et il s'amusait à lui faire faire des S au risque de tomber avec elle dans un enchevêtrement de bicyclettes sur le chemin ensoleillé. Mais très vite Lisbeth se fâcha. Alors il cessa ses fantaisies et il se contenta de la tenir par une épaule.

Tout en plaisantant, il parcourait son joli visage aux yeux vifs, son corsage fin, ses jambes brunies qui se gonflaient à chaque tour de pédale. Sous ce soleil brûlant il se sentait débordé de volupté et d'affection pour cette petite peste de Lisbeth dont il ne savait au juste ce qu'il fallait le plus admirer, l'âme ou le corps.

Leurs deux amis les précédaient d'une centaine de mètres, cheminant l'un près de l'autre sans rien dire comme ils le faisaient souvent. Depuis longtemps ils avaient dépassé l'époque où l'amour est volubile. Ils se connaissaient et n'avaient plus besoin de mots usés pour exprimer des sentiments toujours nouveaux. Charles n'avait qu'à tourner la tête pour rencontrer des yeux clairs et doux. Les longs cheveux de la jeune fille s'ourlaient de lumière. Son visage s'éclairait au reflet de ses vêtements. Ses lèvres entrouvertes par une respiration active laissaient entrevoir de superbes dents blanches. Une petite croix en or pendait sur sa poitrine. C'était bien une impression de délicatesse et de fraîcheur qui émanait d'elle. Une magnifique joie de vivre rayonnait de son visage. Une grâce exquisite flottait dans les plis de sa robe.

- C'est vrai qu'ils sont beaux, vos yeux, répondait intérieurement Louise, et votre front, et vos bras forts... Mais pourquoi cette ombre dans votre regard ? Oh, je voudrais savoir ! ... Non, elle passe... Elle passe comme un léger nuage au matin. Etes-vous heureux Charles ? ... J'ai auprès de vous une tâche bien lourde à remplir. Quand vous aurez besoin d'aide, quand la vie sera dure, il faudra que vous soyez heureux quand même... Et je me sentirai bien faible ! ... Où nous mène-t-elle notre vie ? Elle s'annonce si sombre aujourd'hui mais toujours nous nous aimerons. Alors ce sera la joie, toujours la joie... Pour le moment, mon chéri, la campagne est magnifique et le ciel bleu et le soleil si dur. Et vous, toi, par-dessus tout, mon grand garçon fort et généreux... Je t'aime... Oh si tu savais tout ce que je te dis ! ...

Charles lui posa la main sur la nuque :

- Redis-moi tout haut que tu m'aimes...

Louise tressaillit et son cœur battit plus vite. Elle secoua la tête.

- Je t'adore...

Elle se redressa tout à coup et cria :

- Charles, voilà ce qu'il nous faut !

Cette fois, à gauche du chemin, s'étendait une vaste prairie très plate où poussaient ça et là quelques genêts. Pas de haie malheureuse. Aucun ruisseau. Quand les deux autres les eurent rejoints, ils parcoururent ensemble le terrain en long et en large comme pour chercher un coin ombragé tandis que les deux garçons comptaient les tours de leurs roues avant pour mesurer approximativement les dimensions. Ils finirent par trouver un mûrier au bout de la prairie. Lisbeth sortit des pêches de ses sacoches et ils les mangèrent avec avidité, étendus au pied de l'arbre. Puis Walter déploya une carte routière, repéra le terrain, écrivit sur un carnet quelques chiffres tout à fait inoffensifs et replia le tout. Ce fut vite fait. Cette opération du reste ne comportait aucun risque et en cette heure chaude les promeneurs étaient rares. Le plus délicat serait de transmettre les renseignements par radio le soir.

La route grimpait maintenant vers les hauteurs boisées. Entre les poteaux blancs qui signalaient les virages pendant la nuit apparaissait la plaine. Le temps était clair. Au loin on distinguait dans une fine brume les hautes cheminées de la ville. Ils arrivèrent enfin sous une forêt de chênes et sa fraîcheur redonna du courage à Lisbeth qui pestait parce que les autres ne voulaient pas descendre de bicyclette. Ce fut pourtant elle qui arriva la première au sommet de la côte. Plus loin la route s'enfonçait dans une légère dépression et remontait toute droite en trouant la forêt. Ils la quittèrent alors pour un petit chemin couvert de gazon où ils pouvaient cacher leurs vélos.

Charles et Louise grimpaient à travers les arbres en se tenant par la main. Ils ne se pressaient pas. Sous cette forêt profonde l'air était pur. Il y flottait ce calme qui vous surprend et vous étonne lorsque vous quittez la ville et vous donne l'âme d'un enfant prodigue de retour au pays natal.

- Comme il fait bon ici ! disait Louise. Oh Charles, regardez ces rayons de soleil !

Charles regardait et admirait. Mais il admirait aussi en Louise cette âme contemplative qui rendait leur valeur aux moindres choses : un peu de mousse sur un vieux mur, une fumée dans la campagne, un cri d'oiseau, un reflet, un gazouillis d'eau qui coule... Louise ouvrait sur le monde le regard d'un enfant qui va de découverte en découverte et sa culture très vaste venait compléter ce qu'elle avait acquis naturellement. Sans cesse des poèmes montaient à ses lèvres et Charles s'étonnait souvent de leur spontanéité et de leur à propos. Ou bien elle chantait. Et que ce soit une chanson toute simple ou un grand thème musical, seuls, sans autre accompagnement que le vivant silence des bois, ces chansons et ces mélodies prenaient dans sa voix claire une saveur étrange. Louise avait vraiment assimilé la culture à la vie.

Charles en qui elle développait ce goût pour les choses de la nature lui apprenait en retour à aimer les ouvrages des hommes. Lui, enfant, il sautait de joie au passage d'un train, il restait de longues heures avec ses camarades devant un pylône en construction, il ne craignait personne pour reconnaître de loin la marque d'une automobile. En grandissant il avait su garder cette passion, l'épurer, la rendre artistique. Et maintenant, il prenait souvent le bras de Louise pour lui montrer la courbe irréprochable d'une voie ferrée, la puissante élégance d'un pont, la course d'un avion très haut dans les nuages. Il l'entraînait quelquefois près d'une centrale électrique et, complétant en cela

les considérations scientifiques, il écoutait avec elle dans les câbles à haute tension le mystérieux et doux passage d'une formidable énergie qui allait porter aux villes lointaines le mouvement et la lumière.

Mais plus riche encore était la découverte des hommes. A côté de Louise, Charles avait vu fondre toutes ses antipathies si nombreuses jadis qu'elles l'isolaient et lui donnaient un caractère difficile. Il s'amusait quelquefois à compter ses nouveaux amis. Auparavant, seules, quelques personnes soigneusement repérées lui semblaient dignes d'estime. Aujourd'hui il n'avait plus d'ennemi, pas même la mère La Colle, la concierge de Walter, qui l'avait odieusement calomnié. Il ne l'appelait plus "furie crasseuse". Il l'excusait et avec ses amis il s'amusait de son pittoresque. Sa dernière découverte, c'était les enfants. Certes il avait toujours aimé leur fraîcheur mais les gosses étaient turbulents et, avant au moins huit ans, ils ne présentaient d'autre intérêt que leur naïveté. Il ne savait pas regarder leurs yeux profonds et graves. Il oubliait combien, enfant lui-même, il était plein de questions. Et il était loin de remarquer en eux une foule de choses gracieuses comme leur rire éblouissant ou leurs petits pieds potelés. Aujourd'hui, il n'avait pas de meilleur copain qu'André, son petit cousin de cinq ans, avec lequel il jouait comme un gosse.

Leur amour débordait ainsi sur les êtres et les choses et le monde prenait malgré ses misères un visage de joie. Ceux qui prétendant que l'amour est aveugle ont tort. Il illumine l'univers et lui donne un sens. Il nous rend terriblement lucides sur nous-mêmes. Depuis qu'il aimait Louise, Charles se découvrait une foule de défauts et il en riait. Son estime pour sa future femme l'invitait à être digne d'elle, à lui témoigner une parfaite délicatesse. Et c'est avec une ardeur toute naturelle qu'il avait entrepris la réforme de tout ce qui en lui pouvait la choquer, ne serait-ce que dans son langage de garçon.

Tous deux grimpaient lentement par un sentier abrupt que de grosses racines transformaient par endroits en escaliers. Les deux autres avaient disparu dans les pentes glissantes des sous-bois. On n'entendait plus le chahut de leur poursuite.

- Quels drôles de petits nuages, Charles ! D'ici on les voit mieux. Comme ils sont serrés !

- Grand vent dans les hautes couches, diagnostiqua le garçon.

- Oh, je ne parlais pas de météo !

- Mais moi je la trouve pleine de poésie cette phrase : grand vent dans les hautes couches.

Louise qui montait devant lui se retourna :

- Grand vent dans les hautes couches... Oui, c'est vrai. Tiens, cela me rappelle la mélodie de Dans les steppes de l'Asie Centrale et cette gouache que vous m'aviez envoyée, vous savez ? Ces vastes ciels nuageux au-dessus d'une steppe désertique.

Et elle se mit à chanter les deux thèmes de l'œuvre de Borodine.

Quand elle eut fini, Charles lui présenta une petite touffe de violettes nouée avec des herbes. Elle s'exclama :

- Des violettes ? Où les avez-vous prises ? ...

Ils aperçurent bientôt à travers les derniers chênes le sommet et sa petite chapelle blanche. Elle était bâtie sur le rocher nu qui émergeait des plaques

de bruyère et elle lançait vers le ciel un fin clocheton d'allures un peu naïves. Quand ils furent parvenus devant la porte, ils virent au-dessous d'eux s'abaisser la colline et la plaine au loin s'élargir dans la brume. Louise montra l'horizon.

- Oh, regardez !

Tout au loin, par-dessus la nappe de brume, apparaissait une ligne de sommets neigeux, interrompue par endroits, comme un archipel. Et à gauche, à l'écart, la haute bosse du Mont Blanc.

- Nous avons la chance de tomber sur un temps clair, dit Charles. Et les autres, on les appelle ?

Il mit les mains en porte-voix et cria comme si leurs amis se trouvaient sur une cime des Alpes.

- Ohé !

On arrive, répondait tranquillement une voix toute proche, en bas, derrière eux.

Un vent léger passait sur le sommet. Il faisait frissonner la robe de Louise. Charles derrière elle la tenait dans ses bras et, tout en regardant la plaine, il appuyait sa tête contre la sienne et respirait le parfum de ses cheveux.

- Le baiser sur la montagne ! proclama Lisbeth qui arrivait.

- Tiens, les Alpes ! dit à son tour Walter.

- Oui, répondit Charles sans lâcher Louise. Tu les reconnais ?... Regarde. On distingue nettement les Ecrins et la Meije avec le grand glacier de Mont de Lans. Au-dessous, un peu à gauche, ce ne serait pas l'Etendard ?

Et ils détaillaient les sommets qu'ils pouvaient voir ou simplement deviner en parlant des courses qu'ils avaient faites.

- J'aurais changé cette année pour la Vanoise. C'est splendide d'après Jacques Ilmont qui l'a parcourue pendant six ans.

- Oui, répondit Charles. Mais je préfère de beaucoup les aiguilles qui entourent le Mont Blanc. Laurent y est allé l'année dernière. Il en est fou.

- Mon pauvre vieux, je crois bien que c'est foutu pour cette année encore..

- Il y a de grandes chances. Mais cette année on videra les Boches et, après, on ira la retrouver, la montagne.

Les deux filles assises sur un bloc de rocher, se racontaient aussi leurs vacances alpestres.

- Oh moi si peu, disait Louise. Ce ne serait même pas la peine d'en parler si je n'y avais rencontré Charles.

Et dans leurs discours à tous les projets de courses s'élaboraient à une vitesse fantastique. Les aiguilles, les pics et les dents de tous noms tombaient une à une. Tout à coup Lisbeth éclata de rire :

- Mais Charles, combien de temps nous faudra-t-il pour faire tout ça ?

Charles répondit à son rire puis, brusquement, il proposa d'inviter Hermann à faire un camp avec eux dans les Alpes. Ce fut aussitôt décidé et Walter ajouta :

- Ça lui fera du bien à ce garçon quand les dieux n'y seront plus. Ah sapristi ! Je me demande la tête qu'il va faire quand il apprendra la vie qu'on a menée à son insu.

La porte de la chapelle fermait mal. Ils l'ouvrirent sans peine et entrèrent. Une fraîcheur profonde tomba sur leurs épaules. L'intérieur était d'une

simplicité extrême. Contre le mur du fond un autel de granit en forme de table avec un tabernacle fermé de rideaux blancs, deux chandeliers de fer forgé et une petite croix. A droite, sur un socle épais, une statue de la Mère Douleoureuse tenant sur ses genoux le corps déchiré de son Fils. Les bancs étaient vieux, vermoulus. Des feuilles, entrées on ne sait comment, attendaient sur les dalles qu'un coup de vent les emporte. Lisbeth les ramassa et alla les jeter au dehors puis elle revint s'agenouiller auprès de Walter.

Louise et Charles regardaient les noms gravés par les promeneurs sur le bois de la porte. Il y en avait des centaines. Et c'était presque toujours des noms de couples. On eut dit qu'au cours des années des processions d'amoureux avaient gravi la colline pour venir placer leur amour sous la protection de la Vierge.

Walter et Lisbeth sortirent les premiers et retrouvèrent la chaude lumière de cet après-midi de juin. Le jeune homme étendit les bras et se laissa tomber de toute sa longueur dans la bruyère.

- On finira bien par croire que la vie est belle, s'exclama-t-il en retroussant aussi haut qu'il put son short sur ses cuisses.

Il savourait mieux ainsi la brûlure du soleil et les agacements de son amie qui, assise à côté de lui en sens inverse, s'amusait à lui jeter des petits cailloux sur la tête.

Agenouillée au fond de la chapelle à la droite de Charles qui rêvait, Louise avait dit une courte prière. Maintenant ils attendaient, sans plus, en goûtant la fraîcheur de ces lieux tranquilles et le silence où volait un gros bourdon.

- On est bien ici, murmura Louise. On peut tout oublier.

Et elle prit la main de son ami.

- Nous sommes seuls...

On peut tout oublier, c'est-à-dire les Allemands, la guerre et cette angoisse latente qui ternit tous vos plaisirs. On entendait bien le grondement lointain d'un avion mais ce bruit et le reste semblaient d'un autre monde. Une paix indéfinissable planait dans le clair-obscur des étroits vitraux multicolores. Cette paix dont les hommes avaient une soif cruelle, cette paix, elle était là, si simple, si réelle qu'on aurait pu la prendre dans ses mains.

- Je réfléchis à une chose, Louise. C'est qu'un jour ou l'autre je finirai peut-être bien par retrouver la foi. Alors pourquoi ne pas devancer cette découverte probable ?

Louise tourna vers lui ses grands yeux bleus, esquissa un sourire et s'inclina légèrement sur lui :

- J'en suis heureuse.

Elle resta pensive une minute.

- Veux-tu que nous priions ensemble ? Oh un peu, un tout petit peu, pour la première fois !

- Ce ne sera pas la première fois.

Il la prit par la taille et répondit distraitement à sa prière, content comme un gosse, car il se sentait maintenant plus proche de celle qu'il aimait. Jamais il n'avait autant ressenti sur lui la douce puissance de cette jeune fille qui appuyait la tête sur ses épaules. Pourtant c'était lui qui la possédait davantage et dans le vivant silence de la petite chapelle il entendait battre son cœur et glisser sur son front la fine caresse de ses cheveux.

Elle resta ainsi une minute. Puis elle se leva, s'approcha de la Vierge Douleureuse qui tenait son enfant sur ses genoux, enleva le bouquet de violettes de ses cheveux et le déposa sur le socle aux pieds de l'inspiratrice des grands et nobles amours. Et Charles se demandait pourquoi il y avait ici une Vierge Douleureuse.

Au sortir de la petite chapelle, ils furent éblouis par la lumière qui baignait le sommet. Le vent léger soufflait toujours. Le ciel se couvrait de plus en plus d'une multitude de petits nuages blancs. Walter, assis dans un coin de bruyère tenait Lisbeth dans ses bras. Louise leur lança en riant :

- Le baiser sur la montagne !

Mais Walter laissa choir brusquement son amie.

- Il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez qu'elle heure il est ? Six heures. Et nous avons encore quarante-cinq kilomètres pour le retour.

- Oui, le faut vite partir, approuva Louise. Papa serait inquiet. A bientôt, les Alpes !

Ils dégringolèrent à la course le petit sentier serpentant sous la forêt de chênes et en grandes enjambées ils parvinrent au taillis où ils avaient caché leurs bicyclettes.

Ils descendaient maintenant vers la plaine. Le vent de la vitesse sifflait à leurs oreilles et dans tous les plis de leurs vêtements légers. Au loin quelques nuages promenaient de longs faisceaux laiteux sur les collines. Aussitôt un poème monta aux lèvres de Louise :

*Dieu, que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre...*

Charles écoutait sa voix chaude dans le vent tandis que la route filait mollement sous leurs roues en nouant et dénouant ses virages. Il connaissait le poème. Mais elle s'arrêta sur ces vers, leur donnant ainsi plus d'éclat :

*Fou qui poursuit la gloire ou qui creuse un problème  
Moi je ne veux qu'aimer car j'ai si peu de temps.*

\* \* \* \* \*

Charles était assis sur le rebord de la fenêtre, un livre entre les genoux. Mais il ne le lisait guère. Il s'intéressait bien davantage au jeu des barques sur la rivière de l'autre côté de la route. Comme il faisait très chaud, les baigneurs étaient nombreux, des jeunes pour la plupart. On entendait leurs chants, leurs rires, leurs cris. Le mur de clôture cachait aux regards de Charles la plage voisine mais la rive opposée lui apparaissait dans toute la longueur de sa courbe avec sa dentelle de verdure et ses villas plus ou moins originales. Quelques rares voitures passaient en éclair devant la grille du portail. On les voyait ressortir plus loin sur la route lisse et noire qui courait le long de la rivière jusqu'à la ville.

Une fois de plus, Charles remerciait son père de lui avoir laissé cette maison en héritage. Celui-ci avait failli la vendre peu de temps avant sa mort pour acheter un immeuble en ville, mais peut-être avait-il pressenti à l'heure où il n'était encore question que d'amitié entre Louise et son fils que tous deux seraient heureux dans cette belle maison blanche qu'on voyait de loin se blottir au pied d'une colline ombragée. Des murs assez hauts l'isolaient des autres propriétés. Charles cultiverait le jardin. Louise, elle, s'occuperait des fleurs et de l'entretien des allées. Et ils pourraient, tous deux, à la belle saison nager et faire de l'aviron. Il savait bien que c'était là leur sport favori. De plus la vieille servante qui avait élevé Charles habitait une petite maison voisine. Comme elle le chérissait autant que son propre enfant, elle ne manquerait pas de lui venir en aide chaque fois qu'il en aurait besoin, et même plus souvent.

Déjà, depuis quelques semaines, les deux fiancés avaient tout prévu pour leur installation. Ils avaient fait remettre à neuf ce qui était sale ou usagé. Les escaliers étaient transformés et les pièces arrangées suivant leurs goûts. Charles avait tout spécialement soigné leur chambre à coucher. Il se retourna pour la contempler de nouveau et ses regards se posèrent sur le lit large et bas aux couleurs claires, puis sur le parquet ciré, puis sur le radiateur de l'autre fenêtre, puis sur un vase garni de fleurs fraîches que Louise avait apportées le matin même. Au premier soir ils auraient joué, Louise au violon, lui au piano, ce poème musical qu'il achevait d'écrire et qu'il lui donnerait seulement à cette heure-là. Ce n'était pas un chef d'œuvre. Mais il serait à eux, rien qu'à eux, et il n'y aurait guère que leurs amis à le connaître, comme il en avait toujours été des précédents. Et quand ils auraient joué, ils resteraient longuement dans les bras l'un de l'autre sur le canapé du salon. Il était déjà prêt, lui aussi, le petit salon avec sa table ronde au milieu d'un grand tapis, son parquet ciré qui avait coûté tant de mal à la vieille servante, ses fauteuils, sa bibliothèque déjà bien fournie, ses rideaux écossais, sa porte aux vitrages rouges et jaunes. Les dispositions aux couleurs fraîches et variées



étaient une réussite de Louise. Le piano tenait un coin entier de la fenêtre et souvent déjà ils y avaient passé de longues soirées à faire de la musique ensemble, musique où le jazz se glissait parfois parmi les plus purs classiques.

Ce serait donc au premier soir. Ils monteraient ensemble dans la chambre claire, peut-être gais, peut-être graves. Louise arrangerait quelques fleurs sur le marbre de la cheminée. Elle viendrait ensuite le rejoindre vers la fenêtre et là, gravement, longuement, ils parleraient de leur vie toute neuve devant la nuit bleue et ses reflets dans l'eau calme...

Un train arrivait et son grondement emplissait la vallée. Charles se détourna et vit un long convoi rouler à toute vitesse sur la ligne qui dominait l'autre rive. Il courut chercher ses jumelles. Les wagons portaient des voitures grises, des uniformes verts et quelque chose de bâché qui devait être des canons.

- D'où sort-il celui-là ?

Le passage de ce convoi allemand ne lui avait pas été signalé. C'était une lacune dans la surveillance dont son équipe était chargée. Il se promit d'en aviser son chef Laurent le soir même en allant lui porter les documents que celui-ci lui demandait.

- Encore cette histoire de documents ! s'exclama-t-il. Je n'aime pas ça. Il suffit qu'on soit pris pour avoir son compte réglé.

Il essaya d'évaluer les chances d'être pris dans une rafle. Elles étaient minimes, à moins que...

- A moins que la police n'ait eu vent de quelque chose. Mais voilà deux ans que n'avons pas l'ombre d'une inquiétude. Ce soir aussi, il faudra faire attention : un second fusil mitrailleur, des mitraillettes et quelques kilos de gamon...

En pleine nuit entrer ces armes directement par le portail était facile. Une surveillance discrète sur la route écartait tout danger. On les montait ensuite sur la colline vers la petite maison forestière et on revenait par un grand détour de cette promenade nocturne. Dans quelques semaines ces armes sortiraient au grand jour.

Ainsi Charles ne gardait chez lui aucune arme, aucun papier compromettant. Il était tranquille. Même si la réserve de la cabane là-haut était découverte, rien ne viendrait désigner sa maison parmi toutes celles qui entouraient la colline. Et quand la nuit tombait il ne pensait plus à toutes ces choses. Bientôt la guerre finirait et on pourrait vivre sans cet arrière-fond d'angoisse qui rend fragile les plus sûres joies. La solitude redescendait le soir sur sa maison mais elle avait pris depuis deux ans la couleur d'une attente et voici que bientôt le silence de la nuit serait rempli d'une présence aimée.

- Ohé ! ...

Il vit venir sur la route Walter et Lisbeth qui le saluaient par de grands gestes.

- La consigne est de se tenir prêt à donner les armes. Je crois que ça ne va pas tarder. Quelques jours au plus. Tu sais que les Américains approchent de Rennes ?

- La B.B.C. vient d'annoncer leur entrée dans la ville, répondit Charles.

Walter sauta de joie.

- Je n'en reviens pas. J'ai cru qu'ils n'en sortiraient pas de leur trou.
- Maintenant il paraît que les opérations vont aller vite. J'avais toujours dit qu'ils commenceraient par le Cotentin et prendraient ensuite la Bretagne. Dans un mois elle sera aux Alliés avec Brest.

Charles était assis sur la table du salon. Walter s'enfonçait royalement dans son fauteuil tandis que Lisbeth, assise sur le parquet le dos au canapé, consultait une carte.

- Comment allons-nous descendre les armes ? demanda-t-elle.
- On ne les descendra pas. J'ai réfléchi, dit Charles. Les gars monteront par le chemin et là-haut on sera tranquille. A propos que t'a dit Laurent à ce sujet ?

- Voilà comment ça se passera, répondit Walter. Vers trois ou quatre heures du matin tes types arriveront en douce de deux côtés. Tu t'arrangeras pour leur distribuer à chacun une mitraillette et des chargeurs, ce sera à toi de voir le nombre. Et ils repartiront aussi chacun de son côté. Laurent en prévoit dix à douze par nuit.

- C'est un coup à se faire choper, ça ! Si jamais la Gestapo en prend un ! ... Il vaut mieux que les gars ne sachent pas où est le dépôt. Je prendrai chaque jour un lot et je le porterai vers les cabines de bains. Les gars les trouveront peu après. Comme ça, si l'un d'eux est pris... Encore non ! Il faut changer de lieu tous les jours.

- Pourquoi ? Si l'un d'eux est pris, nous le saurons immédiatement et c'est alors qu'on changera de coin. Mais comment vas-tu faire pour transporter les armes ?

- Seul, en passant par les petits chemins de la colline, la nuit. Tu peux venir si tu veux. Tu marcheras devant en portant par exemple un fagot de même volume. D'ailleurs les Boches ont autre chose à faire maintenant que de surveiller les petits chemins. Ça va se déclencher. Alors ! ...

- Bien. Arrêtons tout de suite un plan pour Laurent.

Un coup de sonnette retentit, suivi de deux autres.

- C'est Louise, dit Charles.

Et il se précipita pour ouvrir. Louise entra en coup de vent, une serviette sous le bras. Elle avait couru et son visage était rose.

- Bonjour Beth ! Bonjour Walter ! Je n'ai pas le temps !

- Allons bien ! fit Lisbeth. Où vas-tu ?

- Chez ma tante. Elle part à trois heures. Il faut que je lui rende ses livres. Elle les emporte.

- Tu es en vélo ?

- Oui. Charles, "Terre des Hommes", vous l'avez ?

Charles revint avec le livre en question.

- Allez, partez vite ! dit-il en l'embrassant. Vous reviendrez après ?

- A six heures. Vous n'avez pas de commission à me donner ?

- Si. C'est à côté de chez votre tante, au jardin Claude Bernard. Vous y trouverez Laurent et vous lui donnerez ça. Attention, c'est très important.

Il avait tiré une lourde enveloppe de sa poche mais, comme il allait la donner à Louise, il arrêta subitement son geste.

- Plutôt non. C'est trop dangereux. Je la porterai moi-même.

- Pourquoi ? Vous n'allez pas faire inutilement ce trajet alors que je passe devant le jardin Claude Bernard !

- Non, c'est trop dangereux pour nous tous. Je la porterai moi-même.

Elle se mit à rire :

- Une fille passe plus facilement qu'un garçon. Donnez, Charles. Et jamais on ne m'a arrêtée pour me demander mes papiers.

Charles recula.

- Louise, essaya-t-il de dire sévèrement, je vous ai promis de vous laisser nous aider seulement lorsqu'il n'y aurait aucun danger.

- Mais il n'y a aucun danger ! Allons, mon grand peureux, donnez. L'enveloppe sera plus en sécurité avec moi. Vous êtes stupide !

- Non !

- Charles, vous me faites inutilement de la peine ! Je ne suis pas une gamine. Vous m'avez tellement répété que vous aviez une entière confiance en moi. Allez, vite. Je n'ai pas le temps !

Elle prit l'enveloppe des mains de Charles et la glissa soigneusement sous sa veste.

- Là, je pars. Au revoir, vous deux. A tout à l'heure, mon grand.

Les trois jeunes gens avaient fini de discuter de Résistance. Ils étaient plongés dans des livres autour de la table où Charles les apportait. Lisbeth avait approché un fauteuil et elle tournait les pages tandis que les garçons lisaient par-dessus son épaule.

- Et les deux que vous vouliez nous montrer, Charles ? demanda-t-elle en se retournant.

- C'est vrai.

Il alla chercher deux volumes recouverts de papier fin et il les posa sur la table.

- Celui-là, je le voulais depuis longtemps : Tristan et Iseult, une édition de luxe.

Lisbeth s'exclamait devant les dessins en couleurs qui ornaient presque chaque page. Elle feuilleta l'ouvrage tout entier sous les yeux des garçons. Charles aimait décidément les beaux livres.

- Et voilà l'autre. Sur la peinture hollandaise. Je n'avais encore rien de valeur sur la peinture hollandaise.

Et lentement, très lentement, tournaient les pages reproduisant en couleurs les toiles des grands maîtres néerlandais quand un coup de sonnette retentit.

Charles sursauta :

- Ça, je ne sais pas qui par exemple !

Il sortit, descendit les escaliers. Il était plus curieux qu'inquiet en approchant de la porte d'entrée. A travers la grille, il ne voyait personne.

Il ouvrit.

- Police allemande ! lui cria un homme en ciré clair qui lui braquait un revolver sur la poitrine. Nous venons perquisitionner. Vous, restez ici.

Charles crut défaillir. Il fit un violent effort pour rester maître de lui. Les hommes avaient poussé le portail et couraient vers la maison. Des soldats allemands les suivaient, l'arme à la main. Le moteur d'un camion ronflait sur la route.

Sous la menace du revolver, Charles parvenait tant bien que mal à retrouver son calme. Il sentait perler sur son visage une sueur froide et son cœur battre de gros coups très espacés.

L'homme appela deux soldats et s'en alla sans se presser vers l'entrée de la maison. Charles était gardé maintenant par les deux soldats et, sans qu'il sut pourquoi, son émotion physique se desserra. Il put penser.

"Ils vont les prendre ! ... Ils vont les prendre ! ... Ils vont les emmener ! ... Ils vont emmener Lisbeth !"

Une rage folle montait en lui. Il aurait voulu crier : Walter : attention ! Mais il était trop tard. Très vite il comprit que la Gestapo avait eu vent de l'affaire. Mais dans quelle mesure ? Etait-ce un simple soupçon ? Ou bien connaissait-elle depuis longtemps toute leur activité ?

- Lisbeth ! criait-il en lui-même. Il ne faut pas qu'ils emmènent Lisbeth ! Ils ne trouveront rien dans la maison. Nous, nous pouvons nous en tirer. Des coups, ça ne fait rien ! Mais que feront-ils de Lisbeth ? Pourquoi l'avait-t-il laissé entrer dans le service, cet idiot ? Pourquoi ? J'aurais dû m'y opposer ! C'est aussi ma faute ! ...

L'homme au ciré clair revint vers lui et lui lança un regard sinistre.

- Face de brute ! pensa Charles. Ah, j'ai bien fait, j'ai bien fait de refuser Louise ! Je n'aurais même plus dû la revoir... Une demi-heure plus tard et elle se faisait prendre ! Et moi, pourquoi suis-je allé ouvrir la porte ? ... "Je verrai toujours venir les Boches ! Eh bien, les ai-je vus venir ? ...". Louise n'était pour rien dans l'affaire. Même si les Boches savent quelque chose, ils ne savent rien sur elle... Si elle revenait ! ... Si elle revenait, elle verrait les soldats à la porte. Elle est sauvée. Mais Lisbeth ? ... N'y aurait-il rien pour la défendre ? Walter, non Walter ne pourrait laisser faire cela ! Je le connais, Walter ! La semaine dernière encore : "On se fera tuer si on est pris" J'ai peur pour Louise !... Louise !

Walter et Lisbeth debout contre le mur étaient gardés par trois soldats tandis que des policiers en civil fouillaient le salon. Ils ouvraient les tiroirs ou les fracturaient s'ils résistaient. Ils en versaient le contenu sur la table. Ils regardaient les livres de la bibliothèque un à un, minutieusement, et les jetaient sur le parquet où gisaient déjà les volumes de la peinture hollandaise et Tristan et Iseult. Certains se chargeaient d'éventrer les fauteuils et le canapé avec des cisailles comme si on avait pu y cacher des armes ou des documents. Ces hommes fouillaient, déchiraient, brisaient avec un acharnement automatique mais ils ne trouveraient rien.

L'un d'eux s'approcha de Walter et se mit à lui explorer les poches et tous les replis de ses vêtements. Il en sortit tout ce qu'il trouvait, lettres, couteau, mouchoir, et le portefeuille qui contenait une somme trop importante et un billet parlant d'un rendez-vous avec Laurent qu'il faudrait expliquer.

L'homme passa ensuite à Lisbeth qui se tenait très droite mais pâle. Il la fouilla de la même façon, sans aucun respect, et Walter, rouge de fureur, se mit à crier :

- Un peu de politesse, s'il vous plaît, avec les femmes !

L'homme sursauta :

- Vous parlerez tout à l'heure, vous ! ...

Le regard flamboyant du jeune homme sembla pourtant l'intimider. Ses gestes devinrent moins provocants. Lisbeth lança vers Walter un léger sourire. Leurs yeux se rencontrèrent un long instant. Des larmes coulaient lentement sur le visage de la jeune fille. Walter sentit sa fureur s'apaiser peu à peu.

L'homme remit à un soldat ce qu'il avait trouvé dans les poches des jeunes gens et celui-ci le rangea soigneusement dans une serviette.

Les autres allaient partir dans une pièce voisine quand l'un d'eux se retourna vers le piano, souleva le couvercle et monta un arpège, avec un doigté impeccable d'ailleurs, pour voir si c'était un vrai piano. Puis il regarda l'intérieur par le couvercle du dessus et celui des pédales. Il ne trouva évidemment rien.

Si Walter n'avait pas été surpris, il aurait tout fait pour fuir avec Lisbeth. Il connaissait la maison. Une porte s'ouvrait par derrière, face à l'angle du mur ébréché. C'était par cette brèche que Charles se promettait de fuir si jamais un jour il voyait arriver les agents de la Gestapo. C'était aussi par-là qu'ils passaient avec leur chargement d'armes et de munitions, la nuit, pour aller les cacher dans une vieille maison de chasse au sommet de la colline. Cette maison délabrée appartenait à un vieux notaire impotent qui ne s'y rendait plus depuis des années. Charles en avait pris possession sans même lui en parler. Du reste il se serait bien gardé de la modifier car rien n'était plus rassurant que cette bicoque. Seulement, elle était soigneusement verrouillée.

Walter aurait pu s'enfuir avec Lisbeth. Maintenant qu'allaient-ils leur faire? "Tout ce que vous voudrez pour moi mais, ô Dieu, protégez Lisbeth ! ... Non, il ne faut pas qu'elle tombe entre leurs mains !... Jamais ! ...

Il réfléchissait. Au fait, que savaient-ils sur eux ? Peut-être ne venaient-ils que pour arrêter Charles ? N'importe ! La violence de leur perquisition semblait prouver quelques chose de grave. Ils allaient subir un interrogatoire serré et on ne savait que trop ce que cela signifiait pour les femmes. Walter ne tenait plus en place. Il aurait voulu bondir sur ces monstres mais on l'abattrait et Lisbeth n'en serait que plus à leur merci.

Il sentit la main de la jeune fille toucher la sienne. Il détourna les yeux. Elle le regardait fixement, douloureusement, mais le visage ferme. Elle murmura :

- Je veux mourir avec toi.

Il en ressentit une émotion poignante. Il lui prit la main. Il aurait voulu l'étreindre éperdument mais l'un des soldats leur lançait déjà un coup d'œil interrogateur. On pouvait les séparer. L'étreindre une dernière fois alors ? Non, il valait mieux profiter de ces derniers moments d'une présence silencieuse. Quand on viendrait pour les séparer, ils auraient toujours le temps de s'étreindre brusquement.

Une idée lui vint : arracher une arme aux soldats et se faire tuer avec elle. Idée folle ! Ce serait lui, lui seul, qui serait abattu ! ...

Il tourna de nouveau les yeux vers Lisbeth. La jeune fille toujours très pâle levait un peu la tête et semblait absorbée dans une profonde méditation. Il comprit qu'elle priait. Alors, lui aussi se mit à prier. Avec fureur.

Les agents étaient partis fouiller les pièces du premier étage. La chambre de Charles, leur belle chambre nuptiale, y passait. On entendait rouler et culbuter le lit. Il ne restait plus ici que les trois soldats, aussi attentifs, aussi inexorables, deux jeunes au regard idiot et l'autre d'une quarantaine d'années avec une gueule de brute.

Walter se demandait comment profiter de l'occasion. Lisbeth priait. Tout à coup il sursauta et poussa la main de Lisbeth. Un jeune "leutnant" entra.

C'était Hermann. Hermann avait un visage dur. Son sourire semblait définitivement disparu. On aurait dit un autre homme et Walter comprit tout de suite qu'il n'avait plus devant lui qu'un ennemi. Et un ennemi d'autant plus implacable qu'il avait été son camarade.

Le jeune Allemand s'approcha d'eux. Il les regarda un moment sans mot dire.

- Ainsi monsieur Staum est un espion, dit-il enfin lentement sans élever la voix.

Walter ne répondit rien. Il regardait fixement le jeune officier.

- Vous vous disiez mon camarade pendant que vous me trompiez, monsieur Staum. Et vous pensiez que je croyais à votre fraternité des peuples alors que, sournoisement, vous agissiez avec une bande de criminels.

Walter vit qu'il était inutile de protester.

- Agent du maquis et correspondant de l'Intelligence Service, n'est-ce pas ? Et moi, j'avais des relations avec un ennemi, un ennemi qui osait m'appeler camarade.

Walter comprit que cette insistance laissait percer un secret désir d'explication.

- Chez nous, on tue les espions comme des chiens.

- Vous faites bien, répondit sèchement Walter.

Hermann visiblement fut surpris et chercha une répartie.

- Hé bien, la Gestapo s'en chargera.

Walter haussa les épaules.

- Je m'en fous !

L'Allemand croisa les bras.

- Et peut-être que c'est moi qui ferai le travail.

Walter pensait avec une intensité qui lui faisait mal. Il y avait peut-être en Hermann un espoir, un espoir minime, mais dans la nuit noire la plus pauvre clarté mérite qu'on marche vers elle.

- Vous aurez le plaisir, monsieur Schwarzenberg, de faire fusiller vous-même un ennemi. Mais de notre côté je considère comme un honneur de tomber face à l'ennemi. C'est dans la règle du jeu. Alors pourquoi venez-vous m'importuner ?

- Pour voir jusqu'où peut aller l'honneur d'un jeune Français.

- Nous saurons mourir, herr Leutnant. Un Français n'a aucune leçon de courage à recevoir d'un Allemand.

En disant "nous", il avait placé sa main sur l'épaule de Lisbeth, puis brusquement il la prit par la taille. Ils se tenaient droits tous deux, presque au garde-à-vous.

- Les femmes de France aussi vous en imposent, à vous, les hommes supérieurs.

Hermann ne répondit rien.

- Si je peux invoquer une dernière fois notre camaraderie, Hermann, je vous demanderai... de nous laisser tranquilles.

A ce rappel Walter sentit l'hésitation du jeune allemand. Celui-ci se mit à rire, un peu gêné.

- Vous osez me parler encore de camaraderie ?

- Je l'ose encore, oui, répondit Walter avec force. Nous pouvons être en même temps ennemis et camarades. Nous n'avons jamais cessé de l'être.

Vous, vous aimez votre pays et vous m'avez dit que vous voudriez mourir pour lui. Si l'Allemagne était asservie, foulée aux pieds, bafouée, comme l'est aujourd'hui la France, vous accepteriez, vous Allemand, vous accepteriez cela ? Répondez !

- Je ne discute pas votre droit. J'agirais de même. Les événements font de nous des ennemis, répondit Hermann avec une droiture qui surprit Walter.

- Alors que me reprochez-vous ?

- Vous m'avez trompé. Vous avez cherché à vous servir de moi pour avoir des renseignements et faire tuer des camarades. C'est ce que je vous reproche.

- Je ne vous ai jamais trompé, Hermann. Et pas un de vos camarades n'a eu ici à souffrir de nos relations. J'ai été et je reste encore votre ami en dépit de la guerre qui nous oppose, en dépit de la prétendue supériorité de votre race. J'ai trouvé en vous un Allemand intelligent et loyal et je vous ai fait l'honneur de discuter avec vous sincèrement, en dehors de toute haine. Ça, vous l'avez admis. Et vous avez admis qu'un Français devait lutter pour sa patrie. Seulement vous connaissiez mal les Français et vous tombiez mal en me disant à moi qu'ils n'avaient aucune réaction. Je vais mourir sans doute mais, avant, je vous demande simplement de croire à mon amitié.

- Soit.

Hermann était troublé. Walter savait qu'il était sensible. Mais que pouvait-il obtenir d'un Allemand intègre ? Il vit le jeune officier faire quelques pas vers la porte et regarder en haut. Les agents éventraient des caisses. Il était évident que les trois soldats n'entendaient pas un mot de français.

Le jeune Allemand revint.

- Hermann, soyez un homme. Vous ne pouvez pas laisser ma fiancée aux mains de la Gestapo.

Walter avait lancé une corde de sauvetage dans le vide sans savoir où elle pourrait s'accrocher.

- J'y pensais, fit l'Allemand. Mais vous, je ne peux pas vous laisser partir. Je suis un Allemand.

Walter luttait éperdument. Un espoir pour Lisbeth ! Le seul !

- Moi, je veux mourir. Mais au nom de notre amitié, Hermann, sauvez-la !

- Je ne te quitterai pas, Walter ! protesta violemment Lisbeth. Tu es fou ? Je veux mourir avec toi ! La torture, ça m'est égal !

Elle s'accrochait à ses mains :

- Je ne veux pas !

- Lisbeth, s'il est un moment où jamais de m'obéir, c'est maintenant. Lisbeth, c'est un ordre !

Il la sentit fléchir dans ses bras. Il la retint mais sa tête vint toucher la sienne. Hermann l'aida à la soutenir.

- Vite ! Vite avant qu'ils reviennent ! dit-il.

Il lui frotta les joues. Elle ouvrit les yeux et se ressaisit. Alors elle passa les mains sur son visage et elle se mit à sangloter éperdument dans les bras de Walter.

Hermann fit de nouveau quelques pas vers la porte en proie à une lutte douloureuse. Depuis quelque temps, voici que lui, Allemand, il doutait de ceux qu'il avait suivis aveuglement jusque là. Il se demandait si les hommes qui avaient su rétablir la grandeur de son pays n'avaient pas été entraînés

malgré eux vers la barbarie. Il songeait à la guerre dans laquelle les jeunes Allemands et lui s'étaient élancés joyeusement, mais au spectacle des pays ruinés, des campagnes dévastées, des morts et des morts étendus dans les plaines de Russie, surtout des villes allemandes en décombres, il ne pouvait s'empêcher de haïr la guerre. Il y avait perdu son frère et son amie. Il avait assisté à des fusillades monstres, à des représailles contre des populations civiles, à des déportations de femmes et d'enfants.

Il connaissait surtout depuis quelque temps la Gestapo et lui, oui lui, le chevalier d'honneur, on l'avait fait prendre part à des crimes rares chez les criminels de droit commun. Contenue depuis trop longtemps, une immense rancœur cette fois-ci montait en lui contre les hommes qui les avaient conduits, lui et ses compatriotes, à cette déchéance. Il revit des scènes atroces. Il sursauta. Lui-même se haïssait.

Brusquement il se retourna vers les deux prisonniers qui attendaient de sa part un mouvement sauveur. Deux jeunes Français, aussi beaux, aussi racés que les plus authentiques Aryens, deux jeunes Français purs de tout reproche, qui luttèrent, eux aussi, pour leur patrie. Et il eut une grande estime pour eux.

- Camarades tout de même, pensa-t-il.

Combien de crimes la guerre ne lui avait-elle pas fait commettre ? Allait-il descendre jusqu'à devenir complice du meurtre d'un ami ? Il avait cru à une union de la France avec l'Allemagne, à une union où l'une et l'autre mettraient leurs richesses en commun, à une union de grandeur et d'estime. Dès qu'il était arrivé dans ce beau pays, il s'était mis avec enthousiasme à rechercher la sympathie de ses jeunes camarades français, non pas des collaborateurs et des lâches, mais des irréductibles, de ceux qui se mirent dans leur silence, de ceux qui n'acceptent pas leur défaite.

Or voici que depuis quelques mois il voyait clair dans le jeu de ses chefs, voici que se dévoilait à ses yeux le dessein abominable des hauts cercles nazis pour perdre cette grande nation. Il ne s'agissait pas pour eux de retrouver le génie de la France. Ce qu'ils voulaient, c'était supprimer sa culture, arrêter sa marche et envoyer ses élites se décomposer dans les camps ou périr sous les balles. Combien de temps faut-il pour transformer un beau gars et une belle fille en loques nauséabondes ? Lui, Hermann, aujourd'hui en savait trop. Pourquoi ne l'avait-on pas laissé sur les champs de bataille de Russie où il aurait pu continuer à croire le destin de l'Allemagne dans des mains prédestinées ? Il acceptait volontiers de combattre des sauvages et des barbares, des pourris et des dégénérés, des mercenaires de ploutocrates, mais il se révoltait maintenant contre le meurtre de jeunes Français qui marchaient comme lui où l'appelaient leur idéal d'hommes.

- On m'a fait complice de tant de crimes que je peux bien me refuser à celui-là !...

Pour la première fois, Hermann n'acceptait plus. La vieille morale d'obéissance aveugle se brisait dans sa conscience. Il en cherchait anxieusement une nouvelle. Mais si l'avenir lui apparaissait noir, du moins aujourd'hui pouvait-il faire un geste à la fois libérateur et créateur. Il n'avait que trop tardé.

Il se rapprocha de Walter et lui demanda à voix basse :

- Y a-t-il une issue dans la maison ?

- Non, répondit Walter, seulement à l'angle du mur.



- Je l'ai vu.

Il sortit un revolver et se tourna vers les trois soldats qui avaient l'air aussi abrutis qu'au début. Il leur donna l'ordre en allemand d'aller garder la porte d'entrée, ayant appris par les prisonniers, leur dit-il, que d'autres criminels se cachaient dans la maison. Lui, il se chargerait des prisonniers. Les soldats disparurent. Puis il alla dans le couloir de la porte de derrière par laquelle entraient un rayon de soleil. On entendait le vacarme de la perquisition. Ils fouillaient maintenant les combles. Walter se demandait encore si Hermann pourrait faire quelque chose pour eux. Sortir, franchir les quatre mètres qui séparent la porte de l'angle du mur, bondir par la brèche, on avait cent fois le temps de se faire tuer. Mais qu'importe s'ils l'étaient ensemble ? Rester les mènerait plus sûrement à la mort puisque la Gestapo était au courant de leur activité comme le prouvaient les paroles de Hermann et il ne fallait absolument pas que Lisbeth tombe entre leurs mains,

Quelqu'un marchait au-dessus dans la chambre de Charles. Tout était perdu. Et Walter s'attendait à voir dans un instant, lorsque les pas descendaient les escaliers, Lisbeth s'effondrer dans ses bras.

Les pas s'approchèrent de l'escalier. On entendit un choc sur le parquet. Puis les pas s'éloignèrent dans une autre pièce.

Hermann revint. Il avait laissé la porte de derrière grande ouverte. Son visage était tendu.

- Partez !

Walter prit la main de Lisbeth, l'entraîna violemment vers l'issue et disparut avec elle. Aussitôt Hermann tira plusieurs coups de revolver dans le salon et fit voler les vitres avec fracas. Ce fut alors une ruée d'agents et de soldats à travers les escaliers et les couloirs. Hermann, en les bousculant, bondit vers la porte qu'avaient franchie les deux fugitifs.

- Ils se sont enfuis ! Ils se sont enfuis ! Ils ont tiré sur moi ! criait-il.

Les soldats partirent immédiatement à la poursuite des deux jeunes gens. Le policier de la Gestapo qui dirigeait la perquisition avait arrêté Hermann. Celui-ci se tenait raide devant lui.

- C'est toi qui les gardais ?

- Oui, mais...

Et le policier lui asséna deux gifles retentissantes qui firent voler ses lunettes contre le mur. Le jeune officier n'avait pas bougé.

Walter entraînait Lisbeth vers le sommet de la colline en longeant une haie. Des coups de feu étaient partis tout à l'heure lorsqu'ils traversaient le chemin. Mais personne ne les avait aperçus et les Allemands les cherchaient sans doute sur le chemin même qui montait obliquement pour faire un détour avant de passer près de la vieille maison forestière.

Ils furent bientôt arrêtés par une barrière perpendiculaire à la haie. Walter regarda autour de lui.

- Saute ! Ne t'inquiète pas des ronces !

Il poussait Lisbeth quand il vit déboucher un soldat la mitrailleuse à la main dans le champ où ils se trouvaient. Le soldat regardait vers le bas. Il allait se retourner.

- Vite ! Saute !

Il la souleva et la jeta par-dessus la barrière de ronces. Puis il sauta lui-même en s'égratignant les doigts.

- Ma robe est toute déchirée !
- On s'en fout ! Cours ! Baisse-toi !

Ils montaient rapidement le long de la haie en courbant le dos. Quelques coups de feu partirent à une centaine de mètres. Comme on ne les avait certainement pas encore vus, ces coups de feu ne devaient être qu'une expression de zèle de la part des soldats. Ils franchirent de nouveau deux haies sans trop de peine. Un espoir maintenant soulevait Walter. Ils allaient gagner la maison, la traverser et redescendre plus loin dans les taillis sur la route de Mont Cervier. Gagner la vieille maison, là ils seraient sauvés. Mais il resterait Charles ! Qu'allaient-ils faire de Charles ? Le sort de son ami commençait à l'inquiéter.

Soudain, une volée de balles vint frapper les buissons autour d'eux. Instinctivement il s'écrasa dans l'herbe en y plaquant brutalement la jeune fille et il attendit. Rien ne bougeait dans les environs. Alors il leva la tête et il aperçut, à travers la haie, trois soldats qui approchaient presque dans leur direction mais un peu plus vers le bas. Il les vit tirer dans les buissons, au hasard, et les détonations se répercutaient dans la vallée.

- Tu n'es pas touchée ? demanda-t-il à son amie sans trop s'inquiéter, simplement par prévenance.

- Non ! répondit-elle de l'air amusé d'une gosse qui aurait échappé à un ballon lancé par des compagnes.

- Mais il ne s'agit pas d'un jeu, idiot ! répliqua Walter, furieux. Vite ! Partons !

Il la regarda et comprit. L'angoisse de Lisbeth avait disparu au moment où ils prenaient la fuite. Ils étaient libres de nouveau et elle était sûre maintenant que tous deux échapperaient à la Gestapo et à ses horreurs. Ou bien ils parviendraient à se sauver ou bien ils se feraient tuer ensemble. Mais rien ne viendrait les séparer. Cette certitude primait tout chez elle. C'était une sécurité auprès de laquelle tout le reste n'était que détail comme ces détonations qui vous arrachent les oreilles et cette course de cache-cache où Walter l'entraînait par un poignet et même la mort ici dans les champs, mort magnifique à laquelle pendant cette guerre elle avait si souvent rêvé. Et c'est pourquoi elle semblait s'amuser de cette poursuite.

- Maintenant ils peuvent se fouiller pour nous avoir !

Cette remarque prouva à Walter qu'il ne se trompait pas. Il en fut bouleversé.

- Jamais je n'aurais cru qu'elle avait un tel cran, se dit-il.

Ils arrivèrent devant la maison. Walter ouvrit une barrière. La vieille porte était là, un peu verdie mais solide. La clé était cachée au bas du mur entre deux pierres disjointes. Il la sortit et en ouvrit la lourde porte qu'il referma sur eux.

- Sauvés ! s'écria-t-il.

- Tu crois ? répliqua Lisbeth avec un sourire en secouant légèrement la tête.

Il l'entraîna vers l'autre porte mais à peine l'eût-il ouverte qu'il la referma. Deux soldats qui avaient dû grimper rapidement par le chemin arrivaient vers la maison. Ils allaient être là dans un instant.

Le visage du jeune homme avait pâli. Ses yeux cherchèrent une issue puis restèrent hébétés fixés sur Lisbeth. Tout à coup il cria :

- Ah, ils ne nous auront pas comme ça ! Tas de bandits, ils ne nous auront pas comme ça !

Il avait été repris par la crainte de voir son amie traînée dans les cachots et les chambres d'interrogatoire.

- Plutôt mourir ici, ma chérie ! ajouta-t-il, farouche, en serrant les dents.

- Mais oui ! répondit-elle avec un sourire subitement mouillé de larmes.

Il se précipita vers un tas de fagots, en arracha quelques-uns, ouvrit une caisse et en retira une mitrailleuse. Il prit des chargeurs dans une caisse voisine et en fourra un dans le couloir d'alimentation de l'arme.

Lisbeth avait placé une petite poutre contre la porte et elle l'avait solidement coincée dans la fente d'une dalle. Walter, la mitrailleuse à l'épaule, barricada l'autre porte avec des madriers, des souches, des outils. Lorsque ce fut fait, il s'étonna de ce que les Allemands ne soient pas encore arrivés. Ceux-ci devaient redouter quelque chose.

Lisbeth avait pris également une mitrailleuse. Il voulut lui en indiquer le fonctionnement.

- Je sais, je sais. Tu m'as déjà fait voir plus de dix fois.

En effet, lorsqu'il arrivait la nuit après le couvre-feu dans la maison de Charles, il avait coutume d'inventorier le contenu des valises qu'il transportait. Et, ce faisant, il apprenait à Lisbeth la manière de se servir des diverses armes qui lui passaient entre les mains, par plaisir d'ailleurs plutôt qu'en vue d'un combat où elle pourrait prendre part. Elle connaissait ainsi la théorie de la mitrailleuse, du revolver, de deux sortes de grenades et même, car Walter en avait apporté un, du fusil-mitrailleur. Mais elle n'avait jamais tiré.

- S'ils n'ont pas l'intention d'entrer, remarqua Walter, n'allons pas les avertir de notre présence.

Avec un réalisme qui le surprit, elle s'empressa de détruire cet espoir insensé.

- C'est impossible, dit-elle tranquillement en chargeant son arme.

Aucun bruit à côté de la maison. Ils attendaient. Le visage de Walter reflétait une profonde angoisse.

- Tu pleures ? Pourquoi ?

- Ce n'était pas pour toi, tout ça ! répondit-il.

Elle lui prit la tête dans ses mains.

- C'est stupide ! Tu me fais de la peine de penser ça . Moi, je suis contente. Depuis si longtemps je prévoyais...

Il allait se jeter à ses pieds quand on entendit des pas au dehors puis des coups contre la porte. Comme elle ne s'ouvrait pas, ils cherchèrent à l'enfoncer.

Le sort en était jeté. Walter se précipita, ajusta rapidement son arme par une fente et déchargea une rafale. Dans les détonations on entendit crier. Puis plus rien.

Les Allemands ne ripostaient pas. Ils avaient dû être surpris. Un corps était tombé contre la porte. Walter se baissa et regarda par-dessous. Il vit une main tout près de la fente, plus loin une arme. Cette fois le sort en était jeté !

- Descendu un, peut-être deux. Viens vite !

Il fit sauter la poutre et ouvrit la porte. Mais il la referma aussitôt et l'étaya de nouveau. Il avait encore entrevu des uniformes verts.

Des pas s'approchèrent. Il réajusta le canon de son arme et tira de nouveau en criant :

- Attention !

A peine s'était-il retiré de la porte que des coups de feu firent voler des éclats de bois. Puis de nouveau le silence.

- Tu les as eus demanda Lisbeth.

- Peut-être.

- Il faudrait les soigner.

Soudain des balles percèrent l'autre porte et allèrent claquer dans les fagots. Cette fois, les Allemands prenaient l'affaire au grand sérieux.

- On ne voit rien d'ici, dit Walter. Montons.

Il y avait là-haut deux grandes pièces qui ressemblaient plutôt à un grenier, avec deux vieux lits de fer et un poêle rouillés, une horloge encore intacte et des chaises plus ou moins boiteuses. Deux fenêtres aux volets disjoints répandaient dans ce débarras une paisible clarté. De grands pots de fleurs les ornaient mais seule une sorte d'herbe folle poussait dans la terre qui s'y trouvait encore.

Ils se placèrent sous la fenêtre la plus proche qui dominait le versant par lequel ils venaient de grimper. Les Allemands tiraient toujours dans les portes du bas. Walter regarda par une ouverture entre le mur et un volet. Un soldat se glissait le long de la haie en direction de la maison. Aussitôt il l'ajustait quand une détonation près de lui le fit sursauter.

- J'ai eu peur ! remarqua Lisbeth qui venait de tirer. Quel pétard !

Surpris, il regarda.

- Tu l'as eu.

Et Lisbeth regardant aussi ouvrit des yeux mi-ravis mi-terrifiés.

- Tu mettras la rafale une autre fois. Oui, ici, appuie.

Une balle frappa une vitre qui dégingola près de la jeune fille.

- Va te mettre à l'autre fenêtre. Ils tirent aussi de l'autre côté.

Lisbeth en se baissant gagna la fenêtre opposée. Ici encore quelques balles avaient percé les volets. Elle chercha quelque chose pour se protéger. Un vieux matelas gisait près d'elle dans un lit rouillé. Elle le traîna, plein de poussière, l'appuya contre la fenêtre et se mit en position de tir dans l'intervalle formé par un coin du matelas et le mur.

L'idée était bonne. Il restait un matelas sur l'autre lit. Walter le plaça contre sa fenêtre avec des pièces de bois et de fer. Cela faisait derrière les pots de fleurs un excellent échafaudage où on pouvait s'allonger pour viser. A une centaine de mètres un uniforme bougeait. Il tira et ne vit rien. Il attendit encore.

- Je ne vois personne, déclara Lisbeth toujours à son poste et comme un peu ennuyée.

Il profita alors de ce silence pour dégingoler au-dessous et rapporter un panier de chargeurs, des grenades et une autre mitrailleuse. Il remontait quand il entendit quelques coups de feu et le bruit d'un corps qui tombe. Il serra les dents mais en arrivant dans la pièce, il aperçut Lisbeth toujours

guettant, gracieuse, dans sa robe largement déchirée. Il lui apporta des chargeurs, l'embrassa et revint à son poste.

- Par ici, Lisbeth ! Vite !

Une dizaine de soldats approchaient par bonds, tandis que d'autres tiraient contre les fenêtres. Leurs volets s'effritaient sous les coups violents des balles et ce n'est que bien abrité derrière un madrier placé sur le matelas qu'il put voir ce qui se passait. Les jeunes gens tirèrent quelques rafales. Des Allemands disparurent. Un autre ne rampait plus.

- Qu'est-ce qu'on prend ! dit Lisbeth.

Walter tourna un instant la tête. Un peu de sang coulait sur le visage de la jeune fille. Elle n'en continuait pas moins à tirer sans trop se soucier de la pluie des débris, ni des sifflements des balles qui allaient se fichent dans les solives du plafond.

- Pars à l'autre fenêtre ! Pars à l'autre fenêtre !

Elle n'obéit pas. Il n'eut pas le temps de s'inquiéter. Des soldats en bas enfonçaient la porte. Il lança trois grenades à la suite à travers les planches déchiquetées des volets. Des explosions secouèrent la maison. On entendit des hurlements. Puis plus rien.

Une lueur d'orgueil monta aux yeux du jeune homme. Il savait désormais leur position intenable et désespérée. Lisbeth et lui allaient mourir ensemble d'une mort héroïque mais facile, seuls tous deux en face d'une cinquantaine d'ennemis. Ceux-ci ne sachant probablement pas à combien d'hommes ils avaient affaire se bornaient maintenant à cerner la maison en attendant une décision de leurs chefs.

L'excitation de Walter s'évanouit bientôt dans le silence inattendu et lourd qui succédait brusquement aux détonations. Il ne put s'empêcher de penser à l'absurdité de leur position et de leur perte. A quoi cela servirait-il ? A rien ! Comme à l'autre guerre !... S'être engagé dans la Résistance pour en aboutir là !... Alors qu'il aurait été si bon et si utile de revivre avec la France !... Non, il ne fallait pas mourir !... Une mort est toujours inutile. Il n'y a que la vie qui compte. Il ne fallait pas mourir ! Il fallait fuir à tous prix ! N'avaient-ils pas résisté jusqu'ici à une quarantaine de Boches ? ... Fuir !... C'était peut-être possible ! ...

Un coup de feu claqua. C'est lui qui avait tiré, automatiquement, en voyant se lever une silhouette grise... Non, il n'y avait pas de fuite possible ! ... Cette fois il allait pleurer quand il vit Lisbeth agenouillée contre le mur, à côté de lui, qui priait. Il s'approcha, la prit par les épaules et la regarda longuement, à genoux devant elle. Un filet de sang barrait son front. Il l'essuya avec son mouchoir doucement.

- Cela te fait mal ? demanda-t-il presque à voix basse.

- Je ne sens rien. Pas plus que toi. Laisse voir.

Elle prit le mouchoir et elle en essuya le visage de Walter que des éclats avaient blessé.

- Maintenant tu es beau, mon grand, murmura-t-elle.

Ses lèvres étaient pâles. On voyait dans le creux de son cou les battements de son cœur.

- Ma chérie, je n'aurais jamais cru que notre vie soit si courte, reprit Walter dont les yeux s'emplissaient de larmes.

- Je suis si heureuse d'être avec toi, répondit-elle.

Son visage s'éclaira d'un sourire calme.

- Si heureuse que je ne vois pas d'injustice à ce que nous mourions si vite. La mort, tu sais, je m'en fous. Qu'est-ce que la mort ?

Elle lui prit les mains.

- Nous avons de la chance. Et, ajouta-t-elle en ouvrant de grands yeux, nous en avons encore ce soir. Rien ne nous séparera plus.

Walter la pressa violemment sur sa poitrine en ressentant une vive réaction et plongea ses lèvres dans les lèvres suaves de la jeune fille qui ouvrait avidement la bouche. Aussitôt il fut agité d'une série de spasmes étourdissants auxquels celle-ci répondait par d'ardents soubresauts.

- Ce soir...

Une volée de balles vint les arroser d'éclats de bois et de plâtre. Puis une autre et une troisième. Instinctivement ils s'étaient relâchés et plaqués sous la fenêtre.

- Ça recommence, dit-il, désemparé. Qu'est-ce qu'on fait ?

- On se rend ! répondit Lisbeth en riant, ce qui étonna Walter une fois de plus.

Il se trouva soudain lâche en face de son amie et déclara dans un sursaut de hardiesse :

- Ils tirent au F.M. ? Je vais leur montrer que nous en avons un aussi ! Surveille-les et fais attention ! Il faut qu'ils y laissent des plumes, les salauds !

Il descendit les escaliers. La porte par où ils étaient entrés dans la maison, déchiquetée par les grenades, et la barricade éparpillée laissaient une ouverture démesurément grande. Il dut ramper pour atteindre le tas de fagots qui cachait les munitions. Il revint en traînant un fusil-mitrailleur avec dans ses poches autant de chargeurs qu'il pouvait leur en faire contenir en les serrant de ses bras. Mais en passant par-dessous les débris de la barricade il vit s'approcher à la course une dizaine d'Allemands. Aussitôt il entendit là-haut le tir de Lisbeth. Automatiquement les soldats se plaquèrent sur le sol tandis que d'un taillis des fusils-mitrailleurs arrosaient la fenêtre où elle se trouvait.

Ce répit laissa à Walter le temps d'armer et de s'allonger derrière les madriers qui pouvaient encore l'abriter et il sentit ses nerfs se détendre lorsque la lourde arme vibra dans ses mains. Il arrosa le taillis et les petites flammes qui en sortaient s'éteignirent. Puis il visa deux soldats qu'il pouvait apercevoir étendus près d'une barrière. Les deux hommes eurent un grand soubresaut.

Mais les balles sifflaient autour de lui et l'une d'elles lui passa si près de la tempe que son oreille en fut douloureusement assourdie. Il se retira alors et monta les escaliers en tenant toujours son arme encombrante.

Quand il arriva là-haut il resta immobile. La jeune fille était étendue la face contre le matelas qui lui servait de position de tir, les mains repliées au-dessus de sa tête. Sa mitrailleuse était comme déposée soigneusement le long de ses jambes... Walter s'approcha lentement, voulant croire le plus longtemps possible qu'elle n'était que blessée. Mais quand il la souleva, il vit un long filet de sang ruisseler de son front sur son visage et jusque dans sa poitrine. Des gouttes rapides roulaient sur le plancher et la flaque s'agrandissait. Ses yeux ouverts étaient absents.

Il n'en ressentit aucune émotion sinon une grande souffrance au fond de laquelle il trouvait une paix sereine. Tout ce qui arrivait était normal, pensa-t-il vaguement. Il ne lui restait plus qu'à la rejoindre. C'était si simple. Il prit la tête de son amie, posa ses lèvres sur son front à côté de la blessure mortelle, ferma doucement ses yeux qui ne le voyaient plus et la laissa reposer sur le matelas.

Les Allemands avaient pénétré dans la maison. Il les entendit marcher avec prudence. Aux craquements de leurs pas ils devaient être nombreux. Pourquoi, avant d'entrer, n'avaient-ils pas lancé de grenades ? Le silence leur laissait-il penser que les défenseurs de cette misérable forteresse étaient tous tombés ? Le temps lui semblait démesurément long.

Enfin les pas se rapprochèrent. Les Boches commençaient à monter, leurs armes braquées. Alors le jeune homme, la crosse de l'arme sous le bras, s'élança résolument face à l'escalier obscur et lâcha sa rafale en fermant les yeux.

\* \* \* \* \*

Dans le wagon qui les emmenait vers l'Allemagne les détenus politiques entassés les uns sur les autres chantaient la Marseillaise et l'Internationale à tue-tête en l'entrecoupant de cris à l'adresse de Vichy et des Allemands. Ils savaient que les Alliés avançaient à toute vitesse sur Paris et que dans peu de temps la France entière serait libérée. On les emmenait juste au moment où allaient finir leurs souffrances. Aussi l'excitation était-elle à son comble. Mais personne ne bougeait car dans les couloirs des soldats allemands par groupes de quatre veillaient, impassibles, l'arme prête à tirer. D'autres montaient la garde à chaque extrémité des wagons et dans les cabines des serre-freins. Au départ, voici un quart d'heure à peine, cinq détenus avaient eu la folle audace d'essayer de s'enfuir. Ils avaient été abattus.

Tous ces hommes, des jeunes pour la plupart, espéraient que le train serait arrêté en pleine campagne par un sabotage et que le Maquis viendrait les délivrer. Les Allemands sentaient la maîtrise du rail leur échapper, comme le prouvait ce départ précipité avec un train formé de tous les wagons qui leur tombaient sous leur main. Déjà on avait croisé avec des hurlements de joie les débris d'un convoi déraillé. Les fourgons fracassés répandaient sur le ballast des milliers de pneus et la locomotive en tombant du talus était restée plantée droite comme un i. Les détenus qui avaient la chance de se trouver contre une portière guettaient anxieux le premier signe de leur déraillement.

Un jeune homme en ciré noir était assis par terre, le dos contre une portière, les jambes enfilées entre les pieds de ceux qui se tenaient debout. Il ne chantait pas. Depuis huit jours une seule pensée le hantait, l'oppressait. Ses traits amaigris reflétaient une épuisante inquiétude.

Si elle a été prise, elle n'aura rien pu répondre au sujet des papiers qu'ils auront trouvés sur elle puisqu'elle ne savait rien. Où est-elle en ce moment ? A-t-elle appris à temps la perquisition ou bien est-elle revenue à six heures comme prévu ? Dans ce cas a-t-elle vu les autos et les soldats devant la grille ? Ou bien, comme ils font d'habitude, ont-ils guetté dans les environs pour arrêter ceux qui avaient voulu entrer et fait demi-tour ?

Depuis huit jours c'était la même horreur qu'il cherchait à fuir et ses traits étaient plus amaigris par cette souffrance que par les privations des cellules. Il avait tout fait pour savoir quelque chose. Il avait interrogé tous les prisonniers qu'il pouvait approcher. En vain. Et les heures d'angoisse avaient passé lentement, surtout la nuit. Il avait pleuré et prié longuement et les brutalités qu'il avait subies, il les offrait pour la vie de Louise, pour qu'au moins il ne soit pas fusillé avant de savoir ce qu'il advenait d'elle. Une autre souffrance semblait répondre à la sienne. Une espérance le soutenait.

C'est au cours d'un interrogatoire qu'il apprit la mort de ses deux amis. Il en éprouva une grande peine mais une peine claire, propre, sans rien de morbide. Il enviait leur sort rectiligne et sans problème. Louise et lui n'avaient pas été aussi favorisés puisque, l'un des deux disparu, la vie entière



de l'autre serait une longue peine. Si tout s'était bien passé pour elle mais de son côté il avait, lui, de bonnes raisons pour espérer s'en tirer.

Lorsqu'en effet il comprit que la police allemande n'avait rien trouvé dans sa maison, qu'elle n'avait de preuves que contre Walter et seulement des soupçons sur lui, bien qu'elle fut au courant des visites que se rendaient les deux jeunes gens, il se mit à lutter de toutes les forces de son intelligence pour recouvrer sa liberté ou tout au moins pour échapper à la mort. Il avait rusé, pris sous les coups une attitude peureuse et naïve, soutenu des thèses collaborationnistes. "Si quelqu'un me le reproche un jour, je lui casse la gueule !" et finalement il avait réussi à faire douter les agents qui l'interrogeaient.

Maintenant, plus calme, il sommeillait dans le train. Ses craintes au sujet de sa fiancée s'apaisaient peu à peu. Il la sentait là, tout près de lui, le consolant, l'aimant. Il s'absorbait en elle au roulement du wagon sur les rails. Comme ses compagnons, il espérait une occasion de fuite et il savait que dans le cas contraire leur captivité serait courte. Il était épuisé. Sa souffrance se faisait légère. Il s'endormit.

Il dormait depuis quelques minutes lorsqu'il sentit remuer les jambes qui enserraient les siennes. Ouvrant les yeux, il vit une tête rousse se pencher sur son visage. C'était Laurent. Aussitôt il se leva et salua son camarade d'un chaleureux serrement de mains. La rencontre de Laurent semblait tout sauver.

Tout de suite il lui demanda des renseignements sur les dangers qu'il avait courus. Laurent avait trouvé la Gestapo au rendez-vous fixé par Walter que celui-ci avait eu l'imprudence de noter sur un carnet. Il avait subi comme les autres un interrogatoire avec l'assaisonnement d'usage mais, n'ayant aucune preuve contre lui à part des ragots malintentionnés de voisins anonymes, on l'avait expédié pour l'Allemagne.

Ce n'est qu'après ces explications que Charles osa enfin poser la question qui le tourmentait.

- Tu as vu Louise le jour de notre arrestation ?
- Non, répondit Laurent d'un air gêné que Charles remarqua.
- Elle n'est pas allée au jardin Claude Bernard vers trois heures ?
- Non. Je l'ai attendue tout l'après midi.

Charles devenait pâle :

- Elle avait le code ! ...

Il s'appuya contre la portière.

- Oh bon Dieu, ils l'ont arrêtée ! ...

Mais il se redressa brusquement et il mit la main sur l'épaule de Laurent.

- Dis-moi tout ce que tu sais, mon vieux. Allons !

Laurent répondit qu'il ne savait rien.

- Tu me caches quelque chose. Dis-moi ce que tu sais ! Vite !

Sa main tremblait mais Laurent répondit encore :

- Je ne peux tout de même pas dire ce que je ne sais pas !

- Tu ne vas pas tout de même attendre que je te casse la gueule, non ? cria Charles en le secouant.

Les voisins entassés contre eux se retournaient. Les autres qui n'avaient rien entendu continuaient à chanter un chant de la Résistance.

- Charles, lâche-moi ! répliqua Laurent avec autorité.

Et quand il se fut dégagé :

- Je crois qu'il vaut mieux tout te dire... Voilà ce que je sais.

Laurent vit le regard fiévreux de son camarade braqué sur lui. Il hésita une seconde mais il comprit que le doute interminable détruirait plus sûrement son camarade que la vérité brutalement apprise.

Il baissa la tête :

- Louise a été arrêtée et elle a été fusillée avec d'autres en représailles à un attentat. Voilà tout ce que je sais.

Il releva les yeux. Son camarade, le dos appuyé contre la portière, n'avait pas fait un geste. Pas un muscle de son visage n'avait bougé. Son regard était absent. Il ne respirait plus. Enfin il poussa un profond soupir et presque à voix basse il dit :

- Je saute.

Laurent comprit qu'il ne pourrait pas l'en dissuader. Il estima que la mort serait un bien pour lui. Mais il arrêta net son poing qui allait frapper la vitre. D'abord ce n'est pas d'un coup de poing qu'on peut briser une épaisse vitre de wagon. Ensuite il fallait tout de même lui laisser une chance de s'en tirer avant que les soldats n'arrivent. Il cherchait le moyen de déclouer la fenêtre car les Allemands n'avaient rien trouvé de mieux que de la bloquer par de grosses pointes.

Tous les détenus du compartiment s'étaient retournés. Ils avaient compris ce qui se passait et manifestaient, chacun à sa façon, leur haine des Boches et leur sympathie pour leur camarade.

- On va crier hourra pendant qu'il cassera la vitre avec son pied, cria un petit gars dans un coin.

C'était l'idée lumineuse. Laurent repoussa un peu les autres pour avoir la place de lever son soulier ferré.

- Pour le Maquis, cria le petit déporté, hip, hip, hip ! ...

Tous crièrent à tue-tête :

- Hourra ! ...

- Encore, demanda Laurent afin d'en finir avec de gros morceaux de vitre qui tenaient toujours.

- Hip, hip, hip ! ... Hourra ! ...

Charles posa son pied sur le rebord de la fenêtre toute hérissée encore de pointes de verre, s'accrocha par les mains et passait déjà la tête. Au-dessous de lui le ballast filait à toute vitesse. La pluie frappait son visage.

- Saute ! Les voilà ! cria quelqu'un.

Inquiets des cris qui partaient de ce compartiment et dominaient les chants des autres, les Allemands s'approchaient. Mais les détenus étaient de nouveau tranquilles et les têtes surhaussées les empêchaient de voir le bris de la vitre.

Alors pour ce camarade qui venait peut-être de se tuer et pour sa fiancée fusillée le petit gars entonna la Marseillaise qu'ils chantèrent tous à pleine voix en hurlant spécialement sur les mots :

*Ils viennent jusque dans nos bras  
Egorger nos fils et nos compagnes*

Laurent avait vu son camarade sauter, heurter le sol face à la vitesse, faire quelques bonds et rouler dans le fossé. Il jugea qu'il s'en était peut-être tiré sans blessure grave et il se demanda s'il n'allait pas tenter lui aussi l'expérience. Les Allemands n'avaient rien vu. Pas un coup de feu de tiré. Mais quand il se pencha pour évaluer la vitesse, la course vertigineuse du ballast le fit changer d'avis. Pour le moment du moins car rien n'empêchait de suivre l'exemple de Charles lorsque le train ralentirait.

Ses compagnons avaient fini de chanter lorsque l'un d'eux déclara vouloir sauter à son tour.

- Saute si tu veux, répondit un autre. Ça fera deux de moins à la Libération. Nous on reste. Je parie un paquet de cigarettes qu'avant une heure on n'aura plus besoin de sauter. Ça sautera bien tout seul.

- Attention, bon Dieu ! Les Fritz !

Les Allemands revenaient une fois de plus mais ils ne pouvaient apercevoir la vitre brisée. Ne trouvant rien d'anormal dans cet amoncellement de corps et de regards haineux, ils revinrent à leur poste au bout du wagon.

Les minutes passaient. Le train ne ralentissait pas. Tout en surveillant la voie Laurent se mit à penser à autre chose. Maintenant que la résistance avait pris fin pour lui et son groupe, il éprouvait le besoin de faire un examen de conscience impartial et positif. Une lourde responsabilité pesait sur lui : trois morts dans son équipe et peut-être quatre. Avait-il été un bon chef ?

Certes, pendant les dix mois qu'il avait eus à le diriger, son groupe avait rendu des services appréciables aux Alliés. Sept parachutages, trois réceptions d'agents, transmissions régulières de renseignements de toutes sortes, et surtout le coup le plus réussi : le relevé photographique complet des plans et documents concernant les fortifications en cours sur toute une partie de la côte à l'est de Saint Raphaël. Par ailleurs, Laurent avait personnellement, et par deux fois, sauvé la vie à un chef important du Maquis.

Mais pourquoi son groupe avait-il été brûlé ? Était-ce par un pur effet de hasard ? La Gestapo avait bien mis la main récemment sur un autre groupe avec lequel il avait eu quelques relations mais les chances d'avoir été filé de ce côté paraissaient tellement minces. Ou bien avait-elle réussi par une observation discrète et des recoupements astucieux à saisir leurs allées et venues ? Les relations de Walter avec Hermann l'avaient toujours inquiété. Il ne pouvait guère douter du jeune Allemand mais comme celui-ci était depuis peu attaché au service de la Gestapo, il devenait évident que toutes ses fréquentations devaient être surveillées. Ces messieurs n'ignoraient pas que les meilleurs renseignements s'obtiennent la plupart du temps par voie de camaraderie, de flirts et surtout sur l'oreiller. Ainsi ils auraient eu les yeux sur Walter et peut-être l'auraient-ils surveillé plus longtemps si l'avance alliée ne les avait contraints à prendre une décision rapide. En effet tout portait à croire qu'ils venaient seulement de découvrir l'affaire. Il était curieux de constater qu'ils n'avaient sorti aucune preuve contre Charles et lui-même. Et cela démontrait l'efficacité des méthodes de sécurité de son groupe. Bien plus, ils ignoraient que Louise était la fiancée de Charles, sans quoi ils n'auraient pas été naïfs au point de se laisser convaincre que Charles ne partageait pas son activité.

Quant aux trahisons, de quelque côté qu'il se tourne, il n'en voyait pas la possibilité. Aucun de ceux qui n'avaient pas été arrêtés n'était soupçonné et ils continuaient à servir la même cause ainsi qu'il l'avait appris incidemment.

De toutes façons, s'il ne trouvait aucune faute à se reprocher à lui-même ni à ses compagnons, on pouvait tout de même objecter que la plupart d'entre eux étaient bien jeunes. Avec ses vingt-six ans, lui, il se trouvait l'aîné. Walter et Charles entre autres, si pleins d'ardeur et de foi, manquaient de qualités professionnelles. La Résistance était plus pour eux un idéal qu'une science. Ils accomplissaient leur travail sans se rendre assez compte du danger. Ils désiraient un peu trop d'activité alors que les meilleurs succès se remportaient au prix de beaucoup de calme et de patience. La plupart du temps il valait mieux employer la tactique de l'araignée : s'établir au bon endroit, se faire ignorer et attendre en silence les occasions.

Charles et Walter étaient en outre fiancés. Et l'amour qui exalte l'individu dans la lutte ouverte va mal avec la prudence et le labeur obscur et combien décevant d'un agent de renseignements. Lui, Laurent, était seul et il est possible que cette solitude l'ait préservé de grosses bévues car il n'avait pas de comptes à rendre à un amour qui se veut et se doit d'être fécond.

Et cependant, pensait Laurent, je suis injuste. Le plus grand travail de la Résistance se fait par les jeunes et par des jeunes comme ces deux-là. Ils sont des milliers de fiancés en France qui risquent ce qu'ils ont de plus cher pour lutter justement contre tout ce qui menace leur bonheur. Des milliers de jeunes avec tous les défauts de la jeunesse, quoi bien atténués par les épreuves traversées, qui utilisent les forces d'un amour pour accomplir une tâche qui autrement leur eut fait peur.

Et Laurent, s'oubliant lui-même, rendait justice à la jeunesse qui à travers erreurs, faux pas, imprudences, déceptions, marchait quand même vers la victoire.

\* \* \* \* \*

Charles se relevait du fossé, hébété, promenant sans comprendre les yeux autour de lui. Il fit quelques pas inconscients. De vives douleurs lui brûlaient la hanche et la jambe droite. Il se regarda le corps. Un peu de sang coulait de ses vêtements déchirés. Il toucha son bras, le remua, se sécha les yeux. Oui, il avait sauté du train en marche... Du train qui l'emmenait... très loin...

- Non, mais qu'est-ce qui se passe ? Je suis fou ? ...

En même temps que la sensibilité revenait dans son bras, un rêve cruel remontait à sa mémoire.

Il descendit du talus sur un pré. Tout à coup il passa les mains sur son front : Louise arrêtée... fusillée... Mais les cris éloignés qui l'avaient tant remué une nuit au fond de sa cellule, c'était peut-être les siens ? ... Comme un ouragan qui descend des monts et arrache tout sur son passage, une immense douleur s'abattit sur lui. Il tomba contre l'herbe et il éclata en sanglots : "Louise, ma Louise chérie !" Ses doigts entraient dans le sol trempé. Il pleurait, la tête dans ses bras. Sa gorge lui faisait mal. "Louise !... Louise !... Que lui ont-ils fait ? Ma Louise ! Mon amour !" Des paroles incohérentes sortaient de ses lèvres parmi les sanglots qui lui secouaient la poitrine. Et les beaux cheveux noirs qu'elle aimait tant retombaient en volutes mortes sur son coude replié.

Le pré s'étendait jusqu'à une route bordée de platanes. L'herbe était mouillée. Des nuages passaient très bas, presque des brouillards. Un vent mêlé de pluie agitait la cime des peupliers qui longeaient la voie ferrée. On n'aurait su dire l'heure de cette journée uniformément grise. Dans la campagne déserte et silencieuse par moments on oiseau chantait. Il chantait à travers le bruit monotone des gouttes sur les arbustes et dans les herbages.

Charles s'était relevé. Rien ne comptait plus pour lui, ni la pluie, ni les arbres, ni même la douleur de ses plaies. Il marchait automatiquement, attiré vers sa ville natale par une force inconsciente. Son âme se consumait d'un implacable sentiment de révolte, âpre, amer, qui pesait sur lui d'un tourment nouveau. Il ne savait plus. Il ne comprenait plus. Le monde était vide. Rien ne répondait à sa peine.

- Mais Dieu ! Dieu ! Où est Dieu, murmurait-il. Où est ce Christ qui disait : priez ! Si Dieu n'a pas répondu à des prières aussi brûlantes, alors comment prier ? Illusions que tout cela, justes bonnes à faire rêver, à rendre la vie un peu moins cruelle ! Lorsqu'on voit les plus belles joies foulées aux pieds, les morts s'entasser sur les morts, les crimes s'ajouter aux crimes sans que rien ne vienne gêner les criminels, les vertus avilies, les amours les plus purs souillés, et qu'en dépit des prières ardentes pour les causes les plus nobles, en dépit des mains tendres crispées vers lui sous la torture, le ciel reste sourd et vide, que rien, pas la moindre étincelle de pitié ne tombe d'une pensée quelconque, qu'il n'y a rien, rien que des fouets, des chaînes et des monstres acharnés sur un corps jeune et pur, tout cela crie, tout cela hurle le néant de Dieu !...

Charles aurait voulu crier sa colère et son désespoir aux campagnes, prendre à témoin tout ce qui existe de la cruauté de ce Dieu qui n'existe pas, ne plus exister lui-même, oui, se tuer et mettre ainsi le comble à l'aberration du monde !...

Tout idéal croulait en lui. L'idéal ? Un mot vain comme les autres ! Il lui semblait d'une autre existence le temps d'avant son arrestation. Les innombrables belles heures qu'il avait vécues avec son amie faisaient partie d'un passé qui ne lui appartenait plus. Maintenant il marchait seul sur une route sans désir, sur une route qui ne menait à rien, sur une route qui l'éloignait d'elle pour toujours.

Sa blessure à la hanche le faisait de plus en plus souffrir. Il s'arrêta près d'un platane, la regarda puis il recueillit de l'eau dans un fossé avec son mouchoir et la lava des traces de terre qui s'y trouvaient collées. Finalement il plaça le mouchoir sur la plaie en le fixant sous sa ceinture.

Il avait repris sa marche, la tête vide. Il voulait ne penser à rien comme un pêcheur qui ferme les yeux dans la tempête. Et voici qu'une ronde douce et amère venait s'enrouler et tourner autour de lui. Toutes les belles heures de son amour y défilaient, toutes les rencontres, tous les détails savoureux, tous les poèmes que Louise et lui s'étaient écrits, des passages entiers de leurs innombrables lettres, des mots échangés au hasard, des thèmes musicaux, c'était toute une foule de bonheurs perdus qui surgissait tour à tour dans sa pensée. Et lui, il regardait, il écoutait. Mais, peu à peu, un lumineux souvenir s'imposa et fit pâlir tous les autres.

Comme il marchait sur cette route mouillée et sombre, ainsi marchait-il un soir, sac au dos, sur une route des Alpes. Quelques rares gouttes s'écrasaient sur le goudron et il hâtait le pas pour trouver un abri au chalet le plus proche. La vie était belle. Il chantait. C'était un de ces soirs où le corps fonctionne avec aisance dans une agréable fatigue, où la pensée se meut avec agilité, où les sentiments s'exaltent étrangement. Il chantait parce que les montagnes s'entouraient d'écharpes grises, parce que des rayons de pluie traînaient sur la plaine, parce que le torrent modulait sa voix à chaque aspect de la route. La pluie qui s'annonçait le préoccupait peu. Il s'était tant de fois trempé jusqu'au caleçon qu'il aurait reçu sans déplaisir une nouvelle douche.

Il marchait ainsi d'un bon pas quand il aperçut, loin devant lui, dans un tournant, penchée sur sa bicyclette renversée, une jeune fille. Elle était seule. Il en ressentit alors une impression étrange, comme si de tous temps il avait attendu cette rencontre ...

Oui, c'est ainsi qu'il la vit pour la première fois, vision unique, vision morte. Aucun homme, aucun Dieu ne lui rendrait plus les jours heureux ? Pourquoi ce souvenir revenait-il ainsi le torturer ?... Il se jeta dans le présent. La pluie redoublait. Elle mouillait son front brûlant. Elle coulait de ses cheveux dans son cou. Elle ruisselait sur son imperméable. La route était déserte. Des gouttes couraient le long des fils électriques.

Un cycliste apparut. C'était une femme. Une jeune fille blonde sous un capuchon gris. En passant, elle jeta un regard étonné sur ce voyageur qui, pas plus qu'elle, n'avait peur du mauvais temps.

Mais qu'importait à Charles le passage de cette inconnue ? L'autre fille, celle de la bicyclette, avait entendu son pas et s'était retournée en relevant ses cheveux d'une main qui tenait une clé à molette. Son visage reflétait un réel désarroi.

- Qu'est-ce qui vous est arrivé ?
- Je suis entrée dans une pierre.

Des pierres arrachées à la montagne par la dernière avalanche encombraient en effet la route. Quand on descend à toute vitesse, on n'arrive pas toujours à les éviter.

- Vous vous êtes fait mal ?

- Un peu. Ce n'est rien. Cela aurait pu être plus grave.

Elle portait une éraflure au poignet, une autre à la jambe. Sa robe n'avait pas d'accroc mais elle était pleine de poussière... sa robe blanche imprimée de vert.

- Il faut penser à vous d'abord. Vous n'allez pas repartir dans cet état ?

- Ça ne fait rien. Je suis pressée.

Charles fut surpris du ton chantant de sa voix.

- Je m'occuperai de votre vélo. Mais avant...

Il hésitait devant ce qui lui semblait tout à coup de l'audace.

- Avant, permettez-moi de panser votre jambe et votre poignet.

- Ce n'est pas la peine, répondit-elle vivement. D'abord je n'ai rien pour me panser.

- J'ai ce qu'il faut, déclara Charles plus sûr de lui en enlevant son sac d'un coup d'épaule. Voulez-vous vous asseoir ?

D'une trousse de cuir il sortit bandes, coton, tubes, en se trouvant heureux de s'être muni de sa pharmacie pour cette course. La jeune fille s'était assise sur une grosse pierre. Elle paraissait moins désemparée et Charles sentit que son arrivée l'avait tirée d'un profond embarras.

Il mit un genou à terre et il appuya la jambe blessée sur son autre genou. Et, pendant qu'il la pansait, il se sentait un peu attendri de se faire le sauveteur d'une jeune fille. Il passait légèrement le coton sur la plaie et donnait à ses gestes le plus de douceur possible.

Lorsqu'il eut entouré la jambe avec une longue bande qui tenait à merveille, le regard grave et lumineux qu'il rencontra le pénétra profondément et il se sentit rougir. Alors pour reprendre contenance il passa au poignet et l'opération tout aussi correcte que la première fut achevée en un instant.

- Voilà. Ça ira, dit-il en nouant la bande.

Il releva de nouveau la tête en gardant toujours son genou au sol. Elle souriait cette fois et son visage lui parut éblouissant de douceur.

- Vous êtes bon, murmura-t-elle, un peu rougissante elle-même.

Charles se releva.

- C'est tellement naturel quand on rencontre... quand on rencontre quoi ? se demanda-t-il, et il termina si gauchement : quelqu'un qui a besoin de vous, qu'il eut envie de rire.

- Ça vous fait mal ?

- Non, c'est épatant. Mais ma bicyclette ?

Charles s'aperçut qu'il n'avait pas encore vu la machine.

- Votre bicyclette est foutue pour le moment. Regardez la roue avant. Et la pédale est cassée. Qu'est-ce que vous étiez en train d'y faire ?

- Je ne sais pas trop.

- Je crois qu'il n'y a qu'une solution.

- Il n'y a qu'une solution, reprit-elle d'un air amusé.

Charles endossa de nouveau son sac et remit la bicyclette sur ses roues.

- Non, je la mènerai. Vous, vous êtes blessée.

- Tant que ça ? demanda-t-elle en prenant le guidon.

- Je veux la mener, insista-t-il. Vous, votre sac vous suffit.

L'averse hésitait. Par moment de grosses gouttes s'écrasaient sur la route et la cloutaient d'étoiles noires. Puis cela s'arrêtait. Des insectes chantaient dans les broussailles. Du sol tiède montait une savoureuse odeur.

Charles avançait en soulevant la roue avant qui refusait tout service. Loin de se rendre compte du comique de la situation, il se sentait un peu gêné par la beauté de la jeune fille qui marchait à côté de lui, silencieuse, bien droite, les pouces sous les courroies du sac sur ses épaules.

Comment le bonheur le plus pur a-t-il pu sombrer dans la mort ? Comment cette puissance d'aimer plus délicate que l'aube et plus forte que le temps a-t-elle pu s'évanouir dans la haine des hommes ? Comment ces yeux clairs et ce doux visage ont-ils pu périr ?

- C'est impossible !... Mais c'est impossible !... se répétait Charles qui n'arrivait pas à se pénétrer de la réalité de son cauchemar. Louise !...

Et de nouveau ce fut la sensation écrasante d'une impitoyable réalité. Il chercha désespérément un appui. Un platane se trouvait là. Il s'y accouda, enfouit la tête sous son bras. Il était bien seul au monde et n'avait plus d'autre raison d'être que de prolonger un moment une souffrance inconsolable. Puis de cette souffrance il ne resterait même plus d'écho et la machine ronde continuerait à tourner...

Où étaient-ils tous ces charlatans de l'histoire, les Socrate, les Confucius, les Christ et tous les vendeurs d'élucubrations métaphysiques ? Ils auraient mieux fait de se taire au lieu de berner les gens par des promesses illusoires qui laissent davantage de désespoir quand elles se révèlent fausses. La vérité est là, toute nue : tout ce qu'a inventé l'imagination des hommes, tous les génies, tous les anges, toutes les divinités et jusqu'aux représentations les plus diverses, les plus ingénieuses d'un Dieu unique, en un mot toutes les religions, tout cela n'est qu'un procédé de la nature destiné à favoriser la vie et ne la dépasse pas. C'est là une évidence qui crève les yeux, de même que les assaisonnements poétiques de l'amour n'ont au fond d'autre but que de favoriser l'union des sexes et amener la reproduction de l'espèce.

- C'est ça, l'amour ?... Non, je suis fou ! Louise ? Je suis complètement toqué !... se disait-il en reprenant sa marche. Louise, aide-moi !...

Ces idées matérialistes à outrance qui s'imposaient à son désespoir avec une logique impitoyable, il ne pouvait les admettre. Il ne parvenait pas à y trouver une échappée humaine, une raison scientifique et universelle en même temps que morale qui expliquât et valut la perte de sa fiancée. Mais il ne pouvait les admettre. Elles réduisaient leur amour et la mort de Louise à de simples phénomènes biologiques. Elles ruinaient un passé lumineux, large, qui emplissait et exaltait ses aspirations d'homme. Il ne pouvait les admettre. Leur amour était présent malgré tout, cet amour qu'ils avaient porté tous deux aussi haut que le réclamait leur jeunesse. Ces deux années de bonheur étaient indélébiles. Elles le pénétraient, elles s'assimilaient à tout son être et le préservaient d'un réel naufrage. Lorsqu'on a vécu un véritable amour, on est pour toujours cuirassé contre ce matérialisme qui veut tout réduire au domaine du laboratoire. Et Charles, pour se prouver à lui-même qu'il est autre chose au monde qu'une matière aveugle qui roule et



déchire, se laissait emporter de nouveau par son souvenir. Il revivait ces minutes où il marchait à côté d'une jeune fille qu'il venait à peine de rencontrer mais dont il se faisait déjà l'ami. Il revoyait avec une netteté étrange la route serrée entre la paroi de la montagne et le ravin. Il entendait le bruit de la bicyclette qu'il portait à moitié, ce bruit régulier de la roue arrière frottant le garde-boue à chaque tour.

- Vous allez loin ? lui demanda-t-il.

- Dans un village à huit kilomètres d'ici ? Je suis en vacances. Et vous ?

- Moi, à Saint Jean de Maurienne. Dix kilomètres. Voici la borne. Nous n'arriverons pas avant la nuit et la pluie redouble.

- Ça ne fait rien. Ce ne sera pas la première fois. Papa dit que c'est bon pour la santé pour nous comme pour les plantes.

Voilà une fille qui n'a pas peur de la pluie, pensait Charles. Il en était ravi. Parfois il détournait la tête. C'était une fille épanouie, bronzée, au visage fin, aux longs cheveux qui retombaient en arrière en roulant sur ses épaules, au pas souple et régulier de quelqu'un qui pratique la marche. Tout à l'heure il avait rencontré son regard bleu. Il ne comprenait pas quelle douceur émanait d'elle. Il se laissait pénétrer par la saveur d'aventure que prenait cette rencontre, saveur fraîche et paisible comme le début d'une belle histoire, rencontre qui passerait si vite... qui était passée si vite ! Secourir une jeune fille, seule, sur une route déserte dans la montagne et redescendre à pied avec elle, c'était presque un rêve et ce rêve de quelques heures laisserait en lui demain un parfum de nostalgie dont il vivrait bien des jours.

- Vous aimez la montagne ? demanda-t-il encore.

- Oui, beaucoup, mais je ne suis jamais montée bien haut.

Cette similitude goûts qui s'affirmait entre eux le toucha et cependant le contraire l'eût surpris. Il poursuivit :

- Moi, je la connais depuis cinq ou six ans. Je n'ai pas fait beaucoup de sommets, moi non plus, mais ce qui compte, ce n'est pas la somme des heures de marche, ni le chiffre des altitudes mais ces torrents qui semblent immobiles, ces pentes raides, ces neiges, ces sommets, là, si hauts dans les nuages.

- Oui, répondit-elle en renversant un peu la tête, moi aussi j'aime tout cela. Il y a longtemps que je voulais connaître les Alpes. Ce n'est que cette année que j'ai pu venir ici avec mon père.

- Et vous connaissez la région maintenant ?

- Je sors presque tous les jours à bicyclette avec deux amies. Aujourd'hui elles n'y sont pas. Mais ça ne me déplait pas d'y partir seule.

- Et vous n'avez pas peur seule ?

- Peur ? Pourquoi ?

- Par exemple d'une mauvaise rencontre, dit-il sérieusement.

Elle se mit à rire :

- Heureusement qu'il y a de braves garçons quand on est en panne !

Il était cependant à cent lieues de se douter à ce moment-là de cet amour qui les unirait si vite... qui commençait à les unir... qu'il les avait tellement unis que la mort même ne pourrait les séparer. Une jeune fille ce soir-là marchait à côté de lui. Leurs pas sonnaient sur la route. Et cette marche, il l'eut voulue éternelle. Et il fermait les yeux pour que la réalité ne vienne pas l'arracher à son souvenir.

Quant il les ouvrit, il aperçut au loin, à peine visible dans la plaine, un clocher vers lequel il était venu prier un soir au retour d'une course de plusieurs jours avec des copains. Cette pointe perdue dans les rayons de pluie parlait d'espérance. Le souvenir de Louise, l'amour de Louise, Louise elle-même était trop vivante pour qu'il put un jour l'oublier. Sa disparition n'était qu'une séparation nouvelle, plus longue et plus pénible que les autres, en attendant qu'il puisse la rejoindre.

La rejoindre ! Et non plus par un suicide égoïste et négateur mais en donnant sa vie pour une noble cause, une cause qu'elle aurait approuvée avec enthousiasme.

- La rejoindre... Mais puis-je raisonnablement espérer la rejoindre ? Après tout il peut bien exister une religion de l'espérance. C'est même la seule capable de se soutenir rationnellement. Puisque rien ne prouve et que rien ne nie une existence future, puisqu'il n'est pas plus étonnant de vivre deux fois qu'une, quelle logique peut nous empêcher d'espérer ? Mais cette religion-là, pour tout ce que j'ai aimé, je veux la garder en moi comme une pauvre, pauvre flamme, mais une illusion de lumière tout de même, qui sera pour elle, en moi, seulement en moi.

- Et vous aimez partir seul ? me demandait-elle alors.

- Je sors d'habitude avec des amis, - c'est exactement ce que je lui ai répondu - mais il ne me déplait pas non plus de sortir seul. On est bien, seul. On a tout le loisir de regarder, de rêver.

- Vous aussi, vous rêvez ? fit-elle ravie.

- Souvent. Trop peut-être. Heureusement que la vie courante nous oblige à l'action !

- Moi qui croyais que les filles étaient rêveuses et qu'au contraire les garçons étaient pratiques et méprisaient nos sentiments à nous ! Un garçon m'avait dit un jour que le rêve était nuisible parce qu'il paralysait l'action et préparait toutes sortes de désillusions. Et vous aimez le rêve ! Au fond je préfère ça..

- Oh, il ne faut pas croire tout ce que racontent les garçons. Ils avouent mal ce qui leur semble trop commun avec les filles. Beaucoup sont des rêveurs mais bien peu veulent en convenir. Au lycée tous les adolescents le sont plus ou moins. Moi, si vous voulez, je suis resté quelque peu adolescent.

Comment se laissait-il aller à des confidences, lui qui était demeuré si fermé depuis certaines plaisanteries de camarades plus jeunes ? Il s'était battu ce jour-là et il avait eu le dessus sur un adversaire plus fort que lui. Mais pendant longtemps il n'avait pas trouvé d'ami, jusqu'à l'arrivée de Walter.

Et il venait de perdre Walter, de perdre Walter et Lisbeth. Lui, il restait seul. Où étaient-ils maintenant, ces deux-là, qui croyaient en une existence future ? La même pensée le tourmentait. Il se heurtait toujours à une porte close. Walter, son ami Walter, qu'il connaissait plus que quiconque, ce garçon si équilibré sur lequel il s'appuyait tout en le contredisant à chaque occasion, Walter existait-il encore ? Sa vie à lui était-elle à jamais perdue ? Et cette jeune fille gaie, bruyante, courageuse qu'était Lisbeth ? Une jeune fille, cela peut-il périr ? Un corps laisse après lui une poussière mais une conscience ne laisse-t-elle pas un souffle, une onde, quelque chose, mais au moins quelque chose ? La mort, est-ce l'anéantissement d'un homme ?...

Il sourit. La chose pourtant la plus triste au monde. Mais pouvait-il, lui, résoudre la plus grande énigme que l'homme se soit posée depuis des millénaires ? Walter lui-même n'avait pu lui prouver la vérité de sa foi chrétienne. Non, la religion ne peut être rationnellement qu'une espérance. Autant de chances pour un au-delà que pour la fin définitive. Alors, puisqu'il faut bien vivre, parions pour un avenir après cette vie.

Charles remarqua une déchirure au loin dans les nuages. Il la regarda longtemps, distraitemment, parce qu'il avait l'habitude de regarder le ciel, parce que Louise aurait été contente d'entrevoir ces hauts nuages rosâtres à travers un ciel de pluie.

Oui, la religion avait l'utilité de faire respecter la vie, de faire aimer aux hommes tout ce qui est beau, tout ce qui est neuf, tout ce qui se crée et se développe. Elle était comme un ferment de croissance de l'humanité. C'était splendide comme un matin. Maintenant, l'humanité parvenue au sommet de la courbe, semble retomber dans son déclin et la religion n'ayant plus de raison d'être se résorbe. Alors jouent les forces de décomposition. Les hommes n'espèrent plus une immortalité. On détruit les œuvres d'art. On tue les élites ! On brûle les chairs vives et les sanctuaires ! On se vautre sur l'amour ! On hait !... Et quand ce sera fini, la nature aura recommencé plus loin le cycle universel. Et puisque rien n'est responsable, puisque tout cela est normal, aimer ou se révolter est ridicule. Ce que l'homme appelle le destin n'est qu'une masse aveugle dont il ne peut mouvoir qu'une infime partie à l'échelle de sa vie quotidienne. Et la dégradation douloureuse de l'homme ne comporte pas plus d'amour ou de haine que l'érosion d'une montagne.

Cette absurdité de la vie le torturait. Il ne savait même plus pleurer tant pleurer lui semblait ridicule. Il cherchait une idée, une affection, un égoïsme même auxquels il put s'accrocher mais il ne trouvait appui nulle part. Il courait parce qu'il courait. Des élancées cuisantes vrillaient sa hanche. Ses pieds claquaient dans ses souliers pleins d'eau. Il ne songeait même pas à fermer son col sous la pluie.

La fatigue d'une semaine de privations, de mauvais traitements et surtout l'usure nerveuse l'avaient trop affaibli pour qu'il put courir longtemps. Il traîna encore quelques pas essoufflés. Il haletait. Son cœur bondissait dans sa poitrine. Il en percevait les battements. Alors il se laissa tomber sur un petit mur au bord de la route ne pensant plus à rien.

Des minutes passèrent, inconscientes, jusqu'à ce qu'un bruit de moteurs lui fit lever la tête. Deux motocyclistes approchaient à vive allure. Puis il distingua une file de camions de formes connues. Il y en avait quatre. C'était un petit convoi allemand qui remontait vers le nord, quelques éléments dans le repli général des forces d'occupation. Les motocyclistes passèrent devant lui en coup de vent. Sur le siège arrière se tenait un soldat casqué, l'arme au poing. Les camions défilèrent à leur tour sur la chaussée, une mitrailleuse à l'avant sur la cabine du chauffeur. Charles se leva. Une haine violente s'emparait de lui. C'était bien la réalité la plus certaine, celle-là ! Il cria des injures, faute de cailloux sous la main. Mais que leur importait cet isolé à ces soldats pressés de rejoindre leur position de repli ? Les lourds véhicules passèrent et il ne reçut que des éclaboussures.

Il regarda le convoi s'éloigner et il sourit aigrement sur le ridicule de sa faiblesse. Ces salauds avaient tué Louise et combien d'autres jeunes filles et

ils s'en allaient insouciant de leurs crimes. Et le soleil lui paraissait sur eux aussi clair que sur les autres. Et plus tard ils iraient se confondre dans la mort avec leurs douces victimes.

Une fois de plus il chercha une prise mais tout se déroba. Louise était morte. Il n'y aurait plus jamais de Louise au monde. Sa raison vacillait et il se crut perdu s'il ne tentait rien.

Il reprit sa marche et de nouveau il se rejetait dans son souvenir avec l'impression d'user d'un pouvoir étrange, celui de refuser le présent. Il avait là, à portée de main, un refuge où il la retrouverait pleinement, un royaume céleste où elle rêvait d'immortalité. Si ce bonheur avait été le rêve de Louise parce que Louise était jeune, lui aussi porterait ce rêve. Il s'y accrocherait invinciblement parce qu'il était jeune comme elle. Il s'y enfermerait aveuglément avec un farouche dédain de la raison et du monde. Si Louise n'était plus, son amour vivrait toujours en lui et peut-être, oui, peut-être que cet amour serait si terrible qu'elle-même vivrait encore !

Charles serrait les poings. Cette folie en valait bien une autre. Celle-là au moins, elle était belle. Et qui dit que dans ce monde incohérent la folie n'est pas l'expression de la vérité ?

La pluie tombait très fine. Le ciel était toujours gris avec ça et là des éclaircies mouvantes déchirant les nuages bas. Mais pour Charles le paysage s'était fait plus calme. Il y flottait comme une teinte d'espérance.

- Je suis trop longtemps restée repliée sur moi-même quand j'étais plus jeune, disait-elle. La solitude n'est pas normale à une fillette. Je cherchais une évasion. Je me souviens de certains soirs où mon père lisait en silence pendant des heures. Moi, à l'écart, je dévorais des livres d'aventures. Je lisais les romans qui me tombaient sous la main. J'apprenais des poèmes. Ou bien je rêvais. Je rêvais de pays merveilleux, d'îles ensoleillées où je courais parmi les palmiers avec des amies indigènes et je me baignais avec elles dans des lagunes bleues. Ou bien c'était des Indiens qui m'emmenaient prisonnière et naturellement je m'évadais avec des Français de mon âge. Ainsi j'oubliais la maison vaste et froide, la neige qui tombait sur le rebord de la fenêtre, mon père dans ses livres de chimie. Vous voyez que j'ai vécu une enfance un peu anormale. J'étais romantique. Mais depuis, j'ai beaucoup changé.

Charles s'étonnait de trouver dans le récit de la jeune fille un passé très proche du sien.

- Vous avez beaucoup changé ?

- Heureusement, répondit-elle en riant ! Je ne la regrette pas, mon adolescence. C'en fut fait d'elle dès que j'arrivai au lycée. J'y ai découvert des amies et, depuis, je sais que la vie est assez riche pour qu'on n'ait pas besoin d'en inventer une autre.

- Savez-vous que moi aussi j'ai fait le même chemin ? reprit Charles. Je suis resté longtemps sans ami, isolé. Aujourd'hui je n'aime pas beaucoup le garçon bourru que j'étais vers mes quinze ans. Je n'ai pas connu maman. Je n'ai pas de frère, sinon un demi-frère beaucoup plus âgé que moi. Il m'aurait fallu m'évader moi aussi mais mon père me gardait jalousement avec lui. J'étais un peu sa raison de vivre.

Il racontait toutes ces choses à cette fille qu'il connaissait depuis une heure à peine. Il avait pourtant fréquenté beaucoup de camarades étudiants, mangé, chanté, ri avec elles. Mais jamais il ne leur avait parlé de sa

vie intime. Après de cette inconnue, dans la solitude des montagnes, il se sentait un intense besoin de se confier, comme à un ami qu'on retrouve après une longue absence.

La nuit approchait lentement. La route devenait luisante et noire. Une écharpe nuageuse remontait vers les Aiguilles d'Arve poussée par le vent de la vallée qui projetait sur leur visage de lourdes gouttes tièdes. Ce n'était pas un orage, il ne tonnait pas.

Ils arrivèrent devant une cabane de planches qui servait d'abri aux cantonniers. On aurait dit une petite maison sans façade.

- Il faut nous mettre à l'abri, dit Charles en poussant la bicyclette dans la cabane.

Avant de poser son sac il avait aidé la jeune fille à enlever le sien. Elle avait remercié, secoué la tête pour ramener en arrière ses cheveux humides et dit :

- Je ne pense pas que la pluie dure.

Ces paroles si simples, il les entendait comme dans un écho tant ce souvenir lui semblait proche. Cette voix chantante, ces menus gestes, cette ambiance délicate composaient une actualité inaltérable. Charles ne se posait plus autant de questions. Il n'est plus de questions quand on a le bonheur. C'était la première jeune fille qu'il découvrait. Toutes ses anciennes camarades avaient disparu. Il ne connaissait qu'une jeune fille au monde. Et désormais il n'y aurait plus qu'une seule fille au monde.

Il s'assirent sur une sorte de banc formé d'un plateau de bois cloué sur deux piquets. Elle avait jeté sur ses épaules une jaquette dont elle tenait les revers en croisant les bras. Elle regardait l'eau qui commençait à courir sur le sable et ses yeux semblaient rêver. Pourquoi son visage était-il si grave ?... Grave ? Non. Il s'épanouissait et elle dit en souriant sans tourner les yeux :

- J'aime la pluie.

Les gouttes claquaient sur le toit de tôles. Les gouttières dialoguaient dans le fossé. On était bien dans cette cabane qui devenait un luxe. Comme cette pluie était bonne ! Pluie qui n'aurait jamais dû finir... qui n'était peut-être pas encore finie... depuis deux ans... Elle avait tourné vers lui un regard interrogateur, un regard qui trahissait le désir de rencontrer le même sentiment chez son nouvel ami. Charles sourit :

- Alors nous l'aimons sans doute autant.

- C'est chic tout de même d'avoir trouvé cette baraque. Oh ! Vous entendez les gouttières ?

- Je les écoute.

- Oh ! Ça me rappelle un joli poème que j'avais appris quand j'avais six ans :

*Il pleut sur la rive, il pleut sur le monde  
Il pleut sur la mer, il pleut sur les fleurs  
C'est un petit bruit qui gronde  
Les fenêtres sont tout en pleurs  
Ecoute la pluie si tu sais te taire  
Les nuages noirs sont tout gonflés d'eau  
Ecoute... Cela vient de haut...  
Le ciel qui tombe sur la terre.*

- C'est tout plein mignon ! C'est de qui ?

- De Lucie Delarue-Mardrus, je crois.

Et Charles récitait ce poème à haute voix sous la pluie qui ne cessait plus. Peu à peu, il approchait de la ville. Il avait retrouvé un peu de ses forces et il marchait vite, les poings dans les poches. Il devait avoir de la fièvre. Le sang battait dans ses tempes. Il ne sentait plus sur ses épaules l'écrasant fardeau de son infortune. Louise vivait encore.

Elle releva de nouveau la tête :

- Ce poème, il n'est pas seulement de mon enfance. Je le récite encore souvent.

- Pour moi il est d'aujourd'hui. Et pour vous aussi, n'est-ce pas, il sera un peu d'aujourd'hui ?

- Oui, répondit-elle gravement. Je suis contente de vous avoir rencontré. Les garçons d'habitude se moquent pas mal de poèmes.

Cet aveu provoqua chez lui un élan de sympathie, un élan à la fois puissant et timide. Il eut confusément conscience qu'un avenir pouvait s'ouvrir entre lui et cette inconnue ou que, du moins, s'il ne devait plus la revoir, il ne pourrait jamais oublier l'amie que le hasard lui donnait pour quelques heures.

- Je n'oublierai pas le poème, ni cette rencontre. Je pourrais vous dire, moi aussi, que c'est chic de vous avoir rencontrée. Vous êtes tellement différente de toutes mes camarades que vous le dire me semble une naïveté.

Le visage qu'il observait avec un brin d'inquiétude s'égayait :

- Vous vous faites des illusions.

- Non, j'ouvre les yeux tout simplement.

Charles se sentait plus audacieux.

- Je ne vous ai pas encore demandé votre nom.

- Mon nom ?

- Votre prénom, je veux dire.

- Louise.

Il se mit à rire :

- Il vous va à merveille.

- Tiens ? Moi qui ne l'aimais pas beaucoup... Maintenant je l'aimerai davantage. Et vous ?

Elle avait posé cette question avec un mélange de curiosité bienveillante, de crainte, d'attente.

- Charles.

- Oh, c'est épatant !... Charles, vous avez un beau nom.

- Vraiment, Louise ?

Ils se mirent à rire. Charles avait fait de nouveau un grand pas vers elle. C'était si simple.

La pluie tombait maintenant très fine et n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter. Le jour déclinait de plus en plus. Depuis un moment Charles songeait à partir mais ils étaient si bien dans cette cabane. Enfin Louise demanda :

- Croyez-vous que la pluie doive s'arrêter ?

- Non. C'est embêtant. Il vaut mieux partir.

- Embêtant, vous trouvez ? répondit-elle d'un ton joyeux. Non, c'est merveilleux !

- Tout est merveilleux alors ?

- Mais oui !

Il aida Louise à reprendre son imperméable, un imperméable bleu qu'il lui vit si souvent par la suite. Et il endossa le sien, un vieux noir, depuis quatre étés le compagnon de toutes ses sorties.

- Nous laisserons là mon vélo. Papa viendra le chercher en voiture. La nuit, personne ne passe sur cette route. La roue est cassée et j'y mets la chaîne. Qu'en pensez-vous ?

- Quatre-vingt-dix-neuf chances pour qu'elle reste bien tranquille ici jusqu'à demain mais pour la centième je peux bien vous la porter.

- Tant pis pour la centième. Je la laisse. Il se fait tard. Partons vite.

Ils descendaient maintenant vers la vallée d'un pas rapide. La pluie tombait monotone. L'eau glissait vers le fossé en dessinant des réseaux de voies fluviales avec des lacs, des cascades, des barrages, et charriait dans sa course des aiguilles de sapin.

- Mais oui, tout est merveilleux, disait Louise. Regardez comme la pluie ruisselle sur le sol. On se voit dedans. Et les pierres et les rochers et les vieux sapins rabougris, comme ils brillent !

- Je sais que tout est merveilleux, Louise. Voyez cette immense vallée brumeuse qui s'ouvre devant nous. Passons à droite. Comme elle est profonde ! Ecoutez le torrent.

Le bruit des torrents montait des ravins et semblait chanter à mesure qu'ils avançaient. A travers la brume légère les montagnes paraissaient plus lointaines et leurs sommets se perdaient dans les nuages en se confondant avec la neige.

- Oh Charles, comme tout est beau ce soir ! Pourquoi ?

Charles laissa cette question sans réponse. Il avait assez d'expérience pour savoir quelle orientation pouvait prendre n'importe quel sentiment attirant l'un vers l'autre un garçon et une fille, orientation peut-être ridicule et capable de tout gâcher. Le plus sûr était de s'en tenir au seul moment présent. Cette fille était réellement belle et il lui découvrait une âme sensible à tout ce qu'il aimait, une âme qui ne lui semblait plus mystérieuse comme tout à l'heure mais très simple, très riche. Ces deux heures passées en sa compagnie étaient claires, pures, exaltantes, et ce soir de pluie prenait une saveur qu'aucun avenir ne saurait lui enlever.

- Nous allons bientôt nous séparer, dit-elle. Vous voyez là-bas la route de saint Rémy ?

Il sourit.

- Il y a encore un bon kilomètre.

- Encore un bon kilomètre, répéta Louise, souriante elle aussi, les lèvres entrouvertes.

Charles baissa les yeux :

- Tiens, vous ne sentez pas vos blessures ?

- Plus. Je n'y fais plus attention. Ça pique un peu, un tout petit peu. Oh, venez voir !

Ils venaient de découvrir derrière une masse de rochers les cascades blanches d'un torrent qui dévalait de la montagne et s'engouffrait sous un

large pont de pierres. Ils y coururent. Des masses d'eau croulaient en face d'eux avec un bruit assourdissant et le vent de leur chute projetait de l'écume jusque sur la route. Et ils regardaient émerveillés.

Charles voulut entraîner Louise de l'autre côté du pont mais sa voix se perdit dans le vacarme. Alors il posa sa main sur l'épaule de la jeune fille. Ce geste, il ne sut pourquoi, lui parut audacieux.

Ils s'approchèrent de l'autre parapet. Le torrent poursuivait sa route dans la vallée en prenant au passage les eaux d'un torrent jumeau et son cours plus calme semblait remonter en s'éloignant dans la brume.

- Mon père m'attend, dit-elle enfin. Je n'arriverai pas à la maison avant la nuit complète.

Leurs pas résonnaient sur la paroi des rochers. Une multitude de gouttelettes perlait dans les cheveux de Louise et Charles admirait plus franchement maintenant la beauté de sa compagne. Elle marchait à côté de lui, épanouie, à la fois forte et délicate, en portant allègrement un sac assez lourd, et sa démarche avait une souplesse que ne brisaient pas de gros souliers. Il aurait voulu passer son bras autour de sa taille mais il n'osait même pas lui donner la main.

- Vous savez des chansons, Charles ?

- Pas beaucoup, quelques-unes, mais vous, vous en savez certainement beaucoup.

- Alors il faut que nous en chantions une ensemble.

Charles secoua la tête :

- Non, ça m'irait mal. C'est à vous à m'en chanter une.

- Vous y tenez ?

- Beaucoup !

Et dans la nuit tombante, sur cette route déserte où l'on n'entendait que le bruit de leurs pas et le murmure lointain des torrents, elle se mit à chanter. Sa voix limpide surprit de nouveau le jeune homme. C'était une chanson bien simple sur un thème de Mozart, une chanson qui parlait de source, de nuages, de glaciers bleus. Charles écoutait, recueilli, et cherchait de toute son âme une réalité mystérieuse au fond de cette nuit si pure.

Ils étaient arrivés à la bifurcation et se tenaient debout l'un devant l'autre. Là-haut le col projetait son échancrure sur le ciel pâle. Quelques étoiles scintillaient à travers les nuages.

- Je n'ose pas, Louise, vous demander votre adresse.

- Vous m'écrirez ?

- Oui, bien vite.

- Chic alors ! Ouvrez la poche droite de mon sac. Vous verrez.

La précieuse carte en main, Charles trouvait le visage de Louise encore plus ravissant dans l'ombre. Ses yeux brillaient, un peu graves.

- J'ai encore tant et tant de choses à vous dire, j'en suis encore incapable mais je pourrai vous les écrire. Ces heures ont été tellement... Quelle merveilleuse découverte que la vôtre !

- Que la nôtre aussi, Charles !

- Donnez-moi la main.

Elle la sortit de son imperméable. Charles la serrait longuement.

- Nous sommes amis ? demanda-t-il.

- Pour toujours.



Il ne pouvait cacher l'élan de sa joie.

- Mon dernier mot ce soir, Louise, est pour vous dire combien je suis heureux.

- Je suis heureuse, Charles.

Il serra un peu plus fort la main de la jeune fille.

- Au revoir.

Elle recula un peu :

- Au revoir.

Et brusquement elle se retourna et s'éloigna dans l'ombre.

Il avait réussi à se débarrasser de la vieille bonne qui, en le retrouvant, se confondait en lamentations tout en le harcelant des questions les plus saugrenues.

- J'ai très faim, je suis très fatigué, laissez-moi, je vous raconterai tout plus tard. Voulez-vous aller me préparer quelque chose ?

Dès qu'elle fut partie, il pénétra dans le salon. Il sursauta. Son beau salon qu'ils avaient arrangé eux-mêmes avec un soin minutieux était bouleversé, saccagé, pillé. Les bandits n'avaient même pas pris la peine d'emmener le poste de radio, trop lourd sans doute. Ils avaient tiré des balles dans le cadran où l'aiguille marquait toujours Londres. Ils avaient démoli les vitres elles-mêmes. Quant à son secrétaire, il était bouleversé et beaucoup de choses manquaient, des notes sur des sujets les plus divers, des copies d'élèves, des plans et tous ses papiers personnels. Sa montre de bureau n'était plus là.

- Des dégâts matériels que tout ceci, pensa-t-il.

Cela ne comptait guère auprès de la perte de tout un passé heureux. Bien perdues en effet ces nombreuses soirées dans l'intimité du petit salon, les lectures épaulement contre épaulement sur le même livre, les longues heures de musique où il accompagnait Louise, le silence du canapé que ne troublaient même pas les quelques mots échangés lèvres à lèvres. Et Charles, en apercevant sur le parquet une page de la sonate en la pour piano de Mozart, se rappela contre sa poitrine la douce plénitude du corps de son amie.

Il ne s'attarda pas. A quoi bon ? Il tira simplement la porte derrière lui et, sans savoir pourquoi, peut-être pour connaître à fond son malheur, il monta vers la chambre qui aurait dû être bientôt leur chambre commune.

Il s'attendait bien à la trouver dans cet état. Décidément, ils n'avaient rien épargné et les objets fragiles avaient eu le privilège d'attirer leurs représailles.

Il s'assit sur le matelas au travers de la pièce et, d'un geste las, il tira de sa poche la lettre que la vieille femme lui avait remise. Depuis son départ, c'était la seule qui était arrivée. Un jeune homme la lui avait apportée directement.

Il décacheta l'enveloppe bleue et aperçut une feuille dactylographiée sans date, ni signature. Bien qu'usé d'émotions, il éprouva de nouveau un serrement d'angoisse. La feuille dactylographiée en contenait une plus petite, d'une écriture serrée, presque illisible. Il lut la première.

*J'espère que cette lettre vous arrivera un jour. Je vous demande de ne pas me mettre dans votre souvenir au nombre des criminels. J'ai tenté de*

*faire évader votre ami mais il a été cerné et il s'est fait tuer avec son amie plutôt que de se rendre. Je n'ai rien pu faire pour vous, ni pour votre fiancée que je n'ai pu voir que la veille de son exécution. Je vous envoie une lettre d'elle. Le lendemain, j'ai appris qu'elle était tombée courageusement avec onze autres Français en représailles d'un attentat contre un cinéma réservé et un peu plus tard que son père avait été conduit dans un camp. J'espère ne pas vous surprendre en vous disant que je vous estime. Vous êtes français, je suis allemand, mais, ainsi que votre camarade Walter le disait, il n'existe plus de frontières pour un certain degré de relations et j'ai abandonné définitivement les doctrines qui ont soulevé la haine entre les races. Tous les hommes sont des hommes. J'ai compris. Je veux être digne de tous les jeunes qui ont ces idées nobles et je souhaite qu'ils soient nombreux en France et ailleurs. Je suis allemand et je reste allemand et je combattrai avec tous mes frères pour éviter à notre patrie un sort trop malheureux. Nous combattons, comme nous l'avons toujours fait, jusqu'au sacrifice final s'il le faut. L'Allemagne ne peut périr. Elle se relèvera. Mais la paix revenue, notre combat sera pour placer notre pays à la tête des nations qui travailleront à l'unité du monde et à la fraternité entre les hommes. Adieu mon camarade. J'ai perdu moi aussi dans cette guerre celle que j'aimais. Ne confondez pas ma chère patrie avec une bande de meurtriers que je hais comme vous. Vive nos deux pays.*

Charles réalisa pleinement l'évolution du jeune Allemand et il se demanda une seconde si elle était solide mais il ne s'y arrêta point. Il tenait dans sa main la dernière lettre de Louise, petite feuille de carnet écrite au crayon et d'une main si fiévreuse que tout à l'heure il n'en avait pas reconnu l'écriture.

*Dieu m'a exaucée, mon Charles tant aimé. Je voulais t'écrire. Il est bon. Je t'en supplie, Charles, ne t'attarde pas à nos souffrances. Les miennes, je les ai déjà oubliées. Je sais que tu ne peux avoir de haine. Tout ce qu'ils ont pu me faire ne m'a donné que plus d'amour pour toi. Je ne croyais pas qu'on puisse autant aimer. Je suis heureuse, mon chéri... Oh, ne souffre pas. Si la mort est le seul chemin qui me mène à toi, je l'accepte. Que Dieu nous réunisse vite. Mais si tu dois vivre longtemps, ta vie sera belle, n'est-ce pas ? Ce seront nos fiançailles qui continueront. J'ai en toi une confiance absolue... Oh, soyons enthousiastes à travers tant de souffrances. Nous serons réunis un jour dans l'Amour Divin. Hermann arrive, c'est un chic garçon. Mon Charles adoré, je t'aime tellement. Je pleure de t'aimer ainsi. Je t'embrasse, je t'embrasse. Courage. Oh Charles.*

Lorsqu'une demi-heure plus tard la vieille servante ouvrit la porte en tenant contre sa hanche un plateau d'ersatz de chocolat chaud et de tranches de pain rôties, elle le trouva étendu sur la couverture rouge, la tête à moitié cachée dans ses bras. Un peu de jour entraît encore par la fenêtre. Elle eut peur de ce silence. Elle hésita puis posa le plateau sur une chaise et, s'approchant sans bruit, elle se pencha sur le visage ravagé du jeune homme. Il dormait profondément.

\* \* \* \* \*

- Mes amis, voici enfin la bagarre ! Les Français et les Américains ont débarqué cette nuit en Provence. Nous devons entrer en action immédiatement. Ce n'est pas trop tôt ! Et nettoyer d'abord la vallée de tous les Boches qui s'y trouvent.

Alors du courage ! De partout le Boche recule. Toute la France se bat pour le chasser. Les autres ont commencé la lutte ouverte depuis le 6 juin. Notre groupe, lui, a dû attendre et beaucoup d'entre vous, arrivés depuis peu, n'ont pas encore reçu une instruction suffisante. Cela n'a pas d'importance quand on a un caractère trempé. La meilleure école est celle du combat.

Nous savons pourquoi nous combattons. Nous combattons une tyrannie, une horde de criminels tels qu'il n'y en a jamais eu dans l'histoire. Tous ici, nous avons quelqu'un à venger. J'en sais qui ont à venger une femme, une mère, une sœur. Tous nous voulons venger une France et un monde libre. Nous ne voulons vivre pas en bêtes mais en hommes. C'est plus que jamais le moment d'y penser.

Donc du courage, mes enfants ! Et en avant ! Ça marchera ! Et vive la France libre ! Et vive de Gaulle !

Une clameur répondit à l'improvisation plus chaleureuse qu'éloquente du commandant. Debout sur le socle du monument aux morts, cet officier semblait protégé par le poilu de bronze qui montait la garde au-dessus de lui. Ses premiers mots avaient allumé bien des yeux et excité de nombreux sourires parmi la troupe des cent cinquante hommes environ qui l'entouraient. Ceux-ci étaient pour la plupart des jeunes gens qui sous leurs uniformes disparates ne manquaient cependant pas d'allure. Ils s'alignaient en files impeccables dans un garde-à-vous des grands jours. Mais cette raideur ne dura pas car les paroles du commandant appelaient l'enthousiasme et ils répétèrent ses derniers mots en frappant des mains et en criant.

Le commandant les arrêta net et expliqua sur un ton plus familier le plan de campagne qu'il entendait suivre d'accord avec les officiers supérieurs. Le Groupe descendrait à travers bois jusqu'à deux kilomètres du poste avancé que les Allemands tenaient depuis leurs dernières opérations de nettoyage dans le petit hameau des Failles. Trois heures suffiraient pour cette marche. Là, le Groupe se partagerait. Un détachement se dirigerait directement sur le poste allemand pour l'attaquer aussitôt tandis que le second s'en irait prendre position sur le pont, à cinq cents mètres plus bas, pour couper la route à l'ennemi et le saisir à revers.

Aux Failles il ne devait y avoir qu'une centaine d'Allemands au plus d'après les renseignements de la veille. Mais il fallait les surprendre et l'opération s'avérait assez délicate du fait qu'ils postaient des sentinelles à

quelques centaines de mètres de leur cantonnement. Bien que depuis une semaine les maquis de la région se soient abstenus de tout incident pour simuler une évacuation totale de ces montagnes trop éloignées des grands centres de résistance, ils se tenaient toujours sur le qui-vive.

- Mais ils ne feront pas long feu, assurait le commandant. A midi, il faut que tout soit terminé. Nous devons rejoindre le Groupe d'Ornadet avant la nuit près de Saulnières. Les Boches sont bien accrochés là-bas. Ils se défendront. Demain, ce sera une vraie de vraie...

Avec le consentement tacite de leur chef, les hommes s'étaient peu à peu resserrés contre le monument. Ils écoutaient les mains dans les poches ou sur les épaules des camarades et certains même se hasardaient à poser quelques questions au commandant. Celui-ci répondit avec une familiarité paternelle, comprenant bien que la discipline des longs mois d'attente ne leur était plus supportable.

Jusqu'à présent l'histoire du Groupe avait été dure et monotone. Un petit nombre de ces jeunes gens avait passé l'hiver à la montagne. Ils pouvaient bien en tirer quelque gloire aujourd'hui car, mal vêtus, mal nourris, ils avaient souffert du froid et aussi de l'inaction. Un seul avait déserté. Les autres avaient tenu grâce surtout au cran de leur chef, le commandant Marceau. Enfin, à force de patience, la belle saison était arrivée.

Dès que la montagne se fut débarrassée de ses neiges, de nouvelles recrues montèrent de la vallée. D'une trentaine pendant l'hiver le Groupe passa à soixante-dix à la fin mai. Tout allait mieux, le ravitaillement, l'approvisionnement en armes et en munitions, les relations avec les autres groupes du réseau, le moral surtout car on savait que cet été serait l'été de la Libération.

La nouvelle du débarquement se fit d'abord un peu attendre. Quand elle fondit sur eux une nuit de juin, elle suscita un violent enthousiasme. Mais, à l'étonnement de beaucoup, alors que la plupart des maquis passaient à l'action, le Groupe resta encore dans sa montagne. On comprit vite cependant la prudence des chefs supérieurs. Dans cette région, on était loin des grands maquis des Alpes et trop près de la plaine et des villes que les Allemands tenaient en force. Les Alliés eux-mêmes restaient bloqués sur leurs points de débarquement et ne parvenaient pas à percer le front allemand pour foncer dans le pays.

Des semaines passèrent de nouveau, impatientes, déprimantes presque, avec les mêmes corvées et les mêmes exercices quotidiens. La grande excitation restait l'arrivée des nouvelles recrues. Le commandant en présentait tous les jours une ou deux, souvent davantage. C'était des isolés ou des groupes entiers qu'un service de recrutement répartissait au fur et à mesure de la création de nouveaux maquis. Ils étaient cordialement accueillis. On les assaillait de questions sur ce qui se passait en bas. Puis on se les assimilait. Et le Groupe grossissait de plus en plus.

Il y avait bien aussi les missions : tâches réservées de préférence aux anciens. Des petits détachements partaient pour des expéditions éloignées de plus en plus nombreuses. Ils revenaient le lendemain ou le surlendemain avec à leur actif une opération dans le genre de pont sauté, sabotage d'usine, capture de collaborateurs ou même d'agents allemands.

Quant aux parachutages, ils ne furent pas très nombreux pour le Groupe lui-même et ils ne demandaient que quelques hommes. Le plus gros de l'équipement et des munitions, on allait le chercher au Groupe voisin, celui d'Ornadet, à dos de mulets. Mais l'hiver et ses privations étaient loin désormais. Rien ne manquait. Pourtant on attendait toujours.

Or voici que depuis une semaine on les avait fait descendre dans ce petit village de Saint Sillat. L'heure de l'action approchait. Les habitants ne s'étaient pas fait prier cette fois pour les héberger et les nourrir. Ils venaient tous chaque matin assister au Salut aux Couleurs. La cérémonie se passait devant le monument aux Morts, face à la vieille église trapue et verdie par le temps. Devant tout le Groupe aligné au mieux à travers les ravines rocailleuses de la petite place, le commandant prononçait une petite allocution. Puis le clairon sonnait aux couleurs qui montaient au grand mâât.

On ne laissait jamais le drapeau après la cérémonie car un avion allemand, toujours le même, survolait les montagnes de la région dans la matinée. Son approche était signalée par un observateur placé dans le clocher. Dès que celui-ci l'entendait ou l'apercevait, il tapait sur la cloche un coup, un seul, et tout le monde devait disparaître.

Ce matin, alors que tous dormaient, le clairon avait retenti. Aussitôt ce fut dans toutes les granges un beau charivari.

- Ça y est, les gars ! La bagarre !

En quelques minutes le Groupe au grand complet s'était rangé sur la place devant le commandant. Celui-ci portait sa grande tenue et paraissait singulièrement joyeux. Le jour se levait rapidement. La silhouette bleu-sombre du vieux clocher avec sa croix et son coq se détachait de plus en plus sur le bleu profond du ciel.

Des sentiments bien divers montaient de toutes ces têtes de jeunes Français. La plupart pensaient aux êtres chers que menaçait encore la tyrannie nazie. Sans nouvelles depuis longtemps, ils appréhendaient le sort que les Allemands dans leur fuite réservaient aux civils. Certains avaient un parent ou un ami dans les prisons de la Gestapo. Quelques-uns revoyaient le visage de l'un des leurs, victime de la plus scientifique organisation criminelle de l'histoire. Dans quelques têtes cette guerre prenait l'allure d'une croisade religieuse. Dans d'autres, elle appelait le triomphe de l'homme sur la bestialité. Pour les durs, pour ceux que la société rejetait en temps de paix et qui furent des premiers à former les maquis, elle était une revanche sur la bourgeoisie, une occasion d'exercer leur appétit de bagarre, une chance de vivre normalement leur vie anormale. Et l'amour se mêlait à la haine la plus implacable, les souffrances les plus pures aux plus cruels désirs de vengeance. Mais tous ces sentiments convergeaient vers le même but : combattre. Aussi, lorsque ce matin, le drapeau français monta dans le ciel bleu à l'instant où le soleil sortait des montagnes, ils s'étaient sentis unis dans un bloc où se fondait l'individualité de chacun. Mieux que la plus forte discipline et que les engins les plus perfectionnés, c'est l'existence de l'ennemi qui cimente les armées.

Placé tout au bout d'une file, Charles regardait monter le drapeau plus haut que la neige, plus haut que les sommets roux. A sa joie de combattre se mêlait l'amour de Louise, amour apaisé mais intact qui le pousserait partout

jusqu'au bout du devoir. Il lui semblait qu'elle était là du moment qu'il y était lui-même et le sentiment de cette présence lui donnait le droit d'être fier bien qu'il fut l'un des derniers arrivés. Il était fier, oui. Et content. Le matin était frais. Le drapeau claquait au sommet du mât dans le soleil.

Après le Salut aux Couleurs, chacun se précipita vers la "boustifaille". Les paysans avaient mis à la disposition des "petits bleus" comme ils les appelaient par ici, leurs fours à pain, véritables petites maisons indépendantes du bâtiment principal. Les cuistots s'y affairaient à servir toutes les gamelles qu'on y tendait au milieu des cris et des rires. Aujourd'hui ils avaient fait "de l'extra" avec des boîtes de chocolat conservées précieusement depuis la rafle du camion qui montait du ravitaillement aux Boches, un beau coup ce jour-là.

Charles avait déposé sa gamelle sur un mur et trempait son pain dans le chocolat au lait qui fumait au vent. Assis près de lui sur le mur, un camarade tenait la sienne entre ses genoux et mordait à belles dents un énorme morceau de pain de seigle.

- Moi, disait-il, je me demande pourquoi le commandant n'a pas fait attaquer pendant la nuit au moment où les Boches s'y attendaient le moins.

- Parce qu'il sait que les Boches se méfient moins le jour. Ils veillent dur la nuit et ils ronflent toute la journée.

Charles lâcha son morceau de pain qui ruisselait de chocolat.

- Tu es content ?

- Ben oui alors ! répondit l'autre qui n'en perdait pas une bouchée. Les Boches dans trois semaines kaput. Après, la maison et surtout la femme. Ce sera pas trop tôt.

- Tu es marié ?

- Non, fiancé.

- Ils le sont tous ? remarqua Charles.

- Il y en a pas mal. Sur cent cinquante six y compris les sous-off, soixante pile, j'ai compté.

- Il y a longtemps que tu es là ?

- Depuis le douze août de l'an dernier. Alors tu parles si le temps me dure d'aller au casse-pipe. On en a serré une vache pendant l'hiver. T'as pas connu ça, toi. T'as de la chance. T'es marié, toi ?

- Non, fiancé, comme toi.

- Alors ça te fera pas beaucoup de temps à rester loin d'elle. Tandis que moi, un an sans les femmes, c'est pas une vie !

- Tu en as plusieurs ?

- J'en ai qu'une mais je parle des petites. Ici elles sont bêtes et puis les paysans les tiennent serrées. C'est rare qu'on peut les avoir. Tiens, la petite Marie, c'est encore la mieux.

- Elle est assez belle et dégourdie. J'ai parlé avec elle hier.

- C'est la seule au poil. Un jour, on n'était pas beaucoup dans le village, alors, le soir, j'ai été la voir quand elle gardait ses vaches. On était en plein soleil entre les rochers, là-haut en face. Une fille bien balancée, je t'en donne ma parole ! Ah, bonsoir !

- Alors chez toi, tu vas en retrouver des petites ... Qu'est-ce qu'elle en dit, ta fiancée ?

- Elle râle bien un peu comme les autres . Mais je ne lui dis pas tout. Elle sait bien ce que c'est qu'un garçon : elle a deux frères. Et la tienne, qu'est-ce qu'elle en dit ?

- Rien. Elle n'avait rien à me dire.

- Une chouette fille alors !

- Oui, une chouette fille. C'est pourquoi je me moque pas mal des autres.

- Et elle t'a laissé partir ?

- C'est elle qui me l'a demandé.

Le gars fit un "Ah !" émerveillé.

- Dans une minute rassemblement pour l'appel ! cria un sergent.

L'autre avala sa dernière bouchée en demandant :

- Tu pars avec quel détachement ?

- Celui des Failles.

- Ah, la barbe ! Moi, celui du pont.

- On se reverra bien après. Comment tu t'appelles ?

- Marcel ici

- Ah ! Et dans le civil ?

Il se mit à rire :

- Adolphe..

- Pas de chance ! Et Adolphe comment ?

- Descobert. Oh bonsoir, on est en retard !

Ils fermèrent leur couteau, fourrèrent gamelles et cuillères dans leur sac, prirent leur barda sur le dos, bouclèrent leur ceinturon, saisirent leur mitraillette et se précipitèrent vers les rangs déjà complets. Le rassemblement avait été rapide et impeccable. Le commandant se frottait les mains. A ses pieds chargeurs et grenades attendaient ses ordres pour être distribués.

La colonne descendait par un sentier en lacets sous cette magnifique forêt de sapins qu'on voyait de loin couvrir à perte de vue les flancs de la montagne. Les fûts serrés montaient droits vers les hauts branchages. Des racines courraient sur le sol. Et de temps à autre on entendait un bruit de gamelle qui roule, accompagné d'un mot énergique et de rires. Il était défendu de crier mais sous les bois les voix ne portaient pas loin et les pas s'étouffaient dans une épaisse couche d'épines.

Le commandant avait demandé au village deux mulets pour transporter des vivres et des munitions. Deux paysans s'étaient offerts, l'un avec un mulet, l'autre avec un âne, et ils suivaient la colonne en tenant par la bride les deux bêtes qui marchaient allègrement malgré leur lourde charge.

- C'est de la petite guerre, disait l'un des montagnards. Ces gosses ne savent pas ce que c'est. A Verdun, il fallait voir ! Moi, j'y suis resté cinq mois. Il y en avait aussi des mulets mais on ne se serait pas amusé comme ça dans les bois. Et puis il n'y avait pas de bois. Ils étaient tous fauchés.

Son compagnon, lui aussi avait connu Verdun et il voulait voir si les jeunes d'aujourd'hui avaient encore "quelque chose dans le ventre".

Ce n'était pas la première fois que Charles qui marchait devant eux l'entendait parler de la guerre. L'autre jour ce brave homme avait failli en venir aux mains avec des gars qu'il traitait de froussards et de propres à rien.

- Nous, on n'avait rien et on les a tenus pendant quatre ans, hein ! criait-il en gesticulant sur la place. Vous, avec tout votre armement, vous les avez laissés passer ! Mais c'est une honte ! Une grande honte !

Il oubliait seulement que les jeunes auxquels il s'adressait n'avaient pas fait la campagne de 1940, dont les soldats étaient d'ailleurs pour la plupart prisonniers.

Aujourd'hui il se trouvait de meilleure humeur et Charles l'entendit parler d'eux avec sympathie.

- Ça viendra, ça viendra pour eux. Je ne crois pas que les Fritz, ils partent comme ça ! Il faut les connaître, ces oiseaux ! Ils sont durs ! Ils sont durs !

- Oh ta ta ta ! C'est pas ici qu'on peut voir du chambard, reprenait l'autre. Rien que les anciens de l'autre guerre et ils fileraient, les Boches. Mais les jeunes, ça les exerce.

- Moi, je veux leur montrer un peu ce qu'on savait faire. Tiens, bon Dieu de bon Dieu : je rentrerai pas sans en avoir descendu un !

Et il empoignait son vieux Mauser, trophée de l'autre guerre, qu'il préférait à toutes les mitraillettes du monde.

- Le commandant, poursuivait le premier, il y a pas à dire, c'est un ancien. Il connaît son métier. Et puis dans les gradés du maquis il y en a de l'armée qui connaissent leur affaire. Je les regardais à l'exercice. Ils se débrouillaient pas trop mal.

- Oh, le commandant oh, oh ! C'est un as !

Décidément, pensait Charles, le commandant a fait l'unanimité autour de lui.

Cet officier possédait en effet toutes les qualités du vrai chef : activité constante, esprit de décision, fermeté en même temps que sollicitude pour les subordonnés, respect envers tous, et jusqu'à ce rire qui détend les pires situations. Son passé venait ajouter à son prestige. En tant qu'officier, il avait pris part à la campagne de 1940 jusqu'au jour de l'armistice où il avait été fait prisonnier. Evadé pendant son transfert en Allemagne, il s'était immédiatement engagé dans la résistance clandestine. En 1941, au cours d'un voyage dans les Ardennes, il fut pris par la Gestapo. Il réussit de nouveau à recouvrer sa liberté et il se consacra dès lors à la formation des maquis.

- Ça va gazer, c'est un type ! déclarait un gars aux cheveux roux. Moi, je parie que dans la quatrième il devient député.

Un autre devant lui se retourna en riant :

- Il aura tout de même mieux à faire !

- Quoi ?

- Quoi ? Et son métier ! Tu crois que c'est un type à lâcher l'armée ?

- Alors il deviendra général.

On fit halte près d'un torrent pour casser la croûte. Tout le monde était excité. On chantait. Quelques-uns se bousculaient. Il fallut les rappeler à l'ordre plusieurs fois. Finalement le commandant cria :

- A partir de maintenant, silence complet !

Mais, sans doute pour appuyer cet ordre, l'âne se mit à braire, ce qui déclencha un violent fou rire.

Le commandant se félicitait visiblement de l'entrain qui régnait dans la troupe. Cet homme, pensait Charles, devait avoir une vengeance personnelle à tirer contre les Allemands. Il les détestait plus que quiconque mais il louait



leurs qualités guerrières en profitant de l'occasion bien entendu pour stimuler l'amour-propre des jeunes Français. Il devait aussi beaucoup de son prestige à un esprit chevaleresque qui n'admettait aucune déloyauté, aucune action hypocrite en quelque domaine que ce soit, y compris celui de la guerre. "Les lois de la guerre sont sacrées, avait-il coutume de répéter. C'est par là que nous nous montrerons de vrais Français".

Charles ne pensa bientôt plus au commandant. Allongé sur la pente, le dos contre son sac et les mains derrière la nuque, il regardait le torrent. Entrer au maquis était la seule chose qu'il pouvait faire après la mort de Louise. Il n'avait même pas eu à choisir tant cette solution s'imposait à lui comme la suite logique de leur douloureuse histoire. Il n'y avait pas d'autre issue. Maintenant il nourrissait une certitude qui rendait toute interrogation inutile et même oiseuse. Il avait le sentiment d'être de nouveau dans la voie normale où Louise et lui s'étaient engagés. Sa peine s'évaporait au vent de la montagne. Il étira les bras.

- Je marche vers toi, ma chérie.

Puis, un peu nostalgique tout de même, il se mit à fredonner l'une des nombreuses chansons qu'elle lui avait apprises.

Après la halte les deux groupes se séparèrent. Celui auquel appartenait Charles, dirigé par le commandant lui-même, poursuivait sa descente vers les Failles tandis que l'autre, marchant à flanc de montagne, se hâtait vers le pont à cinq cent mètres plus bas.

Le commandant faisait avancer ses hommes en silence pour maintenir leur attention. L'affaire prenait ainsi plus de sérieux. Les gars et les jeunes sous-officiers marchaient avec précaution, évitant de faire rouler les pierres, épiant les moindres bruits qui montaient des prairies dont l'étendue claire se distinguait au bas de la forêt. Mais tout restait calme et les oiseaux sifflaient tranquillement au-dessus de leur tête.

Charles se souvenait des grands jeux de ses quinze ans. Ses camarades et lui imitaient les Indiens dans les bois avec tant de passion qu'ils pleuraient de rage lorsqu'ils avaient perdu la petite guerre ou auraient volontiers scalpé leurs adversaires lorsqu'ils étaient vainqueurs. Aujourd'hui, au lieu de flammes bleues ou rouges, au lieu d'arcs et de flèches, ses nouveaux compagnons et lui portaient des mitraillettes et des grenades. Le jeu était simplement élevé à une échelle supérieure mais pour les jeunes gens qui marchaient dans cette forêt n'était-ce pas encore seulement un jeu ?

Au bout d'une demi-heure ils aperçurent le soleil à travers les arbres. Le sentier allait déboucher dans la prairie au-dessus du hameau des Failles. La colonne reçut l'ordre de s'arrêter. Les visages devenaient graves car beaucoup n'avaient jamais connu le vrai danger, ni même participé aux expéditions lointaines à faibles effectifs. Tout à l'heure ce serait pour eux le baptême du feu.

Mais on vit monter de la prairie l'un des observateurs que le commandant avait placés près du hameau. Il s'arrêta devant l'officier, salua :

- Mon commandant, ils sont partis.

Le commandant fronça les sourcils :

- Quand ?

- A la fin de la nuit. On a entendu du bruit. On se demandait ce qu'ils faisaient. On s'est dit : ils partent. Et au jour ils étaient partis.

Ce fut une déception dans la troupe. Certains juraient. D'autres incriminaient les observateurs de les avoir laissés partir. Charles, un peu déçu lui aussi, se mit à rire finalement en regardant la tête des autres.

- Les Boches y vont un peu fort tout de même ! dit-il à un camarade, instituteur dans le civil.

- Ce n'est pas de jeu ! répondit l'autre d'un air de pince-sans-rire.

- Tiens, toi aussi, tu as remarqué que tout cela ressemblait à un jeu ?

- Depuis longtemps. Il faudra un coup dur pour nous mettre dans le bain.

Après avoir dit quelques mots à l'observateur, le commandant se retourna vers la troupe et d'un air malicieux :

- Ne vous en faites pas, dit-il. Ne vous en faites pas, mes enfants ! Vous voulez de la bagarre, vous en aurez. Et ça ne tardera pas.

Puis il reprit son sac.

- Enfin, c'est très bien. Mais tâchez d'être dans les mêmes dispositions demain.

Ils ne trouvaient rien d'intéressant dans les deux baraques que les Allemands avaient laissées relativement propres. Les paillasses, les tables de sapin, les quelques poêles et autres objets trop encombrants pour pouvoir être emportés, restaient intacts. Les ampoules électriques pendaient sagement au bout de leurs fils. Des boîtes de conserves vides, boîtes identiques à celles que les maquisards portaient dans leurs sacs, s'entassaient entre des rondins en face des portes. Sur les cloisons on distinguait des traces d'affiches dont une pour le moins avait dû être le portrait de Hitler. Les gars étaient déçus de nouveau : pas même une photographie du Führer à rapporter comme trophée !

- J'en ai trouvé un ! cria un caporal qui venait de fouiller dans un tas de vieux journaux.

Il brandissait un splendide chromo représentant Hitler en buste parlant devant deux micros. Ce fut un beau chahut. Il ne s'agissait plus d'emporter le trophée. On le plaça contre une cloison et injures, couteaux, cailloux se mirent à pleuvoir sur le chef des Nazis. A la fin ils s'en arrachèrent les morceaux, ils les déchiraient avec leurs dents, ils les foulaient à leurs pieds et ces repréailles durèrent jusqu'au rassemblement pour le départ.

La troupe marchait d'un pas rapide sous le soleil de midi. La poussière soulevée par les souliers blanchissait peu à peu les cheveux et les sacs. Beaucoup avaient enlevé leur chemise et offraient au soleil une poitrine hâlée par des semaines de vie au grand air de la montagne. L'exubérance du matin s'était évaporée. On avait chanté aux premiers kilomètres. Maintenant on se contentait de discuter. Certains se taisaient pour regarder les montagnes, rêver ou ne penser à rien d'autre qu'à la marche, au poids du sac, à la fraîcheur de la mitrailleuse sur la peau. Charles avait d'abord plaisanté au milieu d'un groupe de gais compagnons. Ensuite il s'était rapproché d'André, son nouvel ami, un jeune instituteur qui remplissait avec un étudiant en pharmacie le rôle d'infirmier.

A son arrivée au maquis, il avait vu ce garçon s'avancer vers lui et lui tendre la main. Leur connaissance fut vite faite. André l'aida à s'installer dans la grange et le lendemain il lui présenta un à un ses nouveaux camarades. Charles fut tout de suite conquis par sa franchise et par son

caractère toujours au beau fixe, et les deux jeunes gens, indifférents aux doctrines qui pouvaient les séparer, se lièrent rapidement d'une amitié profonde. Chaque soir, pendant la semaine que Charles passa au village avant le branle-bas, ils montaient seuls au-dessus du cantonnement pour voir le soleil se coucher derrière les crêtes et parler en toute liberté de tout ce qui les intéressait et spécialement des sujets qui les opposaient irréductiblement, car André était communiste. Chacun cherchait à voir clair dans la pensée de l'autre et à saisir ce qui pouvait les rapprocher. En quelques jours ils s'étaient fait découvrir mutuellement de nombreuses étroitesse d'esprit et s'étaient rejoints au moins sur un point : à savoir que l'amour de la vie et des hommes était le fondement du progrès social et que le bonheur devait se rechercher dans cet amour en action. C'était déjà considérable.

Ils ne se ménageaient pourtant pas les critiques.

- Les catholiques, ils font la charité, disait ainsi le jeune instituteur marchant auprès de Charles sur la route, en pensant se faire payer bien cher par le bon Dieu. Les communistes, eux, n'ont d'autres buts que de servir les hommes. Ils ne font pas la charité comme vous dites. Ils ne recherchent d'autres récompenses que de jouir avec les autres du mieux-être que leur effort leur aura valu. Avoue que c'est tout de même meilleur.

- C'est aussi ce que je pense.

- Et tu es catholique ?

- Mais je suis loin d'approuver tous les catholiques. Notre religion a été déformée et nous cherchons, nous les jeunes, à la retrouver dans sa pureté première. Nous cherchons à redécouvrir la vraie doctrine du Christ.

- Mais vous attendez bien une récompense dans un ciel futur.

- Oui et non. Je ne sais que te dire...

Charles hésita une minute. Il aurait voulu que son ami Walter soit encore là pour répondre à sa place. Walter savait expliquer. Lui, revenu à la foi depuis trop peu de temps et plutôt par amour pour Louise que par démarche intellectuelle, il se trouvait embarrassé d'être pris pour l'avocat d'une si noble cause.

- C'est un fait que lorsqu'un catholique fait quelque chose, il est loin en général de penser à une récompense. D'abord cette idée est bête. Tu vois un ange comptable sur un nuage en train de classer des fiches de paie ! Notre récompense à nous aussi, c'est d'avoir fait quelque chose mais ce que nous avons de plus, nous, c'est la certitude que cette action ne s'arrête pas à la simple réalité matérielle, qu'elle rejoint un infini vers lequel toute vie humaine est en marche.

L'autre ne répondit pas tout de suite. Il avait coutume de réfléchir longuement aux paroles de tout interlocuteur avec qui on pouvait parler sérieusement.

- Désintéressés, oui, reprit-il, les jeunes le sont. Je crois mieux comprendre votre religion qui me semblait naïve. Mais l'infini, cette marche à l'étoile, c'est bien vague. Où diable voyez-vous un infini dans le monde ? Quelque chose qui parle de survie, de divinité, de ciel ? Les catholiques que j'ai connus ne m'ont rien dit de précis. Ce sont des faits que je réclame. Je t'avoue que j'aimerais sincèrement que vous ayez raison.

- Des faits, des faits... Oh, je ne t'apprendrai rien ! Je te dirais d'abord que le mot de religion me semble trop étroit. On pense tout de suite à une secte aux rites spécieux. Je préfère le catholicisme. Et encore faut-il le traduire de son sens grec : l'universalisme. Le catholicisme est une philosophie totale, une conception globale de l'homme et du monde. C'est la recherche de l'universel. Mon christianisme est encore trop jeune pour que je puisse t'en parler comme tu le désirerais. Essaie simplement de penser à ce qu'est la vie de l'homme, à ce que nous savons de l'immensité dans laquelle nous sommes embarqués, au mystère qui s'ouvre devant toutes nos sciences, et tu constateras qu'arrêter de parti pris le monde aux limites de nos sens est une absurdité.

- Nous n'arrêtons pas le monde aux limites de nos sens, nous disons simplement que ce que nous ne pouvons atteindre, nous ne le connaissons pas et que, par conséquent, nous ne pouvons pas en tenir compte. Rien ne nous indique une survie après la mort. Regarde mourir quelqu'un. Petit à petit, ce qui faisait l'intelligence, l'affection, la volonté de cette personne s'en va. Puis tout se glace comme un vulgaire roche. Puis les matériaux de ce qui fut lui se dispersent et il n'en reste rien, sinon un souvenir. Et c'est ce souvenir qui fait germer dans les imaginations cette idée d'un vague au-delà où vous placez l'immortalité. En fait, quand on est mort, on est bien mort.

- Quand on est mort, on est bien mort, ça aussi je le sais, répéta Charles, tristement.

Ils se turent un moment sur cette idée, un peu gênés l'un et l'autre par son évidence. Charles ne savait comment reprendre la défense de la vie, de la vraie vie à laquelle il croyait de tout son être, tandis que son camarade constatait une fois de plus, avec un peu d'amertume, que la recherche loyale et scientifique de la vérité nous ramène toujours à la seule réalité matérielle.

Charles reprit enfin :

- Tu aboutis simplement à la constatation de notre ignorance. Rien ne prouve que l'homme finit à la mort.

- Evidemment non. Mais les faits rendent cette conclusion plus que probable.

- Une conclusion stupide !

- Pourquoi stupide ?

- Parce que trop contraire à nos aspirations. Elle s'oppose à tout idéal, à tout ce que nous sommes, à toute notre conscience d'êtres vivants. C'est une absurdité !

- Evidemment la vie ne comprendra jamais la mort. C'est une vérité de Lapalisse.

Ils semblaient en être arrivés l'un et l'autre à une impasse et ils gardaient le silence pendant que le soleil leur cuisait les épaules. Mais au bout d'un moment Charles se mit à sourire. Il regarda son ami qui, lui, éclata franchement de rire en lui frappant le dos.

- Mais oui, mon pote ! C'est la vie !

- Ah ? Et quelles sont tes conclusions ?

- Mes conclusions, c'est que le hasard nous a fait naître sur cette planète pour une courte vie et qu'il faut en profiter. Voici des montagnes, des torrents, des prairies, une installation hydroélectrique, un grand soleil. Il faut jouir de tout ce qui se présente. Et il y a l'homme et toutes ses activités,

toutes ses réussites, les sciences, les arts et même les religions et tous les mondes imaginaires qu'il se crée à volonté. C'est comme une danse joyeuse à laquelle nous devons participer avant que les lumières ne s'éteignent. Notre religion, c'est celle de l'homme. Nous qui ne comptons que sur cette vie, nous l'aimons plus que vous et nous voulons aider les autres à l'aimer et à en profiter.

- Et quel est le meilleur moyen d'en profiter ?

- Je te le dis : l'amour au sens le plus large du mot et j'oubliais tout à l'heure, l'amour des femmes. En profiter là aussi avec elles tant que dure le printemps.

- Selon toi dans ce cas il faut jouir le plus de femmes qu'on peut ?

- Plus exactement en jouir du mieux qu'on peut car qui trop embrasse, mal étreint. L'amour est un art. Il faut savoir choisir les filles les plus belles car la frénésie ne dure qu'un temps. On en revient vite. Et les aventures les plus palpitantes sont les plus courtes.

- Tu es fiancé ?

- Tu le sais bien !

- Tu admets qu'on puisse aimer toute sa vie une seule femme et connaître, avec elle seule, tout ce qu'on peut attendre de l'amour ?

Le jeune instituteur resta un moment à réfléchir.

- En principe oui. Mais je n'y crois guère. A vingt ans on ne peut se satisfaire d'une seule femme. Toutes les belles filles vous attirent. C'est une période d'éblouissements mais qui passe vite. Bientôt on n'aspire qu'à un seul amour, simple, solide, durable, que d'après les coutumes de notre société bourgeoise on fonde par le mariage. Moi, je crois en être arrivé à ce stade puisque je suis fiancé mais j'ai commencé jeune.

- Sais-tu...

Charles cherchait ses mots. L'autre l'interrompit :

- Je pense aussi que pour vous conquérir entièrement, à votre première découverte et combler en vous tout autre désir, il faudrait une jeune fille d'une rare beauté et d'un caractère remarquablement riche.

Charles hésitait toujours à prendre son ami pour témoin des choses qui lui brûlaient le cœur. Le moment était venu mais il n'osa pas et il fit dévier le cours de la conversation.

- Nous avons les mêmes idées sur la vie, dit-il. Seulement, chez toi, ces idées s'arrêtent à la vie présente. Nous, nous croyons à autre chose et vous ne nous en blâmez pas car vous pouvez au moins admettre notre philosophie comme une philosophie d'espérance.

- Oui. C'est exactement comme cela que je comprends les religions.

- Alors tu peux au moins partager cela entre nous ?

- Pourquoi pas ? Encore faut-il me donner les raisons de cette espérance.

- J'essaierai. Pour le moment tu constates que le catholicisme est avant tout l'affirmation d'un amour universel, amour que nous, les hommes, nous devons étendre par conséquent à tout et à tous, oui, même aux ennemis, même aux Boches !

- Il faudrait en venir jusque là, répondit l'instituteur en souriant. Mais on ne fait bien la guerre qu'en haïssant l'ennemi.

- Ça, je ne l'admets pas ! répliqua Charles en ayant conscience cependant que la stricte logique qui lui dictait ses paroles l'emportait plus loin que ses

propres sentiments. Si je lutte contre les Boches, c'est pour supprimer dans le monde une doctrine d'orgueil et de crimes, c'est pour protéger tous ceux qui nous sont chers. C'est parce que j'aime que je veux tuer les Boches et non parce que je hais ! Et je les tuerai, sauvagement, je te le promets, mais comme on se défend d'une bête féroce.

- Pas mal en effet !

La route passait sous une arcade taillée dans le roc quand on aperçut, plus bas, à huit ou dix kilomètres à vol d'oiseau, le village de Saulnières. Il y eut un remous dans la troupe. Les Boches étaient là-bas. C'était là-bas dans ce village de Lilliputiens qu'on allait se bagarrer. On sentit courir un frisson sur l'échine de plusieurs. Sans arrêter la marche le commandant se retourna, l'air réjoui :

- Vous avez- vu, les gars ? Là-bas les Frizous, demain, kaput !

Ces simples mots ranimèrent les conversations. On hurla. On répéta kaput. On applaudit le commandant. Et des propos quasi fanfarons de s'élever ça et là.

Charles et son ami marchaient les derniers. Ils regardaient le village accroché au-dessus de la vallée, très loin, sous leurs yeux.

- Ecoute-moi, André, tu me comprendras certainement, dit Charles, le regard toujours perdu dans la vallée. Il faut que je te confie une chose grave que j'ai gardée jusqu'ici pour moi seul. Il n'y a que le commandant à la connaître.

Etonné, André se rapprocha.

- Je t'ai toujours dit que j'étais fiancé, poursuivit Charles.

- Oui, mais tu ne m'as jamais parlé d'elle.

- Tu as été très discret, je t'en remercie. Tu sais ce que c'est qu'aimer une femme ?

- Je crois.

- Mais rencontrer un jour, pour la première fois de sa vie, une jeune fille, belle, pure, sensible, intelligente, l'aimer, en être aimé, ne pas voir un seul instant, depuis deux ans, cet amour se démentir...

- Oui, tu as la chance dont je parlais tout à l'heure.

- Eh bien, si je suis ici, c'est parce que la Gestapo l'a arrêtée alors qu'elle portait des documents qui ne laissaient aucun doute sur son activité. Tu sais ce que ça signifie. Ils l'ont fusillée.

André eut un choc. Il comprit soudain cette souffrance qu'il devinait chaque jour chez son ami. Tout s'éclaircissait. Il se sentait rougir de confusion.

- Mon pauvre vieux, murmura-t-il en lui tendant la main.

Ils se laissèrent distancer par la colonne. André saisissait le sens profond de leur conversation de tout à l'heure. Son ami avait des raisons bien plus fortes que de pauvres raisons matérielles pour croire en une vie future. Cette vie future, tout son passé l'exigeait. Son amour pour son amie ne pouvait finir dans une geôle de la Gestapo. Non, il fallait que l'homme soit immortel.

"Mais au fait, pensait encore le jeune instituteur, rien dans le domaine expérimental ne s'y oppose, pas même la disparition du corps. J'ai convenu qu'un Dieu tel que Charles le concevait pouvait exister. A la rigueur qu'il soit amour puisque l'amour est à la fois l'idée et le sentiment les plus parfaits que l'homme soit capable d'atteindre. Mais pour le reste ?..."

“Enfin, nom de Dieu, il y a bien une vérité ! s'écriait-il en lui-même... Ce problème est tout de même un problème ! ... Problème donc possibilité. C'est à se casser la tête contre les murs ! ... Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous rejoignons sur nos conceptions de la vie et de l'amour... Je ne partage pas tout du communisme, loin de là... Pas plus que lui n'accepte tout de sa religion... Au fond, catholicisme et communisme font route commune et l'un n'est que le prolongement de l'autre dans le domaine de l'espérance.

- Tout ce que j'ai dit, reprenait Charles, je le crois sincèrement. Je n'ai pas d'autre issue aujourd'hui. J'aurais voulu te donner les raisons concrètes que tu désires mais la découverte de Dieu est comme une découverte scientifique. Elle se fait peu à peu, en se basant sur les données de l'expérience, et, peu à peu, notre connaissance du monde allant s'élargissant, nous gagnerons en certitude. Les atomes n'ont été pendant des siècles qu'une idée métaphysique. Puis on a découvert des phénomènes matériels qui rendaient leur existence de plus en plus probable. Finalement, nos connaissances sur la matière gagnant en profondeur, nous avons pu mettre en évidence leur réalité. Je crois au progrès dans le domaine moral comme dans le domaine matériel. Tu y viendras, j'en suis convaincu.

- C'est là une espérance, répondit André, et une espérance bien légitime. Toujours est-il qu'on n'a pas encore trouvé de faits matériels sur lesquels vous, les croyants, vous puissiez appuyer votre théorie. Remarque bien que ce que je te dis ne doit en rien diminuer ta confiance. Mon opinion n'est qu'une opinion.

Le visage de Charles s'éclaira un instant :

- Je n'ai pas à craindre la conversation d'un ami même si ses idées sont contraires aux miennes.

- Parle-moi un peu d'elle.

En quelques phrases Charles raconta son histoire. Ils étaient bouleversés l'un et l'autre et leur émotion s'écoula ensuite dans un long silence. Mais Charles n'était pas au bout de ses confidences. Il voulut essayer d'y parvenir. Les mots lui restaient dans la gorge. Il ne savait comment s'y prendre. Il était venu au maquis poussé par une résolution précise mais, cette résolution, il se sentait trop faible pour la porter seul. Même s'il devait le regretter par la suite, il fallait qu'il en parle à André. Dans ses moments d'exaltation il était parfaitement calme et décidé mais parfois il flanchait. Quand on sait qu'un ami connaît votre dessein, on est plus fort, même si celui-ci ne vous approuve pas totalement.

Il lui prit le bras :

- Ecoute encore. Je ne sais pas si j'en aurais le courage. Je suis tellement lâche. Je voudrais être tué, me faire tuer, oui, pour rejoindre Louise, comprends-tu ? Mourir d'une mort pas trop pénible mais qui en vaille la peine, pour notre idéal, pour la France, très simplement, là-bas peut-être... Si je vis, je ne sais pas ce que je deviendrai. Je manque de confiance en moi.

- Et en Dieu ?

- Oui, c'est vrai. Tu vois. Je suis encore loin de Dieu puisque je ne sais pas m'aban-donner à lui.

- Mais enfin, pourquoi mourir ? s'écria André. Tu ne pourrais pas vivre et mener une vie qui en vaille la peine ? Vivre pour Louise ?... Si tu veux, nous resterons amis après la guerre. Tu verras, mon vieux, le travail qui nous

attend est formidable ! Et ce n'est pas le moment de mourir ! Quand nous reviendrons là-bas, quand les jeunes reviendront des camps et des maquis, ils auront une force à renverser les montagnes ... à condition seulement qu'ils soient unis. C'est cette condition qui m'inquiète. Tout le monde ne peut pas partager entièrement les idées communistes mais il est possible de travailler sur un programme social acceptable par tous ceux qui veulent du meilleur. La réaction reviendra à la charge, c'est inévitable. Elle fera tout pour diviser de nouveau la jeunesse. Il faudrait lancer un mouvement très large, un mouvement qui groupe tous les enthousiasmes. Dans ce mouvement, pas question d'opinions philosophiques ou religieuses. Chacun resterait libre de ses croyances, bien entendu, mais il les garderait pour lui. Je suis certain, et tu m'en as fourni une nouvelle preuve, que les jeunes peuvent se rejoindre et s'unir pour rebâtir un monde. Ce sera long, pénible. Nous aurons des échecs. Mais nous aurons un but pratique, précis, sans utopie, sans déception possible, que nous atteindrons si nous nous unissons tous. Je t'exposerai tous les détails de mon plan. Il y a largement de quoi occuper la vie d'un homme.

C'était bien la première fois depuis le début de leur camaraderie que le jeune instituteur parlait avec passion. On le sentait près à l'action avec des idées très arrêtées sur l'après-guerre. Pour lui, le maquis et les combats de la Libération n'étaient qu'un épisode de la grande lutte contre le capitalisme, un tremplin d'où il s'élancerait dans la vie sociale. Une belle attitude dans la Résistance, attitude sincère et généreuse, lui permettrait de parler haut et de fonder son mouvement de jeunes.

- Oui, répondit Charles après un temps qui, à son ami, parut interminable, il me faut accepter tout ce qui voudra bien m'arriver. Pas forcément mourir après tout... Ce serait si simple d'aller la rejoindre par une mort facile... Mais si c'est par une vie bien remplie... Oui, au fond, c'est que je la redoutais, seul, la vie...

André avait repris son air tranquille et en lui-même il répondait :

- "Seul ! Seul !... Tu ne resteras pas seul longtemps, mon gaillard. Je saurai bien t'entraîner. Tu vas retrouver les filles, le travail, des ambitions nouvelles, que nous partagerons, je l'espère. Est-ce qu'on peut à vingt ans conserver un amour éternel à une fille disparue ? L'appel de la vie est plus impérieux que toute métaphysique. La souffrance, ça passe, et sur le sol défoncé par les bombes l'herbe repousse vite. Je ne te donne pas deux ans avant que le souvenir de la première ne se réduise à une entité vague qui ne t'empêchera pas de vivre~.

Il jeta discrètement un coup d'œil sur ce beau garçon musclé, bruni, qui développait au soleil une poitrine impeccable.

- "Toi, mon vieux, tu ne resteras pas longtemps célibataire. D'abord tu iras avec les filles en te disant que le point de vue des corps n'a plus d'importance puisque ta fiancée est morte et que ton cœur ne sera jamais qu'à elle. Puis, un beau jour, avec une femme qui aura assez de qualités pour que tu puisses l'accepter comme amie, tu te marieras et cela n'altèrera en rien, bien entendu, ton amour pour Louise puisque tu la rejoindras dans l'autre monde.

Il se mit à sourire silencieusement :

- "On verra, mon vieux Charles, combien de temps tu tiendras dans cette lutte contre la vie ! La vie est une belle femme plus forte que n'importe quelle théorie spiritualiste. On a beau résister, on finit toujours par se laisser



vaincre. Et se laisser vaincre avec volupté. Après tout c'est le meilleur. Louise, elle, maintenant, c'est la suprême indifférence, et pour cause ! Alors ce serait idiot de gâcher ta vie pour une fidélité qui n'a plus de sens !...

Ainsi allait André dans ses réflexions. Et il se demandait quelle serait la réaction de son ami si celui-ci pouvait les connaître.

Quand ils arrivèrent à la Croix d'Olles, le maquis d'Ornadet y était déjà. Ce premier contact fut une fête. On serrait les mains des camarades. On riait. On se racontait des histoires extraordinaires. On s'excitait à la bagarre. Le bruit courait que les Allemands se préparaient à évacuer Saulnières et certains parlaient d'attaquer le village le soir même.

Un peu plus bas, les officiers étaient réunis autour de la voiture du colonel Estienne, garée sous une avancée de la forêt. On les observait de loin, anxieux de savoir quelles décisions ils étaient en train de prendre. Chacun de leurs gestes était lourd de signification.

- Je te dis qu'ils vont nous faire passer par la route d'en bas.
- Attaquer par une route, mais t'es coincé !
- Regardez ! Il reluque les bois de ce côté. On va passer par-là.
- Chouette ! Il y a des framboises !
- Tu parles d'un con celui-là !

Le groupe d'Ornadet était assez important, de la valeur de deux compagnies et bien équipé. Grâce à une rafle dans un Chantier de Jeunesse dont beaucoup de jeunes faisaient partie auparavant, grâce aux parachutages qui s'étaient poursuivis régulièrement depuis quelques mois, tous les hommes portaient un uniforme kaki et, en plus des classiques mitraillettes, chaque section possédait un fusil-mitrailleur. Beaucoup parmi les arrivants les regardaient de près ces fusils-mitrailleurs qui luisaient dans l'herbe et ils cherchaient à se rappeler la théorie que, là-haut, on leur avait enseignée sur l'unique engin du Groupe.

- On a aussi trois mitrailleuses, disait un gros réjoui. T'as vu la voiture du colon ?

- Qu'est-ce que ça peut te faire, toi, t'es cuistot ! Tu te battras pas, t'es planqué.

- Ta gueule ! Je me battrais pas ! Tu veux que je commence tout de suite ?... Ça sait même pas faire bouillir de l'eau et ça voudrait apprendre aux cuistots à se battre ! Je t'en foutrai, moi !

Ils étaient tous assis pêle-mêle sur les talus, dans l'herbe, aux pieds des arbres, sur la route. Quelques-uns s'allongeaient sur le sol sans déposer leur sac qui leur servait de dossier et certains fumaient tranquillement cigarette sur cigarette. D'autres cassaient la croûte. Cramponné à la grande croix de fer qui marquait la jonction des deux routes, un énergumène s'évertuait à fixer une planche au-dessus de la traverse horizontale. Charles et son ami, à demi couchés contre un tas de pierres, riaient en regardant son pantalon glisser peu à peu. Enfin il parvint à faire tenir la traverse et, sautant sur le sol, il s'émerveillait de cette curieuse croix de Lorraine.

Bientôt les officiers revinrent et l'un d'eux, prenant la parole sur le socle de la croix, annonça que pour prévenir un départ imminent de l'ennemi on attaquerait Saulnières le soir même. Il arrêta aussitôt le cri qui montait et il se mit à expliquer aux gradés et aux hommes les ordres reçus concernant

l'unité d'action des deux Groupes, les plans d'attaque et, au cas où ce serait nécessaire, la poursuite. Puis il réunit à part les gradés tandis que chaque section distribuait dans son coin un repas froid.

Il était un peu plus de huit heures lorsque les premiers coups de feu claquèrent. Les Allemands s'attendaient sans doute à une attaque car tout sembla se passer chez eux dans un ordre parfait. Les entrées de ce petit village étaient barricadées avec des tombereaux, des instruments agricoles, des madriers, des meubles et tout ce qu'ils avaient pu trouver de lourd. Des tireurs étaient postés derrière les embrasures les plus favorables. La plupart des civils avaient fui depuis longtemps mais il restait, paraît-il, une vingtaine de vieux qui n'avaient pas voulu abandonner leur demeure, rassurés probablement sur le compte des occupants qui dans ce village s'étaient toujours montrés polis. On les imaginait à cette heure blottis dans les écuries et dans les caves, tremblants de peur.

Les premiers coups de feu avaient transformé les jeunes maquisards. Leur visage devenait grave. Chacun reprenait conscience de son rôle de volontaire dans la lutte mondiale contre le fascisme. Pour beaucoup, c'était la première affaire sérieuse car on ne peut parler d'un parachutage comme d'une affaire sérieuse. Et on devinait à leurs traits tendus que certains luttèrent pour se maîtriser.

Charles avait eu un moment de panique. Cela ne ressemblait en rien au travail dangereux mais silencieux d'un agent de renseignements. Pendant une minute, abrité derrière un mur, il crut qu'il ne pourrait jamais avancer. Il se força à sourire, comprenant que ce qui l'effrayait le plus, c'était le bruit de la fusillade. Il fallait avancer là-bas vers cet autre mur loin de quinze mètres mais la distance semblait immense. Charles regarda ses camarades aussi interdits que lui et le sergent qui répétait mollement :

- Les gars, il faudra y aller, hein ?

Alors il lança cette plaisanterie :

- Ce qu'on a l'air idiot ! Des soldats, ça ? De jolies poules mouillées ! Mais ça ne risque rien !...

Et brusquement il se leva, longea en quelques enjambées une barrière et s'assit contre le mur désigné. Les autres le suivirent à la file indienne et l'un d'eux expliqua en riant :

- C'est la première fois. On s'y fera vite.

- Heureusement qu'on s'y fera vite, grogna Charles en tremblant un peu, parce que c'est pas fort !

Et il ajouta pour lui-même :

- Moi qui parlais de me faire tuer volontairement !...

Il se révélait tout à coup loin de Louise, incapable d'apporter à son héroïsme à elle un seul acte de courage qui ne soit pas dérisoire. Il aurait voulu se trouver à cent kilomètres de là.

- Je suis un pauvre type, murmura-t-il.

Soudain il explosa :

- Mais, bon Dieu, vous avez peur de tirer ?

- Tirer où ? On ne voit pas les Boches.

- Eh, là-bas, où ça tire, ces fenêtres ! Tu crois qu'ils nous voient, eux ? Et puis n'importe où ! Il ne faut pas avoir peur !

Il appuya le coude sur une pierre du mur et tira en rafale tout un chargeur. Assourdis mais réconfortés par le bruit, les autres se mirent à lancer une véritable fusillade contre les fenêtres, contre les tombereaux qui barri-cadaient une grange, contre les arbres eux-mêmes.

Les détonations semblaient s'étendre. On les imitait. On voyait des hommes s'avancer en rampant le long des broussailles.

- Ça démarre enfin ! se dit Charles. Mais où est le commandant ?

Les Allemands ripostaient énergiquement. Des balles sifflaient éraflant les pierres et ce fut de nouveau pour la section un moment de frayeur à dominer. Mais au bout de dix minutes, on s'y était déjà habitué.

Le sergent ne savait trop que faire maintenant. Il avait reçu l'ordre de se placer là et il se demandait combien de temps on l'y laisserait quand un camarade vint jusqu'à lui :

- Le commandant est content de vous. Il vous fait dire de tenir là jusqu'au moment de l'attaque.

Ces paroles soulevèrent un sentiment de fierté. Si le commandant les félicitait pour si peu, il était facile alors d'être un bon soldat. Du coup ils se découvraient tous impatients de donner l'assaut à cette ferme qui s'avancait en éperon. Mais il fallait rester là comme devaient rester à leur poste les autres sections auxquelles on faisait des gestes signifiant que "ça bardait". Le détachement chargé d'attaquer le village par la route inférieure ne s'était pas encore fait entendre.

Ils restaient donc couchés derrière le mur de pierres, épiant par les trous si aucune tête d'Allemand ne se montrait et tirant isolément partout où ils supposaient s'en cacher une.

- Faut pas gaspiller les munitions, disait le sergent. On en manquera tout à l'heure.

- Oh bon Dieu ! cria quelqu'un.

- Je l'ai vu moi aussi ! dit un second.

Un uniforme vert avait bondi d'une porte à une autre derrière une barricade mais personne n'avait eu le temps de tirer.

Chacun maintenant voulait avoir son Fritz. On se ramènerait dans le civil avec cette fierté-la. Sous ce petit mur, connaissant le sifflement des balles depuis une heure à peine, on parlait déjà de reconstruire la France et de châtier les traîtres et les lâches !

- Il y en a tant que je voudrais voir ici ! disait le sergent. Ils s'en foutent, bien au chaud dans leurs pantoufles, et après, c'est eux qui gueuleront le plus fort.

Charles aperçut André dans un fossé à cent mètres parmi les gars de sa section. Il lui fit un signe. L'autre répondit d'un grand geste incompréhensible. La distance les empêchait de communiquer. Charles se retourna vers le village.

Il lui vint une idée : "Si je suis tué – et il constata qu'il parlait de cela comme d'une chose banale – j'ai vingt cinq mille francs sur moi. A quoi bon cette somme ? C'est stupide de l'avoir emportée". Bon, j'en parlerai au commandant.

Il songea encore qu'il était parti sans régler le sort de sa maison, au moins par un papier, au cas où il disparaîtrait. C'était là une faute. Au fond, il n'en avait pas eu le courage et son désir de mourir ne devait pas être à ce moment

très solide. Maintenant c'était plus facile. Vue d'ici, cette maison semblait faire partie d'un passé révolu, d'un pays par-delà un océan. Mais il l'aimait trop encore pour la laisser tomber dans les mains de n'importe qui, pas même de ce demi-frère presque inconnu qui le détestait.

- Alors, mon vieux Charles, se dit-il, ça t'en coûte encore ? Un sourire, va !... Elle aussi, n'est-ce pas, il faut la quitter, la quitter comme un capitaine dit adieu à la maison de ses ancêtres pour courir les mers à la découverte de terres inconnues. C'est bien. Regarde là-bas au milieu de ces maisons ténébreuses : Louise t'attend.

Le dernier détachement résolu, il se sentit plus léger malgré son chagrin. Il se retourna vers ses camarades :

- Dites donc, les gars. Pour les déloger, on ne pourrait pas mettre le feu à la grange ?

Cette idée leur fit ouvrir de grands yeux. L'effet serait prodigieux. Ça leur donnerait du courage et les Boches seraient obligés de se sauver.

- Les balles, ça peut mettre le feu ? demanda quelqu'un.

- Au fusil peut-être pas. Mais avec la mitrailleuse, peut-être que oui.

- Alors en tirant dans ce petit trou carré d'où dépasse du foin, si on essayait ?

- Faites pas ça, dit le sergent. On ne nous l'a pas commandé.

- Eh froussard !... Si c'est les balles !... Quelle nouille, celui-là !

Le sergent ne répondit rien et son autorité diminua encore un peu plus. On tira dans l'ouverture masquée de foin mais sans produire la moindre flamme. Le seul résultat fut une rafale de balles allemandes qui firent sauter des pierres. Tous s'étaient plaqués au sol. Personne ne fut atteint. Par réaction avec leur effroi du début, beaucoup pensent dans ces cas-là que la guerre est moins dangereuse qu'on ne pense et que les blessures ne sont qu'accidentelles.

La fusillade se ranimait de part et d'autre. Les Allemands se tenaient sur la défensive, bien abrités dans leurs positions. On ne savait au juste leur nombre, certainement inférieur à celui des assaillants. Mais ils étaient mieux instruits et mieux armés.

Tout à coup un crépitement éclata du côté de la route. Des mitrailleuses se mettaient de la partie. Tous devenaient anxieux de savoir ce qui se passait de l'autre côté. On entendait des clameurs. Le second détachement attaquait. C'était le commencement de l'assaut.

- Ça va être à nous maintenant, dit le sergent dont les lèvres tremblaient.

Les gars pâlissaient mais on sentait que pas un ne se dégonflerait. Charles s'apercevait une fois de plus que l'héroïsme est facile en rêve mais que la réalité exigeait pour le simple devoir un courage bien au-dessus des rêves. De nouveau il avait peur, peur de flancher, peur de n'être pas à la hauteur de ses camarades, lui qui n'avait pourtant rien à perdre. Mais ces balles qui passent en claquant doivent atrocement déchirer les chairs ! Allait-il implorer ses camarades de le protéger ?...

A ce moment la voix du commandant cria derrière eux :

- C'est à nous, les petits ! En avant !

Presque automatiquement Charles se leva, enjamba directement le mur et s'avança, le dos baissé, parmi les buis. Les autres suivirent et de partout on voyait les maquisards se faufiler, ramper, progresser entre les blocs de ro-

chers couverts de mousse et les quelques arbustes qui entouraient les premières maisons.

Des rafales sifflaient sur eux. Ils s'étonnaient encore que personne ne fut atteint. Mais soudain, à vingt mètres, un grand gaillard lâcha son arme et heurta de la tête un rocher. Un autre, agenouillé, se renversa et se mit à hurler en se tenant la mâchoire. La chute de ces deux hommes bloqua l'élan de la troupe. Il y eut une hésitation. C'est alors que le commandant qui s'était porté au premier rang se leva tout droit et fonça de l'avant en clamant des paroles qu'on ne put comprendre. Aussitôt de tous côtés on se mit à bondir d'abri en abri. Charles, le cœur battant, sautait par-dessus les pierres et les buis et entraînait ses camarades vers la ferme, sorte de gros chalet dont seul le haut des murs était de bois. L'un d'eux tomba :

- C'est rien, la jambe ! cria-t-il courageusement.

Cette fois on n'y prit pas garde. La fusillade se fit acharnée auprès de la grange. Les Allemands tiraient du portail barricadé, d'entre les solives du toit et de ces lucarnes qu'on pratique ça et là dans les murs pour aérer le foin. Les maquisards s'abritaient partout où ils pouvaient, derrière un nouveau petit mur bordant un minuscule jardin, derrière une baraque.

Charles pensa alors aux deux grenades qu'il portait à sa ceinture, en détacha une et la lança de toutes ses forces contre le portail barricadé de la grange. Elle mit un temps infini pour éclater. L'explosion fit voler des morceaux de poutre. Il lança la seconde qui éclata à l'intérieur. D'autres imitèrent son exemple, les Allemands aussi. Dans le tonnerre des explosions il se crut anéanti avec tous ses camarades. Puis cela se calma. Aucun coup de feu ne partait plus du portail.

- Ça y est, les gars ! cria-t-il. C'est le moment ! Allons-y !

Il s'élança vers l'ouverture et se mit à escalader les matériaux amoncelés entre les grands battants fracassés. Les autres arrivèrent et pénétrèrent avec lui dans le bâtiment. A travers l'ombre de la nuit tombante ils entrevirent cinq ou six soldats. Il y eut une courte fusillade à bout portant puis on lança des grenades sur les tireurs cachés là-haut dans le foin. Des flammes jaillirent. En un clin d'œil elles s'élançèrent jusqu'aux poutres. Leur aspect était fantastique. Un Allemand se montra en levant les mains.

- Tirez plus ! commanda Charles.

A peine avait-il crié cela qu'un coup de feu partit à côté de lui et l'Allemand vint s'effondrer sur le plancher parmi les corps étendus. Alors Charles d'un geste instantané décocha une gifle magistrale à celui qui venait de tirer.

Les flammes se propageaient rapidement à toute la masse du foin. La chaleur devenait insupportable. Charles cria aux nouveaux arrivants de sortir les blessés loin du bâtiment. Puis il courut vers une ouverture devant laquelle il s'arrêta net. Elle se trouvait à quatre mètres au-dessus du chemin, juste derrière la barricade qu'ils apercevaient avant l'attaque. Les Allemands qui la tenaient se repliaient vers le centre du village en longeant les murs. Il tira, en toucha deux. Alors il éprouva un terrible sentiment d'orgueil et, tandis qu'il faisait glisser une échelle jusqu'au sol, il se sentait maître de lui et capable de tout. Il fallait en profiter. Jamais ne se présenterait une si belle occasion. Mais comprenant que s'il réfléchissait un instant son courage l'abandonnerait, il s'élança sur l'échelle et se retrouva avec son sergent sur le chemin.

Des flammes sortaient de la grange. Un autre bâtiment brûlait dans la nuit près de l'église. Ils faillirent tirer, le sergent et lui, sur quelques hommes qui débouchaient d'une ruelle de l'autre côté du chemin. C'était une section de leur groupe avec le commandant en tête. Ils poussèrent un cri de triomphe.

- Ça gaze ! Allons-y ! Allez ! En avant !

Presque au même instant une volée de balles vint en frapper trois. Les autres se collèrent contre les murs, brusquement rappelés au danger. Une mitrailleuse tirait sur eux à grande distance d'une ouverture du clocher. Prudemment, les uns derrière les autres, ils s'avancèrent jusqu'à un plan de terre incliné montant à une grange. De l'autre côté le commandant, couché à plat ventre contre les marches d'un pas de porte, avait ajusté son fusil-mitrailleur. Il tira une rafale, puis une autre, puis une troisième. La mitrailleuse se tut. Alors l'avance reprit, attentive. A chaque porte des gars pénétraient dans les maisons. On tenait déjà deux prisonniers.

Une porte s'ouvrit du côté de Charles et une petite vieille apparut devant le canon de son arme. Elle se jeta en pleurs au cou du "petit soldat", folle de peur. A peine Charles eut-il le temps de réagir que les autres l'avaient repoussée à l'intérieur et enfermée à clef. La mitrailleuse du clocher recommença à tirer. Le commandant riposta de nouveau. Elle s'arrêta.

Ils allaient reprendre leur progression malgré les tireurs ennemis dissimulés un peu partout quand une volée de grenades tomba sur le chemin et fit du mal parmi les hommes qui suivaient le commandant. Des Allemands étaient cachés dans une maison que ceux-ci atteignaient. D'autres grenades suivirent, sans effet celles-là, car les gars s'étaient enfilés dans un étroit couloir séparant deux corps de bâtiments. Mais, profitant d'une accalmie, le commandant furieux, entraînant ses hommes, se précipita à l'intérieur par une porte défoncée. On entendit des coups de feu et des cris. Des vitres dégringolèrent.

Charles dont la progression avait été moindre que celle du commandant allait partir à la rescousse quand une dizaine d'Allemands débouchèrent d'une écurie et coururent dans leur direction en longeant les maisons.

- Feu, feu ! se mit à crier Charles, surpris de cette attaque.

Il découvrit qu'il n'avait plus avec lui que cinq camarades. Les assaillants approchaient et commençaient à tirer.

- La maison ! Entrez !

Ils s'y enfilèrent et se portèrent sur les côtés de la porte et de l'unique fenêtre d'une cuisine sombre. Il n'y avait personne dans la rue pour arrêter les assaillants. Le groupe du commandant avait dû poursuivre ses propres adversaires par quelque ouverture donnant sur un autre chemin. Charles et ses compagnons tirèrent avec acharnement mais les Allemands n'étaient plus qu'à quelques mètres. Alors ils fermèrent la porte et se précipitèrent dans un escalier de bois qui faisait face à l'entrée.

Avec un remarquable mépris du danger, quelques Allemands enjambèrent la fenêtre et s'élancèrent vers l'escalier. Des coups de feu partirent. Un maquisard roula sur les marches jusqu'auprès du corps d'un Allemand.

- Vous trois aux fenêtres ! dit Charles. Moi et toi ici. Donne-moi ta grenade.

D'autres Allemands montaient. Ils tirèrent. Soudain Charles vit son compagnon s'appuyer au mur en laissant glisser sa mitrailleuse. Une autre balle le frappa en plein visage. Il s'effondra. Et Charles eut cette réaction :

- Bon Dieu, jamais moi !

Et il récupéra la grenade du compagnon tué, la lança furieusement en bas, sauta d'un bond au fond de l'escalier, tira en enjambant les corps et s'aperçut soudain que son arme était vide.

- Tant pis ! hurla-t-il.

Il la saisit par le canon comme il l'avait vu faire une fois à l'exercice et, débouchant dans la cuisine, il asséna un terrible coup de crosse sur un homme qui se trouvait devant lui. Puis il se plaqua le dos contre le mur... Il faisait sombre. Les reflets de l'incendie éclairaient par moments cette cuisine de terre battue. L'Allemand râlait à terre. Il n'y avait personne. Les camarades qu'il avait postés aux fenêtres du haut descendaient l'escalier.

Alors il ouvrit la porte et regarda. Près de l'église des flammes gigantesques dévoraient le toit d'une autre maison. De l'autre côté la grange n'était qu'un brasier illuminant toujours le centre du village. Des maquisards couraient de tous côtés. Là-bas on criait. Que se passait-il ?

Il se joignit aux autres et bientôt il se trouva pris dans une bande où il reconnut quelques uns de ceux qui attaquaient par la vallée. On se serrait la main. On riait. On chantait. Les deux paysans aussi étaient là, un peu ébouriffés et visiblement très excités. L'un d'eux ouvrait des yeux ronds comme s'il avait bu. Personne ne s'inquiétait des coups de feu qui éclataient encore autour de la maison en flammes, dernier réduit de quelques acharnés ou simplement explosions de cartouches sous l'effet de la chaleur.

Charles se trouvait quelque peu ahuri de la rapidité avec laquelle l'attaque s'était déroulée. Il resta là une minute, se demandant si ce n'était pas de la rigolade tant il s'était senti invulnérable. Et soudain il bondit de joie et se mit à hurler avec les autres une Marseillaise qui avait spontanément jailli de cette troupe enivrée de son premier fait d'armes.

Quelqu'un le frappa violemment dans le dos. C'était André, le visage largement épanoui :

- Alors vieux, t'es pas encore mort ?

Lorsque vers minuit il partit en reconnaissance avec un groupe de volontaires sous les ordres du commandant Marceau, il put enfin se retrouver seul avec lui-même et c'est là, pendant cette marche silencieuse sous les étoiles, qu'il comprit la valeur des heures qu'il venait de vivre. La route se devinait à la lueur pâle qui contournait la montagne. La rivière chantait en bas dans l'ombre. C'était une nuit tiède où l'on pouvait marcher avec une simple chemise sur la peau. La sueur avait séché. On aurait volontiers chanté sans la consigne du silence.

En tête de l'une des deux files qui avançaient sur le gazon des bords de la route, presque isolé dans le silence de ses camarades, Charles goûtait un bonheur qu'il n'avait jamais connu. Il ne savait si c'était là un sentiment d'orgueil, de puissance, d'optimisme fou, alliés à la saveur du danger traversé et du devoir accompli qui accueille les combattants aux soirs de victoire, un sentiment de surhumain à la recherche duquel tant d'hommes acceptent le sang et les larmes. Il ne comprenait pas très bien non plus comment il avait pu se jeter aussi facilement dans le combat, lui qui d'habitude se fiait peu à son propre courage, et il s'émerveillait d'avoir pu s'enflammer au point

d'ignorer le danger. Mais son bonheur ne se limitait pas à une simple volupté de fauve. Depuis le matin quelque chose avait changé en lui, quelque chose qui le séparait et l'éloignait d'un passé d'inquiétudes, de questions sans issue, de vains projets, de discussions interminables avec sa propre conscience. Il s'était subitement déchargé d'un fardeau. Il marchait libre et léger, insouciant de sa propre faiblesse, acceptant par avance tout ce que la vie voudrait bien lui apporter.

Demain d'autres combats seraient demandés à ses camarades et à lui aussi. Tous les aborderaient avec une âme plus forte, avec une gravité de soldats qui leur manquait avant ce premier contact. Ils les aborderaient surtout avec cet incomparable sentiment de fraternité qui lie étroitement ceux qui ont lutté ensemble comme il lie ceux qui ont fait ensemble une ascension, partagé les mêmes fatigues, mangé du même pain. Personne ne prenait plus maintenant la guerre pour un jeu.

Cette nuit peut-être verrait un accrochage avec le groupe d'Allemands qu'ils étaient chargés de poursuivre. Ceux-ci, une cinquantaine environ, avaient réussi à s'enfuir du village à la faveur de l'ombre et ils se hâtaient en ce moment vers une formation de la vallée. Le commandant avait tenu à les poursuivre personnellement avec une patrouille d'une trentaine d'hommes choisis par lui. S'il ne les rattrapait pas, tout au moins pourrait-il reconnaître la route et assurer lui-même la sécurité de la troupe qui descendrait par là le lendemain.

“Au fond, pensait Charles, le seul moment où j'ai eu peur, c'était au commencement derrière le mur. Si je n'avais pas avancé, et avancé moi-même le premier, j'étais perdu. Je n'aurais rien pu faire par la suite”.

Il ignorait avant cette première affaire qu'il se cachait en lui sous un fatras intellectuel un homme capable de remplir son devoir. Ce qui le retenait auparavant en face du sacrifice éventuel de sa vie, ce n'était pas tant la mort que la souffrance, que cette horreur des chairs déchirées, que cette angoisse de l'agonie. Et c'est pourquoi la décision de passer au maquis où il trouverait en servant son pays de sérieuses chances de rejoindre Louise lui avait tout de même coûté. A présent il était embarqué. Son rôle se réduisait simplement à obéir quoi qu'il arrive.

“Je n'ai plus peur de rien, ma chérie, pas même de vivre. J'accepte d'avance tout ce que Dieu voudra de moi. S'il me donne une vie longue, je m'efforcerai de bien la remplir. Je ne serai jamais seul. Tu me seras toujours présente. J'aurai de nombreux amis. J'aurai mes élèves. Et j'essaierai de faire une œuvre humaine aussi proche que possible de celle dont nous avons rêvé. Ce soir, ce que je t'apporte, c'est d'abord une victoire sur mon égoïsme. J'ai pu me conduire aussi bien que les autres parce que je voulais être digne de ton amour. Nos fiançailles continuent, ma petite Louise. La souffrance les aura cruellement marquées mais je commence à connaître le prix de la joie. Pardonne-moi mon orgueil un peu bête. Je me sens loin encore de ton héroïsme. J'ai tant de chemin à faire qu'il ne me sera pas de trop de toute ma vie pour te rejoindre. Vois, la nuit est douce. Une étoile a filé vers l'Orient. Te souviens-tu de nos nuits dans la montagne ? Pas tellement loin d'ici... Près de la tente les théories de la mécanique céleste se mêlaient aux chansons naïves que nous chantions à la nuit, aux étoiles, au vent... Mais rien n'est perdu et cette nuit est si profonde qu'il me semble qu'elle ne va jamais finir.



Le Dieu que j'ai entrevu au cours de nos discussions acharnées était bien pâle à côté du Dieu de nos nuits. Celui-là, je sais qu'il est l'Être vers lequel convergent les mondes et leurs passagers. Les hommes essaient de l'atteindre mais ils ne font que s'en façonner, chacun selon ses propres yeux, une image plus ou moins différente de celle des autres. Qu'importe, puisque leur caricature contient une étincelle de vérité qui justifie leur espérance. S'ils croient s'opposer, s'ils se font la guerre, ils n'en vont pas moins où leur Dieu les appelle et, en fin de compte, par-delà leurs idéaux, ils se rejoignent tous... J'ai compris cela. Le reste est superflu. Je suis heureux. Je t'aime.

Il murmurait et ses paroles se perdaient dans le vent léger de la montagne. Deux camarades derrière lui discutaient à voix basse. Aux mots qu'il pouvait saisir, il comprenait qu'eux aussi étaient contents. Il entendit nommer un mort qu'il connaissait pour avoir passé une nuit serré contre lui à cause du froid. Au fait, combien y avait-il de tués ? On avait avancé le chiffre de douze. Il en aurait peut-être davantage. Il entendit avec peine prononcer le nom d'Adolphe Descobert, le petit gars avec qui il avait déjeuné le matin.

Mais ces morts n'avaient pas ce caractère funèbre qu'on leur donne dans le civil. Être tué, c'était le risque qu'encourait chacun, c'était normal. Demain les autres salueraient les camarades tombés dans leur premier combat. Puis, ceux-ci mis à l'abri dans les caveaux du petit cimetière, ils redescendraient à leur tour dans la plaine pour continuer la lutte, comprenant mieux le sens de cette guerre. On pouvait voir encore en se retournant la lueur rose des incendies qui s'éteignaient et cette lueur parlait au loin de quelques garçons morts pour que leur pays puisse vivre.

- Qu'est devenu André ? se demanda-t-il tout à coup en se rappelant aussitôt l'avoir vu au milieu du village lui tapant sur l'épaule.

- Un ami, André ! Un copain ! Un bon copain ! Il y a des choses dont je n'ai plus besoin et lui après la guerre il se trouvera sans ressources. Ce que je veux faire, ce sera avec un tel plaisir !... Je me marre en pensant à la tête qu'il fera !... Deux hypothèses : j'y reste, j'en réchappe. Dans le second cas, oui, c'est bien réglé. Dans le premier... dans le premier, mais pourquoi n'en ai-je pas encore parlé au commandant ? Avec un type fier comme André, il n'y a pas d'autre moyen...

Il se retourna vers celui qui le suivait :

- Continue de marcher. Je vais parler au commandant.

Il laissa passer la file des gars qui avançaient silencieusement, l'arme à la main. Le commandant arrivait fermant la marche.

- Mon commandant.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- Vous parler en particulier.

Le commandant ralentit le pas.

- Bon, je t'écoute.

- C'est pour vous confier une lettre et de l'argent.

- Diable ! Pourquoi ça ?

- Si je venais à rester dans la bagarre...

- En voilà un qui parle de rester dans la bagarre ! Mais, mon pauvre ami, si tu te fais ces idées-là ! Allons, allons !... Mais je ne vois pas bien. Comment t'appelles-tu ?

- Charles Desnières.

- Si je t'avais reconnu... Laisse-moi te féliciter, mon garçon. Tu as fait du bon travail. Demain on parlera de toi au repos.

Il lui serra la main.

- Alors, qu'est-ce que tu désires ?

La voix du commandant devenait plus familière.

- Mon commandant, il y a André Barnaud. C'est un ami à moi. Il est fiancé mais il est sans ressources et il se demande s'il pouvait se marier de sitôt après la guerre parce que son amie n'est pas plus riche que lui. Vous comprenez sa situation. Alors moi, si j'y reste, j'aimerais que ce que je possède tombe dans les mains d'un ami plutôt que chez n'importe qui.

La tête du commandant qui se détachait sur le ciel pâle s'inclina légèrement. Il était au courant de l'histoire de Charles.

- Je ne suis pas sûr de le revoir après. Alors j'écrirai une lettre que je vous confierai. Si j'y reste, ma maison sera pour eux deux. Et dans cette lettre, je mettrai les cinq billets de cinq mille que j'ai sur moi.

- Cinq billets de cinq mille, bigre ! Et ça sur toi ? C'est imprudent !

- Justement, mon commandant.

- Bon !... Eh bien, c'est très bien, mon ami, c'est très bien et je ne peux que te féliciter pour ces bonnes intentions. Je crois qu'avec des garçons comme toi on pourra faire du nouveau en France demain. Mais voyons : je peux y rester aussi bien que toi.

- Je sais, mon commandant. Mais vous, vous avez plus de chances d'être remarqué. C'est plus sûr. Et puis demain, je ferai aussi un double pour moi. Je serais content que vous acceptiez, mon commandant.

L'officier réfléchit une minute.

- Enfin, si ça te fait plaisir, tu me donneras le tout. Dans quelques temps je te rendrai ça. Et tu l'arroseras, n'est-ce pas ?

- Oh juré, mon commandant !

Le détachement prit un chemin de traverse qui coupait une avancée de la montagne. On gagnait par là deux bons kilomètres et, si les Allemands n'avaient pas marché trop vite, on pourrait les surprendre au carrefour où ce raccourci rejoint la route. On ne saurait trouver meilleur endroit pour une surprise. Un talus de deux mètres domine le chemin et, caché derrière une haie, on peut tirer à bout portant avec autant de sécurité que dans un stand.

Le sentier grimpait dur parmi les genévriers et les sapins épars. Le pied heurtait parfois une racine. Parfois il enfonçait dans un trou. Des branches vous caressaient le visage ou vous cinglaient lorsqu'un maladroit les lâchait sans précaution. On n'entendait plus aucun chuchotement. L'exaltation cédait à la fatigue. Tout le monde somnolait. Cette marche se poursuivait depuis plus de deux heures et le chemin paraissait long.

Charles avançait sans ralentir l'allure mais prudemment, fouillant des yeux les profondeurs vagues de l'obscurité. Il avait repris sa place à la tête de la première file, l'autre suivant maintenant à une cinquantaine de mètres. Il pensait distraitement au but de cette marche chaotique, à ce grand pylône qui marquait l'approche du carrefour. Voici une semaine environ, il avait pris le même raccourci lorsque, sac au dos, il montait au maquis en compagnie d'un homme de quarante ans barbu et peu loquace qui se faisait bénévolement le guide des nouvelles recrues.

Il marchait, il ne savait depuis combien de temps, quand il sentit le sentier fléchir sous ses pas. Il regarda. L'espace s'éclairait. A travers quelques arbres il aperçut la vallée. On allait commencer la descente. Cependant il sursauta. Il y avait quelque chose d'anormal parmi les genévriers. Il s'arrêta une seconde, imité par le suivant, fit quelques pas. Tout à coup une série d'explosions fit sauter l'air devant lui. Il cria "attention ! ", entendit d'autres coups de feu et, portant instinctivement la main à sa poitrine qu'une douleur fulgurante venait de traverser, il s'abattit.

\* \* \* \* \*

Hermann n'avait pas dormi depuis deux jours et dans le bruit monotone du camion il somnolait, la tête contre la portière. A côté de lui, le chauffeur casqué et ganté semblait absorbé dans de graves méditations. Il fixait interminablement l'arrière du camion précédent. Ce n'était plus comme jadis la course vers Paris avec des chansons, des "Heil Hitler", des salves aux carrefours, lorsqu'on pouvait se payer le luxe de fracasser son camion et de monter sur le suivant. Aujourd'hui, entassés les uns sur les autres, au milieu des armes qu'on pouvait emporter, les soldats restaient muets. A mesure que passaient les kilomètres, ils retrouvaient dans le vent l'odeur du pays, de leur Allemagne qu'après tant de batailles et d'attentes ils allaient bientôt retrouver vaincue, humiliée. Ces routes de France qui leur étaient depuis longtemps familières se bordaient aujourd'hui de carcasses calcinées, de voitures en panne. A chaque instant l'horizon vibrait de bruits d'avions. Alors on sautait sur les mitrailleuses, armes bien illusoires contre ces bolides. Et après chaque passage, on laissait dans le fossé quelques débris de voitures, quelques camarades qui ne reverraient plus le soleil natal. Cette terre naguère encore si accueillante se révélait subitement hostile. Ils s'étaient jetés sur elle, enivrés de leur victoire, comme sur une femme à leur merci, une belle femme qu'on ne brutalise pas trop au début. Aujourd'hui la France se réveillait. Elle rejetait ses voiles pour dégainer ses couteaux. Une nuée de maquis surgis on ne sait d'où les harcelaient sans répit, bloquaient les voies de communication, coupaient les ponts et transformaient ce pays en véritable coupe-gorge.

Les plus acharnés d'entre ces hommes parlaient encore de victoire. On allait, paraît-il, former un front puissant sur la ligne Siegfried et le Rhin et, quand tout serait prêt, repartir d'un nouveau bond sur Paris, comme en 1940. Ils avaient même écrit en français et en allemand sur les côtés de leurs camions : nous reviendrons. Mais bien peu croyaient à leurs judicieux raisonnements. Ils regardaient d'un œil morne passer les villages qu'ils ne reverraient plus, sinon comme prisonniers. Cette idée d'être prisonnier ne souriait à personne. Ils désiraient trop retourner au milieu des leurs pour subir avec eux la défaite. Cette guerre si exaltante au début avait pris un caractère absurde. C'était l'Allemagne qui en supportait le poids. C'était les soldats qui tremblaient pour les civils. On commençait à l'exéquer, à désirer la paix pour reconstruire ce qui se trouvait encore une fois ruiné.

Cependant nul ne parlait de ces choses. On n'exprime pas de telles pensées devant les camarades. On les rumine en silence. On se tait.

Hermann, la tête toujours inclinée contre la vitre, regardait de temps en temps le chauffeur. Celui-ci avait le visage jeune. Mais sa poitrine s'ornait du petit ruban rouge des combattants de Russie et de l'insigne noir des combattants d'Afrique. On devinait à son teint basané, à ses yeux enfoncés, à ses traits durcis, qu'il avait durement servi. Qu'allait-il faire après la guerre celui-là ?

Hermann lui demanda l'heure :

- Sept heures moins dix, répondit l'autre sans détourner les yeux.
- Qu'est-ce que tu faisais au pays avant la guerre ?
- Chauffeur chez Halko à Osnabrück.
- Tu veux être encore chauffeur après la guerre ?

Le soldat se retourna. Entendre parler de l'après-guerre, il semblait que ce fut une chose étrange.

- Ça, je ne sais pas encore au juste.
- Tu as encore de la famille à Osnabrück ?
- Oui, mon père et ma mère, ma sœur mariée. J'avais deux frères. Ils sont morts.

- En Russie ?
- Oui, en Russie.
- Tu es marié ?
- Non mais j'ai une amie et nous l'avons projeté.
- C'est bon, hein, d'avoir une amie et de penser au mariage !

L'autre se mit à sourire et laissa paraître de superbes dents blanches.

- J'avais aussi une amie et nous étions fiancés, ajouta Hermann. Elle est partie dans un bombardement à Nuremberg.

Le soldat reprit son attitude froide. Hermann soupira :

- Pour le Führer.
- Oui, pour notre Führer, répéta le soldat.

Hermann le regarda avec curiosité sans comprendre ce qu'il voulait dire. Il se rapprocha de lui :

- Tu crois qu'on gagnera cette guerre ?

Le chauffeur tourna vers lui des yeux méfiants. Il hésita puis répondit :

- On en fera une autre.
- Et celle-là ?

L'autre haussa les épaules. Il était gêné et ses yeux se posaient parfois sur les galons de Hermann. Alors, pour le rassurer, celui-ci lui déclara nettement :

- Cette guerre, nous l'avons bientôt perdue. Mais tout n'est pas perdu avec elle. L'Allemagne se relèvera toujours. Elle ne peut périr.

- Oui, l'Allemagne ne peut pas périr, répéta le soldat.
- Donc à la paix, il faudra se remettre au travail et nous gagnerons la paix.
- Nous gagnerons la paix.

Hermann vit qu'il n'avait plus rien à tirer de cet homme trop prudent et il pensa au travail qui attendait les jeunes Allemands à la paix. La jeunesse ne se laisserait pas couler aussi facilement. La révolution hitlérienne lui aura tout de même forgé un caractère et elle possède d'inépuisables ressources. Qu'importent les ruines, l'oppression et le silence forcé ? Ce qu'il faudra précisément, ce sera le silence.

*Seigneur, nous n'aimons guère les paroles  
Ecoute seulement notre prière  
Trempe nous des âmes dures et fortes  
Nous prenons sur nous d'accomplir le reste*

Des vers souvent répétés lui remontaient aux lèvres et il se sentait fier d'être un Allemand de l'infortune. Non, l'Allemagne, il n'accepterait jamais, ils n'accepteraient jamais qu'elle soit vaincue.

Et il pensa et rêva longuement au pays.

Le pays, il ne l'avait pas vu depuis un an. Bien des événements s'étaient produits depuis ce temps-là. Les ruines qui à cette époque s'accumulaient déjà en de nombreuses villes n'avaient sans doute aucune proportion avec celles qu'il redoutait aujourd'hui. Comment le retrouverait-il, le pays ? Quel visage montreraient ses parents, ses amis et la vieille cité qu'il aimait ? L'esprit de conquête flottait-il encore sur les réunions du Parti ? Qu'allaient-ils devenir, eux tous, qui avaient rêvé d'une Allemagne universelle ? Résonnera-t-il encore sur le pavé des villes le pas des jeunes bataillons ? Et l'écho des "Heil" de Nuremberg portera-t-il encore au loin dans le vent des drapeaux ? Que restera-t-il après les jours amers de ce souffle puissant d'une jeunesse qui monte ?...

" La guerre ! La guerre ! Comment a-t-il pu la perdre celui en qui tous nous avons foi ? Notre sang nous le lui avons donné sans réserve. Tous les fils, toutes les filles d'Allemagne ne lui ont marchandé ni leurs forces, ni leur temps. Qu'avons-nous recueilli aujourd'hui de cette gloire qu'il nous avait promise ? Les steppes glacées et les déserts brûlants sont couverts des débris de nos canons où se mêlent les ossements de nos camarades. Sur eux règne désormais le silence. Le silence aussi sur l'Allemagne et ses enfants qui pourtant méritaient autre chose. Voix de Nuremberg, vous êtes-vous envolées ? ..."

Il revit le sourire de son amie. Elle était forte et fraîche. Au départ du train, tandis que ses compagnons chantaient "L'Allemagne au-dessus de tout", elle avait grimpé sur le marchepied : Va, lui avait-elle dit en l'embrassant, va combattre pour la victoire de l'Allemagne et reviens vite me chercher. Lorsqu'il avait appris sa mort par la bouche de son propre "Hauptmann", devant les camarades, pauvre fou qu'il était, il avait eu le triste orgueil de lever le bras : "Heil Hitler". Qui lui rendrait ses yeux et son sourire ? "Führer, mon Führer, qu'as-tu fait de mon amie ?"

Malgré sa fatigue, Hermann n'arrivait pas à arrêter le torrent de sa pensée.

"Pourquoi l'Allemagne s'est-elle lancée dans une guerre sans issue ? Nous avons l'enthousiasme, la force, l'endurance. Nous pouvions conquérir un immense prestige aux yeux des autres nations. Et si nous voulions unir le monde autour de nous, ce n'était pas en semant la haine. L'Europe et le monde sont mûrs aujourd'hui pour une union qui rendra la guerre impossible. Il eut suffi de nous poser en champions de la civilisation européenne, de nous ouvrir largement à tous les peuples, d'attirer au lieu de détruire. Quels éclatant congrès eussions-nous connus si nous avions invité des millions de jeunes étrangers dans nos stades, si nous les avions accueillis en camarades. En partageant avec eux nos richesses, en leur infusant notre foi et notre honneur, nous aurions pu créer à nous tous une immense fédération avec des buts précis et convenant à toutes les doctrines. Elles auraient éclaté, les frontières ! La Terre est assez grande pour que chacun puisse y jouer pleinement sa vie et les vents assez nombreux pour y déployer tous les drapeaux !...

"Mais nous avons fait fausse route. Nous avons cru à l'infaillibilité d'un chef. Les jeunes Français que j'ai connus s'estimaient assez grands pour se conduire eux-mêmes et lorsque est venue pour eux l'heure du choix, ce n'est

pas à un vieux maréchal si glorieux soit-il qu'ils ont demandé leur route mais à leur honneur personnel d'hommes et de Français. Nous, nous n'avons pas su nous conduire nous-mêmes. Nous avons hissé sur nos têtes un homme comme les autres qui s'est choisi des aventuriers pour collaborateurs et dans notre foi naïve, nous les avons suivis, lui et les autres, les yeux fermés jusqu'à l'abîme. Résultat : au lieu d'édifier un monde nouveau, nous n'avons réussi qu'à semer ruines et décombres. Ce sont des amis français qui m'ont fait comprendre que nous étions dirigés par des assassins.

“Quand donc sortirons-nous de l'adolescence et serons-nous assez forts pour nous conduire nous-mêmes ? Tout l'avenir de l'Allemagne tient dans la réponse à cette question. Mais rien n'est perdu encore. Il faudra bien que nous en arrivions là. Qu'importent alors nos maisons détruites ? Nous les rebâtirons. Qu'importe le sommeil de nos frères dans les plaines de l'étranger ? Ils reviennent en nouvelles moissons d'enfants plus nombreuses. Et, forts des échecs passés, nous reprendrons la lutte pour l'union universelle autour de notre patrie. Car nous aussi, nous avons pour Dieu l'Allemagne“.

Le convoi s'arrêta brusquement. Hermann se pencha à la portière. Il distingua les ruines d'un pont. Des soldats auprès des camions parlaient d'une action des terroristes. Au loin, des avions ronflaient et l'air tremblait au roulement sourd des bombes.

Quelqu'un cria un ordre. Aussitôt tous les soldats sautèrent à bas de leurs véhicules, le fusil à la main. Des mitrailleuses se mirent à tirer tandis que les ronflements grossissaient de seconde en seconde. Les soldats s'éparpillèrent à toutes jambes à travers champs. Hermann, lui, courut vers la rivière et se cacha sous ce qui restait d'une arche de pont. Il entendit alors comme un bruit de sirène strident et démesurément prolongé. Tout à coup la terre trembla, bondit en soulevant une poussière opaque. Dans le fracas des explosions, il s'agrippa à une poutrelle et la sentit vibrer dans ses mains. Puis, brusquement, le silence se fit, assourdissant.

Il remonta sur la route. Des camions flambaient. D'autres avaient été projetés dans les champs. Une flamme jaillit. Il s'aplatit sur le sol. Une remorque venait d'exploser en brûlant. Une fumée dense se répandait sur les alentours. Les officiers et les soldats revenaient sans hâte. La destruction de ce pont les désarmait. Il n'y en avait pas d'autre à moins de quarante kilomètres et le maquis occupait la région. Une fusillade s'engageait au loin.

- Ordre à tous ceux qui le peuvent de traverser à la nage. Jetez vos fusils loin dans l'eau.

Tous hésitaient car la rivière était large et fort grossie par les pluies des derniers jours. Mais Hermann le premier redescendit sur la berge, se dévêtit, attacha ses vêtements sur sa tête avec une ceinture et se lança résolument dans l'eau très froide.

- Je ne veux pas être prisonnier ! Je ne veux pas être prisonnier ! se disait-il en fendant le courant qui commençait à le déporter. Pas d'importance si je suis perdu.

Il s'éloignait rapidement du bord. L'eau n'était plus aussi froide mais il comprit qu'il ne pourrait pas tenir ce rythme. La rive opposée, vue du ras de l'eau, paraissait extraordinairement lointaine. Le pont semblait remonter en amont vers la droite. Une fois, deux fois, sa tête fut submergée. Il retenait sa

respiration. Le poids de ses vêtements augmentait, la ceinture lui tordait le menton et il se fatiguait.

- Pas d'importance si je suis perdu ! Pas d'importance ! se répétait-il sans cesse.

Il ne voulait pas abandonner ses vêtements qui contenaient son portefeuille avec un carnet de route et les plus chers souvenirs de son amie. Un remous inattendu le fit boire. Il cracha. Son paquet de vêtements avait glissé. Il essaya de le prendre en remorque mais, la ceinture desserrée, tout se dispersa. En tentant de rattraper au moins la veste dans laquelle était le précieux portefeuille, il but copieusement. Il s'y reprit à plusieurs fois en plongeant. Elle était malheureusement alourdie de quelques chargeurs de revolver qu'il n'avait pas pris la précaution de jeter avant de se mettre à l'eau et d'une grosse montre ancienne, un souvenir encore. Un nouveau remous l'entraîna dans les profondeurs troubles. Il perdait son souffle.

- Pas d'importance ! Pas d'importance ! dit-il en revenant à la surface.

Alors, se sentant plus léger, il se mit à nager le crawl. Il ne lui restait plus que la moitié de la distance à parcourir. Il accéléra ses battements, ce qui épuisa son souffle. Revenant à plus de sagesse, il se tourna sur le dos et adopta une cadence régulière et modérée. D'autres muscles travaillaient. Son souffle s'apaisait. Il nageait face au grand ciel rouge où le soleil bas éclairait, par-dessous, de longs festons de nuages. Très haut, un épervier tournait, les ailes immobiles. Un chant lui monta aux lèvres : le Morgenrot.

Ses mains frôlèrent enfin les galets. Il se leva, regarda autour de lui. Le pont détruit était loin. Quelques hommes imitant son exemple luttèrent contre le courant. Il ne s'y intéressa point. Sur cette rive des camions attendaient ceux qui auraient eu le courage de traverser. Il y courut, vêtu seulement d'un caleçon.

- Pas d'importance ! s'écria-t-il en riant.

Lorsqu'il arriva sur la route, il lança un joyeux salut à ses nouveaux camarades qui avaient suivi sa traversée avec passion et l'applaudissaient. Puis il sauta dans le premier camion venu. On vit encore sur l'immensité rouge du soir ce jeune Allemand debout, presque nu, au milieu des soldats entassés. Le camion démarra.

Ainsi partait le vaincu.

\* \* \* \* \*



Depuis un moment une vague douleur lui brûlait la poitrine et peu à peu sa conscience se rassemblait autour de cette douleur. Sans comprendre encore il leva les yeux. Quelques points brillaient parmi des taches sombres... Il était couché... Couché où ?... Sous son dos le sol était dur comme un ballast. Un rail luisait près de sa tête...

Brusquement sa pensée se ranima. Il se rappela toute la nuit de l'attaque et la marche à travers bois. Comme c'était loin !... On avait tiré contre eux dans l'ombre... Il se souleva. Son corps paraissait étrangement lourd. C'était bien ici... Pourtant cette voie ferrée ? ... Il n'y avait pas de voie ferrée.

“Mais alors, depuis combien de temps je suis là ?... Il fait nuit. Je ne suis pas resté comme ça depuis plusieurs jours ?... Comment ? Il n'y aurait que quelques heures ?... Mais qu'est-ce qui se passe ?...”

Il laissa retomber ses épaules sur le sol et porta sa main à sa poitrine. Son chandail était visqueux. Du sang fade lui empâtait la bouche.

“Je suis blessé, se dit-il sans émotion. Et sérieusement !... Enfin, bonsoir, qu'est-ce que je fais là ?... Et les autres ?... Qui a tiré ?...”

Il essayait de rassembler les éléments de la situation et il comprit très vite que les Allemands leur avait tendu un guet-apens pour protéger leur retraite.

- Oui, mais après ?...

Il regarda autour de lui. Dans l'ombre il ne vit personne... Personne d'étendu.. Aucun bruit.. Il était seul...

Seul ! Ce mot qu'il murmurait en écarquillant les yeux dans l'obscurité lui révélait toute sa détresse.

- Pourquoi m'ont-ils laissé ici ?

Sa poitrine lui faisait mal. Il respirait avec peine. Dans le silence la fièvre sifflait sous ses tempes. Il se ressaisit :

- Voyons ! D'abord qu'est-ce que j'ai ?

Il porta de nouveau la main à sa poitrine et toucha dans le chandail mouillé et collant un trou. Il voulut aussitôt s'assurer du fait et passa la main sous sa ceinture puis remonta lentement sous sa chemise. En pleine poitrine, un peu à gauche, parmi les caillots, il sentit sous ses doigts une profonde meurtrissure qui lançait des brûlures à la moindre pression.

- Elle m'a bien arrangé. Mais jusqu'où est-elle entrée ?

Il s'aperçut en remuant que son dos également lui faisait mal. Il essaya en vain de l'atteindre mais il était sûr maintenant que la balle était ressortie.

Il laissa retomber sa tête sur le sol.

- Je comprends. Ils m'ont cru mort. Une blessure pareille ne pardonne pas. Pourtant j'en connais deux qui s'en sont tirés à l'autre guerre. Alors j'ai la même chose.

La poche revolver de son pantalon, habituellement gonflée par l'épaisseur de son portefeuille, était flasque.

- Ils l'ont pris. Et mon sac ?... Ils l'ont pris aussi. Le commandant ?... Oui, je comprends : j'étais mort pour eux.

Qui donc alors viendrait le relever ? Qui viendrait le panser ? Il avait soif. Le froid commençait à le saisir. Qui viendrait seulement le couvrir ?

Il était seul, abandonné de tous, gisant sans force, n'ayant même pas de quoi se protéger du froid. Aussi ne put-il se défendre d'une poussée d'amertume.

- C'est idiot ! C'est idiot ! murmura-t-il. A quoi bon ?...

Le froid de la nuit pénétrait jusqu'à sa pensée.

A quoi bon cette fadeur du sang, cette angoisse, et combien de tristesses au monde, et cette guerre ? Les hommes sont complètement fous ! Une multitude de fous commandés par des criminels !...

- Oh, j'ai mal !

Il resta immobile, réduisant au minimum l'amplitude de ses mouvements respiratoires. Sa tête bouillonnait comme distendue par une forte pression. Son cerveau travaillait sans qu'il puisse l'arrêter.

- Moi aussi je suis fou ! Je croyais avoir trouvé le but de ma vie. Je croyais avoir trouvé une raison valable de mourir. Mais rien ne tient. Rien. J'ai voulu tenter un pas vers quelque chose et me voici dans le désespoir. Ah, quel idiot j'ai été ! Quel idiot ! Je n'avais qu'une seule chose de sûre, ma vie. J'avais Louise et le plus bel amour. Alors j'ai voulu jouer à l'homme ! Je me suis mêlé de leurs histoires. J'ai sacrifié Louise. Et moi, me voilà un homme fini si j'en réchappe. La France ? La France ! Ce crétinisme des frontières ! Pour des illuminés, pour des sadiques, nous, les gueux, nous crevons au bord des routes !

Il sentit soudain combien ces pensées étaient loin de celles de Louise.

- Pauvre Charles ! Il y a bien longtemps que tu as perdu Louise ! Une fois qu'on est mort, ma petite Louise, se dit-il avec un sourire d'ironie amère, on est bien mort !... Des paroles sacrilèges ? En d'autres temps, peut-être. Maintenant je m'en fous !...

Sa tête le faisait de plus en plus souffrir comme si le sang s'y comprimait avec violence. Il avisa un arbre à quelques mètres et rampa sur le dos jusqu'à lui en se piquant les mains sur des épines de genévriers.

- Un peu plus, un peu moins, pensa-t-il en s'adossant contre l'arbre. Et maintenant, vieux, tu peux toujours les attendre, les infirmiers ! Hé, ils se font casser la figure eux aussi ! Comme les autres !

Sa nouvelle position était meilleure et lui procurait un énorme soulagement. Des larmes montaient à ses yeux.

- Eh bien, fontaine, pleure puisque tu as trop d'eau ! ...

Alors il se laissa pleurer, longuement, sans autres confidents que le vent et les étoiles.

De nouveau il ne savait plus. Une nuit épaisse l'enveloppait et sa détresse plus morale que physique recherchait vainement une idée à laquelle se raccrocher. C'était de nouveau l'océan sans rivage où on ne trouve d'autre issue que dans un impassible désespoir. L'amour lui-même, l'amour de Louise l'abandonnait. Jusqu'au souvenir de Louise qui lui était indifférent. Etait-ce cela mourir ?

Il ferma les yeux et tâcha d'oublier. Mais bientôt le froid le fit grelotter. Il croisa les bras sur sa poitrine en saisissant avec peine les pointes du col de sa chemise.

- Et ils ne m'ont même pas laissé mon sac, les crétins !

Par moment un vent glacé venait agiter les branches du sapin contre lequel il s'appuyait et passait une caresse hypocrite sur son corps fiévreux.

- Dire que je m'imaginai une mort héroïque aussi confortable que sur une scène d'opéra ! Et tous se sont fait cette idée : Walter, Lisbeth, Hermann et les autres, les Allemands et Français de notre âge ! Mourir au pied d'un arbre, en pleine montagne, avec tout un ciel étoilé sur la tête, n'était-ce pas une mort rêvée ? Eh bien, tu l'as ta mort rêvée ! De quoi te plains-tu ?...

Il avait l'impression une fois encore d'être écrasé par des rouages cosmiques auxquels personne n'entendait rien. Tout ce qu'avaient pu faire les hommes, c'était des philosophies et des religions. On avait inventé des Dieux et des Systèmes. On avait lancé les doctrines les plus contradictoires. On avait réussi à entraîner les foules vers des paradis imaginaires. Révolutions, idéaux, enthousiasmes, foules qui déferlent à la conquête des cieux, que reste-t-il de tout cela passé quelques siècles ou quelques millénaires ? Mille ans, est-ce bien long ? Que reste-t-il après ? Le vent continue de souffler comme avant sans même emporter dans son sein l'écho des cris d'orgueil. La vie étend toujours lentement sa fine moisissure à la surface de notre planète. Et celle-ci, pauvre petit atome perdu parmi toutes ces étoiles, n'en est pas moins entraînée avec elles dans le tourbillon des mondes.

- Pauvre homme, va ! Que tu acceptes, que tu refuses, que tu sois joyeux ou triste, que tu crées des dieux ou que tu les détruises, le fleuve qui t'emporte n'en poursuivra pas moins sa course et ne soulèvera même pas une vague à tes cris !

Il claquait des dents. Mais sa blessure ne le faisait pas trop souffrir s'il ne bougeait pas. Sans ce petit vent aigre il eut oublié son corps et le sommeil qui pesait sur ses yeux l'eut apaisé. Les réflexions philosophiques l'agacèrent. Il préféra ne plus penser à rien. Mais ne pouvant maîtriser sa pensée, il la laissa flotter où elle voulait. Et voici qu'elle alla droit vers les souvenirs de Louise comme l'oiseau frileux vers le tiède rayon de soleil qui le réchauffera.

- J'ai connu de bien belles nuits en montagne mais les plus radieuses, je les ai connues avec toi. Au col des Aravis, tu te rappelles ? Jamais nuit n'a plus fourmillé d'étoiles. La dernière lumière de l'hôtel en bas venait de s'éteindre. Il était minuit. Les troupeaux de vaches formaient des tâches noires dans les pâturages et le vent montant des vallées apportait le carillon menu de leurs clarines. Nous, assis devant la tente, la main dans la main, nous regardions le ciel étoilé. En cette nuit de la mi-août de nombreux météores filaient vers le sud et nous passions des minutes heureuses à les guetter oubliant tous les livres de sciences pour parler des âmes d'enfants qui montaient vers le ciel. Comme elle était lumineuse la création ! Et notre vie, comme elle montait d'une marche calme et sûre vers le Créateur ! A un moment donné je t'ai fait remarquer que nous mêlions le rêve à la réalité. Tu as compris mon scrupule. Alors nous avons causé de nébuleuses et de galaxies, ensuite de la Relativité. J'étais touché de cette leçon de choses devant cet infini que nous révélait la science bien mieux que tous les contes des Anciens. Je comprenais davantage notre position d'hommes errants dans le mystère mais capables de bonheur et je croyais en Dieu de toute mon âme. Te souviens-tu de ce curieux baiser que je glissais sur tes lèvres ? Te souviens-tu de nos chansons à voix modérée ? Tu étais dans l'ombre bien plus éblouissante que les astres et je t'adorais, ma bien-aimée, de tout cet amour que nous voulions garder idéal pour la vie. Le ciel est vide aujourd'hui. Il me

semble que ses feux n'ont plus le même éclat. Mais je sais qu'il n'a pas changé et j'ai envie de l'aimer comme autrefois... Je l'aime encore...

Il crispa les poings et sentit la sueur perler sur son visage. Son cœur s'affolait comme s'il se débattait contre une asphyxie. Une bouffée de chaleur glacée passa sur son corps. Il murmura :

- J'ai besoin de toi. Aide-moi, ma chérie. Je vais peut-être mourir.

Mourir, c'était immense, angoissant, terrible.

Mourir, c'était doux et lumineux.

- Mourir, se répéta-t-il à faible voix, c'est doux et lumineux.

Il se sentit soulevé de joie.

- Non, tu es fou ! Ce n'est qu'un malaise !

- Je vais mourir.

- Non. Dans un instant ça ira mieux.

- Ça va déjà mieux mais, moi, je veux mourir.

Il avait acquis la conviction qu'il allait bientôt partir vers une existence inconnue. Il allait quitter ce tronc rugueux, cette racine tranchante sous son dos, ce vent aigre, ce sang écœurant qui lui poissait la bouche et coulait en un mince filet chaud jusqu'à ses cuisses. Il allait abandonner tout cela et son angoisse et partir. Ce monde de souffrances, ce monde de fous, déjà il lui disait adieu. Comme Louise, il l'oubliait. "Je t'en supplie, Charles, ne t'attarde pas à nos souffrances. Les miennes, je les ai déjà oubliées". Cette lettre, il ne pouvait la lire mais elle était là, dans la poche de sa chemise, sur sa poitrine, et il la savait par cœur. "Je suis heureuse, mon chéri... Si la mort est le seul chemin qui me mène à toi, je l'accepte..." Il ne saisissait que maintenant la vérité profonde de ces paroles qu'il avait crues naguère écrites seulement pour lui donner du courage... "Nous serons réunis un jour dans l'Amour Divin"...

- "Nous serons réunis un jour "dans l'Amour Divin", qu'est-ce que cela veut dire ? "Dans l'Amour Divin"... "Réunis"... Pour comprendre le sens de ces choses, il faut avoir la foi. Alors je crois. Oui, je crois, sinon comme Louise, du moins sans raisonner, comme un enfant.

Il se rendait enfin sans conditions à ce Dieu qui l'avait tourmenté depuis le début de son adolescence. Mais ce n'était pas sans mal car en lui une voix criait encore :

- Tu es fou, mon pauvre vieux ! Pour te sauver du désespoir, tu renonces à tes exigences rationnelles et tu fais appel aux doctrines de ton enfance qui n'ont aucune consistance. Fais de beaux rêves si ça te plaît. Mais ne va pas chercher à te berner toi-même par des croyances sans fondement.

- Si mes croyances me sauvent du désespoir, elles ne sont pas fausses, se répondait-il. Que m'importent en ce moment les plus brillantes doctrines des sceptiques et des matérialistes ? Les miennes, seules, me restent fidèles. C'est dans l'indigence qu'on reconnaît ses vrais amis.

Il découvrait que la raison ne peut qu'amener les hommes au bord de la foi. Elle nous situe dans notre vraie position d'hommes. Elle nous révèle expérimentalement notre faiblesse au sein du mystère qui nous entoure. Elle nous fait désirer un Dieu comme la fin qui unifie et magnifie notre pensée. Mais elle ne peut créer un acte d'amour. Lorsqu'elle a ouvert la porte de l'inconnu, on s'élance vers Dieu de soi-même ou on meurt, prisonnier, devant une porte ouverte.

Heureusement beaucoup n'ont que faire de toutes les démarches de la raison. Ils se donnent directement, sans hésiter, sans réclamer de garanties, comme on se donne à une femme réellement aimée.

- Ai-je eu besoin de syllogismes, ma chérie, pour te trouver belle ? J'étais ridicule de demander à la science de me construire une échelle jusqu'à Dieu. Faut-il que j'aie tardé jusque là pour découvrir ces choses ?... Mais je suis si faible encore.

Le vent devenait plus froid. Les pointes des sapins se balançaient à ses pieds comme des mains qui s'agitent vers le ciel. Une pâle clarté soulignait l'horizon brisé des montagnes.

- Tiens ! Déjà l'aube ! se dit-il. L'aube !... Oublier tout le mal, ne pas haïr, pardonner à tous... J'ai essayé loyalement. Je me suis obligé à tout pardonner. Mais je n'ai pas pu tout pardonner. Non, pas tout... Il reste quelque chose.

Il revit ce qu'avait supposé son imagination lorsque Louise se trouvait entre leurs mains. Cette souffrance était toujours trop vive en lui pour qu'il n'en ressentit plus la rancœur. Il serra les dents, revit encore une scène déchirante et pleura.

- J'aurais dû souffrir, moi, pour elle. Je ne suis pas un saint. Ce n'eût été que justice. Comment un Dieu d'amour aurait-il pu laisser faire pareille chose ? Dessein de la Providence ? Je connais la chanson ! Dessein de la Providence n'est-ce pas qu'une jeune fille soit torturée par ces salauds !

Il crispa les mains sur son cœur. Il étouffait.

- Je n'aurais jamais dû repenser à cela. Et pourtant il fallait que j'y pense. Je réclame quelque chose ! Je veux voir clair là aussi ! Il le faut !

Que l'homme souffre, à la rigueur, je le comprends. C'est le sens de la Croix et je sais que la souffrance purifie. Vous, Christ, par votre mort sur le calvaire vous avez appris aux hommes que la souffrance est un don de l'amour. Mais ce qui reste impensable, hors de la portée de votre sacrifice lui-même, c'est la justification de ces crimes-là. Justifier la souffrance, d'accord. Mais que les plus belles choses du monde, les plus pures, les plus délicates soient avilies, souillées, traînées dans la boue, ça, oh Christ, vous n'avez pu le sanctifier ! Vous étiez déchiré de douleur, vous, mais il n'y avait que vous sur la croix et vous n'avez pas connu la souffrance de voir votre mère torturée par les brutes qui ricanaient autour de vous.

Il se rendait compte cependant que sa colère l'emportait vers des pensées injustes à l'égard du Crucifié :

- ~La douleur t'épargne, mon enfant. Alors que le mal n'a pas effleuré ta bien-aimée, moi, au spectacle d'une humanité qui se précipite elle-même dans le péché, j'ai souffert pour chacun des hommes ce que tu as souffert pour elle car je les ai tous aimés comme on ne peut aimer qu'une seule femme~.

Il lui semblait découvrir un peu de lumière.

- Je ne suis qu'un pauvre type, pensa-t-il, et toujours loin de Louise. Vais-je dire des bêtises jusqu'au dernier moment ? Mais oui, c'est pourtant clair ! Pardonnez-moi, ô Christ ! Vous, du moins, vous avez toujours eu devant les yeux la claire vision de la vérité.

- Tu te trompes encore, mon fils ! Au jardin des oliviers, je n'ai plus su où était la vérité. J'ai douté. C'était affreux. Le ciel était vide et mes gémis-

sements n'avaient pas d'écho, tandis que la vie me souriait là, si proche, avec son soleil, sa liberté, ses jeunes filles. Je n'avais qu'à tendre la main et cueillir la gloire d'un monde qui semblait le seul réel. Oui, je doutais de ma mission. La sueur coulait sur mon visage. Un moment j'ai cru que j'allais flancher. Mais dans la nuit j'ai marché, j'ai marché de toutes mes forces et peu à peu, comme à travers les orages de cette journée tragique, j'ai retrouvé la lumière. Sur la croix une dernière fois j'ai eu peur. Je n'étais qu'un homme, un pauvre homme écrasé de souffrances. Et j'ai crié à mon Père pourquoi il m'abandonnait. Ainsi, au comble de l'infortune, je n'ai retrouvé l'absolue Vérité qu'au dernier soupir.

Et Charles songeait à cette sombre journée du vendredi saint où la croix se dressait sur le monde avec le douloureux fardeau de celui qui, seul, pouvait prendre en charge tous les maux des hommes. Et tous les vices, tous les crimes de la terre venaient se consumer dans cette souffrance dont les flammes dévorantes ne laissaient plus trace de la moindre impureté. Ce jour-là, dans la lente montée de l'humanité à travers les siècles, les hommes ont appris le sens de la souffrance. Là où les doctrines et les philosophies les plus hautes avaient échoué, le Christ a triomphé sans écrire un mot en poussant son amour jusqu'à une mort ignominieuse. Certains avaient pu entrevoir le secret du progrès dans la fraternité de tous les hommes mais la souffrance, en ce qu'elle a de moral, apparaissait toujours comme une monstruosité irréductible. Et voici tout à coup qu'elle se faisait purificatrice, qu'elle régénèrait l'homme de tout ce qui l'avait abîmé, qu'elle était aussi une œuvre d'amour.

Comme toute chose et comme la mort. Le Christ appelle les hommes et voici que s'avance une multitude étrange. Leurs corps sont détraqués, souillés, malades, leurs consciences faussées, leurs esprits pervertis, leurs âmes dévoyées vers des buts malsains. Il en est de si abrutis qu'aucune moralité ne les habite. Il en est que le souvenir de leurs fautes accable. Il en est qui ont retrouvé la lumière mais dont le corps garde la marque indélébile de leurs erreurs. Comment tant de misères pourraient-elles accéder à la jeunesse, à la force de l'amour, si ce n'est par la destruction totale de tout leur être pour sa régénération dans une virginité première. Tant que l'homme ne sera pas parfait il mourra. Et c'est cette transformation que désirent inconsciemment ceux qui recherchent une mort exaltante sur un champ de bataille ou dans quelque action qui vaille la peine de mourir. C'est pourquoi tant d'hommes acceptent la guerre.

Charles comprenait tout à coup l'éblouissante perspective de la résurrection de la chair, cette grande espérance qui a toujours chanté au cœur des hommes et qui a toujours fait le désespoir de leur raison, précisément parce qu'elle n'était qu'une espérance. Elle est en réalité au milieu de l'inconnu la certitude qui achève l'unité de la pensée humaine et satisfait pleinement notre désir d'immortalité. Alors tout s'illumine. La vie entière est une marche vers Dieu. Et la mort n'est que l'abandon de notre nature devenue irrécupérable pour une régénération totale. "Si la mort est le seul chemin qui me mène à toi, je l'accepte".

- Tu as raison, Louise. Moi aussi, je l'accepte.

Indifférent au sang qu'il sentait couler dans son dos, Charles se sentait emporté par une joie puissante et calme que rien désormais ne pourrait lui ravir. Il s'avancait confiant vers le magnifique inconnu où il retrouverait les

yeux adorés de Louise et son sourire. Il allait bientôt à son tour quitter son corps que l'hémorragie épuisait. Ce pauvre corps qui suffoquait, il ne le sentait qu'à peine comme s'il n'avait plus la sensation d'être couché ou debout. Il ouvrit les yeux et regarda. Ses jambes n'étaient déjà plus lui-même. Ses mains qu'il croyait toujours tenir sur sa poitrine avaient glissé sur le sol. Demain il ne resterait plus contre cet arbre que la statue froide d'un garçon mort pour son pays et pour son idéal d'homme.

Il ferma les yeux pour savourer sa joie et son calme. Il eut voulu que tous fussent aussi heureux que lui et Louise. Alors il n'y aurait plus de guerre et les quelques décades qu'on passe sur terre vaudraient la peine d'être vécues. Seul le bonheur ne pose pas de question car il est une fin en lui même.

Il ouvrit encore les yeux comme si des voix l'avaient réveillé. Son long regard refléta l'aurore sur les cimes blanches de l'autre côté de la vallée encore dans l'ombre. Les premiers rayons du soleil commençaient à se faufiler par les cols qu'ils teignaient de rose. Elles étaient splendides, ces montagnes. Il ne les perdait pas. Il eut la sensation d'être emporté dans un bercement régulier semblable à celui d'un bateau ou d'un brancard. Indifférent au froid dans lequel il se sentait endormir, il suivait une pensée étrange qui sous ses yeux clos se traduisait par cette image :

Par delà les monts, par delà les aurores, il est une cité vers laquelle tous les peuples du monde sont en marche. On dirait un immense fleuve qui les emporte de génération en génération avec leurs penseurs et leurs poètes, leurs prêtres, leurs chefs d'Etat et leurs savants, leurs vainqueurs et leurs esclaves, leurs héros et leurs assassins. Et malgré tourbillons et tempêtes, ce fleuve avance car c'est la loi des fleuves d'avancer. Mais, traçant un long sillage sur les flots bourbeux qu'ils doublent, de blancs voiliers foncent en plein soleil vers cette cité idéale des temps futurs poussés par cet alizé puissant qu'est le véritable amour.

\*\*\*\*\*

**Reproduction en mai 2007**

**© Editions et Publications de Lutèce  
8 rue du Conservatoire PARIS IX  
Tous droits de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.**